

La tradition Fontquernie

Gilbert Cesbron

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GILBERT CESBRON

la tradition Fontquernie



GILBERT CESBRON

La tradition Fontquernie

© Robert Laffont, 1947

Pour Dominique

PREMIERE PARTIE

DRAME

LA FIN DES VACANCES

De sa fenêtre, M^{me} de Fontquernie aperçut Portelance marchant vers les écuries, une lettre à la main. Peu après elle en vit sortir Hubert qui se mit à courir (« sa foulée de trotteur », disait le comte), à courir en direction du château, tenant la lettre dépliée. « Que se passe-t-il ? » demanda M^{me} de Fontquernie, et elle porta la main à la croisée, prête à l'ouvrir, à crier : « Hubert, mon grand, qu'est-ce que... ? » mais Antoine toussa, au-dessus, et elle s'immobilisa : « Mon petit... »

Son plus jeune fils logeait à l'étage supérieur dans la pièce d'angle, comme elle-même une fenêtre sur la *cathédrale* des tilleuls, l'autre sur le miroir d'eau et le parterre à la française, « *Chambre de Mgr le Dauphin* » avait-il écrit sur sa porte plusieurs années auparavant, et l'enfantine inscription était demeurée, bien qu'à toutes les vacances Antoine se jurât de la faire disparaître.

« Il tousse toujours, pensa M^{me} de Fontquernie,

Si je ne sors pas ce sirop, j'oublierai encore de le lui donner. » Elle traversa son boudoir, entra dans la salle de bains, prit un flacon dans l'armoire blanche aux remèdes et revint dans sa chambre. Comme elle passait devant la grande fenêtre, elle vit, au seuil de l'allée des tilleuls, le comte encadré d'Hubert et de Gérard, tous trois penchés sur la lettre. Elle se redressa, le cœur saisi de fierté ; « Mes trois grands ! » Cette fois, elle ouvrit la fenêtre, les trois visages si semblables, leurs regards familiers mais distants se levèrent,

– Eh bien, que se passe-t-il donc ?

– Les cochons !

– Hubert !

– Mais Mammy... commença Gérard, le front barré d'un triple souci – et le comte acheva d'expliquer :

– Ils ont versé Hubert dans les motorisés.

– Si ce n'est que cela ! fit la comtesse en riant un peu trop, car elle avait eu peur ; et elle referma sa fenêtre, pas assez vite cependant qu'elle n'entendît Hubert se scandaliser :

– Oh ! Mammy. Comment pouvez-vous...

Un rire étouffé fusa des combles (Antoine !) et les trois *grands* levèrent jusqu'à la petite chambre le regard furieux qui déjà s'était

reporté sur la lettre, lisant pour la dixième fois : « *Le colonel commandant, etc., au lieutenant Hubert-Marie de Fontquernie. Par décision en date du...* » Les cochons !

En prenant le flacon de sirop sur la cheminée, M^{me} de Fontquernie s'aperçut dans la glace et tressaillit : l'inconnue qui lui dérobait son visage souriait, mais le regard était presque douloureux.

La voix d'Hubert discutant avec son père s'entendait lointaine ; un cheval puis un autre hennirent du côté des servitudes ; un bruit de sabots heurtant le bat-flanc sonore, l'injure brève du palefrenier dont on devinait le geste de main menaçant la bête, l'aboiement plaintif d'un chien enfermé... « Fontquernie », murmura la comtesse. Elle s'approcha du miroir, se regarda profondément puis se mit à sourire en fermant les yeux, comme si elle préférait à ce reflet l'image qu'elle se faisait d'elle-même.

– Antoine, mon petit poulet, tu tousses encore. Pourquoi travailles-tu à la fenêtre ouverte ? Nous ne sommes qu'en avril...

– Mammy chérie (il l'avait prise par la main), approchez-vous, respirez. On n'a pas le droit de fermer sa fenêtre à ça !

Le vent, à hauteur d'ogre, tourmentait les tilleuls. Leurs feuilles mal séchées d'une ondée récente montraient tour à tour leur face de soleil et leur face d'averse : leur argent, leur satin. Elles hésitaient, comme la saison, comme ce printemps indécis (ou si tendre qu'un rien le faisait fondre en pluie), ce printemps dont les odeurs, à la fois tièdes et fraîches, s'engouffraient dans la chambre d'Antoine.

– Mammy, dit Antoine, comment peut-on vivre à Paris ?

M^{me} de Fontquernie s'assit devant le secrétaire ouvert et feignit de s'intéresser aux papiers que feuilletait sa main distraite.

– Quand vient octobre, murmura-t-elle sans lever les yeux, je connais un petit ours qui tourne en cage au-dessus de ma tête et pense : « Comment peut-on vivre à Fontquernie ?... »

– Chérie !

Ils éclatèrent ensemble d'un même rire qui leur dévorait les yeux ; on n'en voyait plus qu'un rai de regard blond, soleil sous une porte. Ces rides profondes, de chaque côté de la bouche, qui leur composaient au repos un visage pathétique, c'étaient donc les chemins du rire ! Mais le secret était bien gardé : le comte, Hubert, Gérard s'en étaient-ils jamais aperçus ?

– Pourquoi est-ce que je ne ris bien qu'avec toi, Mammy ? demanda Antoine.

– Et depuis quand tutoie-t-on sa mère, enfant mal élevé ?

– Mais vraiment, pourquoi est-ce que je ne ris bien qu’avec vous ?

– Tu ris aussi sans moi, dit M^{me} de Fontquernie s’efforçant à être sévère. Tout à l’heure, quand Hubert m’annonçait...

– J’ai ri parce que j’avais eu peur, répondit-il vivement. Et puis avouez que leurs figures d’enterrement...

– Antoine !

Le bas de son visage se fit soudain très dur ; pourtant, M^{me} de Fontquernie ne vit que des yeux noyés de tristesse, un regard sans défense qui se tournait vers elle.

– Le mois dernier, après le conseil de révision, dit Antoine à voix basse, quand j’ai été affecté dans les chars, ils ont tous ri. Alors ?...

– Mon chéri, c’était pain bénit : tu avais demandé la cavalerie, mais tu détestes monter à cheval. Voyons, ajouta-t-elle sur un ton professoral, vous savez bien que vous êtes LE Fontquernie qui n’aime pas le cheval !

Il approcha son visage de celui de sa mère.

– Justement, souffla-t-il.

M^{me} de Fontquernie demeura interdite. Quoi ! Antoine aurait souffert sans qu’elle s’en fût aperçue ? Elle avait ri, alors, *comme les autres* ; et si la blessure ne s’était rouverte, elle lui serait demeurée inconnue. Qui sait, qui sait s’il n’existait pas d’autres secrets entre eux ? Si elle n’avait pas, en de pareilles circonstances, abandonné Antoine, pris le parti des autres, déserté ? Elle posa une main sur celle de son fils, la seconde dans le creux de son autre main ; protégeant et demandant protection, et elle murmura : « Pardon ! » – mais si bas que ce mot, nul n’aurait pu l’entendre plus que le battement d’un cœur. Pourtant Antoine le prit au vol :

– De quoi, Mammy ? De ce que je vous ressemble ?

Il avait eu un regard si pénétrant, à la fois ironique et désespéré, que M^{me} de Fontquernie se sentit rougir ; Antoine était toujours d’une pensée en avance sur elle-même. Elle eut l’esprit de dire cependant :

– Mais Gérard aussi me ressemble,

– Non !

Le cri avait jailli, presque violent. Antoine à son tour eut honte de s’être découvert.

– Cher, cher Gérard... reprit-il en souriant et, sur ce visage qui pourtant s’abandonnait, les deux rides pathétiques apparurent, encadrant une bouche de nouveau enfantine. M^{me} de Fontquernie le regarda et se rappela son propre reflet dans la glace. Oui, c’était bien le même piège : le regard démentant le sourire, ou la joie se glissant

dans les rides du désespoir. Qui ne s'y serait laissé prendre ? Allons, Antoine était toujours son miroir vivant... Et, parce qu'il souriait, elle se mit à sourire ; et, parce qu'elle souriait, ce souvenir lui revint en mémoire :

– Poussin chéri, te rappelles-tu le temps où je t'essayais mes chapeaux pour savoir s'ils m'iraient ?

– Si je me le rappelle, Dieu juste ! fit Antoine d'un ton comique, et il bondit vers une sorte de meuble bas dans les tiroirs duquel il commença de fouiller en marmonnant : si je me le rappelle... Mon enfance martyre... la marâtre... mes parents bourreaux... Ah ! La voici, tenez !

Il était rouge, un peu essoufflé, ravi de tendre à sa mère une photo qu'elle connaissait bien et qui le représentait coiffé d'une toque de fourrure beaucoup trop grande.

– Le pire était que, parfois, d'un de vos chapeaux vous me faisiez une coiffure sous prétexte que, puisqu'ils vous allaient...

– Plains-toi ! Si tous les enfants...

–... « étaient habillés comme le furent mes trois fils », je sais !

– Antoine ! tu te moques...

– Jamais, Mamita, jamais ! fit le grand garçon un peu confus en se jetant à son cou. Il la baisa au creux de la joue ; elle sentait la lavande et son cœur se serra : personne, jamais, n'aurait ce même parfum ! Dans la nuit, dans cent ans, dans un vent de tempête, il reconnaîtrait l'odeur tiède, la présence fragile, Mammy...

– Quoi ! fit M^{me} de Fontquernie qui regardait par-dessus son épaule, tu as conservé cette horreur ?

D'un doigt, elle désignait dans le tiroir ouvert, parmi ce fouillis déconcertant, un pied de bois noir portant un oiseau empaillé.

– *Astrée*, une horreur ? *Astrée* qui sauve mon âme en m'empêchant de tuer les bêtes ? Ma première et seule victime ?..., Dieu, l'ai-je assez pleurée ! Et puis j'ai vendu ma carabine à Gérard, vingt-deux francs : la somme que me réclamait l'empailleur. *Astrée*, mon garde-chasse, une horreur ? Oh !

– Car tu es aussi LE Fontquernie qui ne chasse jamais, dit la comtesse doucement.

– Oui. Et LE Fontquernie qui lit autre chose que des romans policiers. Et LE Fontquernie qui aime la pluie, et la solitude, et la musique. Mais, ma bonne dame, je suis le Monstre Fontquernie, vous le savez bien !

Antoine, cette fois, parlait joyeusement : s'attrister sur le même sujet à quelques instants d'intervalle, ça non ! – et la comtesse le

savait. Il toussa.

– Ah, le sirop ! Mon chéri, je veux que tu en prennes deux cuillerées avant ce soir. Et puis ferme ta fenêtre. Et puis.

Mais la voix de Gérard, dans la cour.

– Antoine ! Ho-hop, An-toine ! À la gym, mon vieux !

– C'est vrai, fit le jeune homme vérifiant l'heure à son poignet – et il se pencha à la fenêtre pour répondre.

– Quoi, dit M^{me} de Fontquernie, tu ne vas pas aller faire de la gymnastique pour tousser davantage ? Antoine, je te défends...

– Mammy, chantonna-t-il, Mammy-coton... Puis le regard planté dans ses yeux, il ajouta, mi-plaisant, mi-amer ; est-ce qu'un Fontquernie s'écoute tousser, voyons ? – Et il cria par la fenêtre : j'arrive, prof !

M^{me} de Fontquernie se leva et feignit de soupirer.

– Ah ! Vous me tyrannisez, dit-elle, heureuse d'englober cette fois ses trois garçons dans le traditionnel reproche, heureuse à demi de voir Antoine se ranger dans le clan des *grands*.

Elle voulut le baiser au front mais son fils était plus haut qu'elle et ce fut lui, par jeu, qui posa un baiser sur sa tempe.

– Tu vois, dit-elle, si tu te tenais toujours aussi droit, mon chéri... Puis avec une moue qui voulait cacher sa fierté : Voilà, mon plus petit enfant est devenu plus grand que moi !

– Oui, c'est vous maintenant notre petit enfant, répondit Antoine attendri.

« Je suis heureuse, pensa M^{me} de Fontquernie, heureuse au milieu de mes garçons... » Elle n'était pas heureuse : fière seulement.

Gérard, en maillot et culotte courte, attendait son frère à l'entrée du « stade » C'était, derrière le château un pré que M. de Fontquernie abandonnait aux garçons et où les deux aînés avaient aménagé une piste, un terrain, et dressé un portique.

Au tournant des arbres, Antoine vit son frère, droit planté sur l'herbe, les poings aux hanches, et il se sentit maigre, frêle, voûté.

Athlétique, haut et hautain, la tête un peu renversée en arrière, les yeux bleu-gris dominant toujours le regard adverse, la voix sifflante – à peine mais comme *retenue* par la barrière éclatante des dents, Gérard était Fontquernie de la tête aux pieds. Pas jusqu'au bout des doigts pourtant, car il se montrait aussi malhabile qu'Hubert, auquel il ressemblait tant, était adroit. Le comte appelait Gérard « sa main gauche » et l'aîné « sa main droite ».

Vingt et un ans : il venait d'accomplir son service militaire à Grenoble et gardait la nostalgie de ce temps passé entre hommes et tout entier consacré à des exercices physiques et à des commandements simples. Il regrettait la chaleur des immenses écuries, leur rumeur résonnante, et quêtait en vain parmi les fermiers des regards aussi fidèles que ceux de ses cavaliers. À trois cents lieues de Fontquernie il avait retrouvé ses deux passions : des chevaux à monter, des hommes à commander – une vie où son passe-temps préféré se trouvait être un devoir et son goût de l'autorité une vertu. Si seulement Hubert avait fait partie du même régiment !...

Après cette année, la comtesse l'avait trouvé un peu *épaissi* mais le lui avait caché, le comte un peu trivial, le lui avait dit. Hubert l'appelait « aspirant Fontquernie », ce qui, de tout autre que lui, eût humilié Gérard. Antoine avait voulu renouer à son retour les liens qui, avant cette absence, l'attachaient encore à son frère. Mais cette année parmi les hommes avait presque tout effacé : loin de Fontquernie, Gérard était définitivement devenu Fontquernie. « Bon, pensait Antoine en ses instants de belle humeur, c'est donc le service militaire qui fait le Fontquernie ! Ni maman ni moi n'avons été incorporés : nous sommes d'une autre race... Mais mon tour viendra l'an prochain... *Vive-dieu !* » (C'était le juron familial du comte.)

– Ah, ah ! fit Gérard en l'apercevant, l'heure c'est l'heure, avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure !

Antoine sourit à cette plaisanterie presque quotidienne, l'une des deux que son frère avait rapportées de Grenoble. Gérard l'attendrissait : ce côté maladroït, mais si sérieux...

– Mon vieux, je suis en retard parce que...

– Tu es en retard parce que tu as horreur de la gym, c'est tout. Mais tu y viendras... Allez, flanque-moi tes sandales en l'air ! Pieds nus dans l'herbe. Ça pique ? c'est froid ?...

– Non, dit Antoine en éternuant.

– Alors, un mouvement respiratoire pour commencer... Plus fort, je n'entends rien !

Gérard avait pris son regard fixe et ce front soucieux qu'Antoine lui connaissait depuis l'enfance et qu'il appelait « sa tête de leçon de piano », Cher, cher Gérard, si sérieux quand Hubert était si désinvolte ! Leur père seul possédait en permanence ce mélange de gravité et de légèreté, alliage instable chez la plupart. Mais quel refuge pour Antoine, ce grand garçon blond toujours prêt à écouter sinon à comprendre, ces mains maladroïtes mais bonnes ! Hubert lui, n'était qu'un étranger moqueur...

– Les jambes tendues ! Tu dois toucher la pointe des pieds, allons !

Ce qui parfois rendait Gérard insupportable, c'était son admiration pour Hubert : le frère aîné, dogme sacré à Fontquernie... « Tous tellement Ancien Régime, pensait Antoine, que le comte (c'est ainsi qu'il appelait son père quand il était en colère), le comte ne me pardonne pas de n'être entré ni dans l'armée ni dans les ordres. » Pourtant le comte l'admirait secrètement, cet enfant musicien, studieux, solitaire, ce fils aux colères étranges, qui devinait vos pensées, dont un regard désarmait souvent vos paroles – oui, le comte l'admirait. Et Antoine le savait. « Drôle de chose, une famille ! J'aime Gérard, qui ne jure que par Hubert, qui n'a d'yeux que pour le comte, qui... enfin que j'intéresse ! Le cercle est fermé, mais chacun tourne le dos aux autres. S'il n'y avait pas Mammy... »

– Non, mon vieux, non ! La tête entre les bras, sans quoi ça ne sert à rien !... Ça tire, hein ?

Oui, ça tirait, un peu trop même ! Mais Antoine redoubla d'application, bien que la sueur coulât déjà dans son cou, Encore autre chose : les Fontquernie ne transpiraient jamais. « Sommes des *canins*, nous autres », disait le comte.

« La gymnastique, je la déteste, je la déteste à un point *émouvant* », pensa Antoine, mais, Gérard, au début des vacances de Pâques, lui avait dit (si sérieusement !) ; « Au service tu vas te trouver au milieu d'autres garçons. Un Fontquernie ne peut pas être sans muscles. » Cher Gérard... À Hubert, Antoine aurait répondu : « Il y a bien des Fontquernie qui n'ont pas de cœur, c'est plus grave,... » Mais Gérard, comment lui répondre ?

– Dix, onze et douze. Debout ! Non, une respiration d'abord !... Encore ! Bon. Et maintenant un peu de course à pied... Si, si, un seul tour de piste ! Attention ! Non, la tête haute... Préparez-vous ! Plus penché en avant, mon vieux... Partez !

Gérard a pris le départ en même temps que son frère. Sa longue foulée *enveloppe* celle d'Antoine et il contient son allure pour rester à la hauteur du petit. Oui, Antoine se sent vraiment « le petit » et c'est doux, un peu humiliant, mais doux. Quand il regarde de côté, il voit luire le sourire splendide de Gérard et cueille l'encouragement dans ses yeux. Alors il se redresse, mais l'air si frais le brûle jusqu'au fond des poumons, jusqu'au dos ; à chaque inspiration il n'en puise pas assez, et ce manque l'angoisse ; son cœur en lui s'affole. De l'œil, Antoine mesure la piste verte, interminable, et cette pensée familière revient le tourmenter : « Au service, je ne tiendrai pas le coup. Et s'il y a la guerre... » Et l'assaillent des images enfantines : patrouille surprise, chacun s'enfuit, mais lui ne court pas assez vite, il va tomber aux mains de l'ennemi... Pourtant voici nos lignes. Encore, encore un

effort ! Question de vie ou de mort, Antoine, allons !

Il s'arrête net à l'arrivée, s'effondre sur l'herbe, comme disloqué, tandis que Gérard continue en souplesse, ralentit en levant haut les genoux, s'immobilise enfin et respire de tout son corps.

– Eh bien, bonhomme, ça va ? Pas trop sonné ?

– Non... non... dit Antoine en se relevant, pas du tout ! Enfin, pas trop...

Il crâne, il sourit et Gérard va le croire ; mais une pâleur crispe le visage étroit, les rides se creusent de chaque côté de la bouche ; Gérard fronce ses sourcils blonds.

– Que j'écoute ton cœur !

Ses fortes mains saisissent les épaules frêles, la bonne tête se penche. Gérard colle son oreille contre la poitrine de son frère et murmure :

– Beaucoup trop vite, vieux, beaucoup trop !

Antoine oublie son cœur fou et se sent inondé de tendresse pour ce grand frère dont la chevelure soyeuse lui chatouille le menton, pris d'une envie irrésistible de baiser les cheveux blonds. Mais il s'arrête soudain : sur la nuque de Gérard il a vu ce double bourrelet musculieux que porte aussi Hubert, que porte le comte : *la nuque Fontquernie*. Il se reprend, dit froidement :

– Eh bien quoi ! Mon cœur bat comme un autre... – et il repousse presque Gérard de Fontquernie.

Penchés côte à côte sur la table de la bibliothèque, le comte et Hubert étudiaient la carte de la France militaire.

Depuis l'arrivée de cette lettre, le père et le fils ne s'étaient pas quittés ; ils avaient discuté quelque temps à son propos puis, s'apercevant qu'ils redisaient les mêmes choses, s'étaient tus. Pourtant, Hubert aurait bien continué de dialoguer en rond ; cela le soulageait d'injurier l'état-major, les blindés, le Régime et de poser de ces questions auxquelles il eût été le premier surpris que son père apportât une réponse :

– Mais pourquoi moi ? Est-ce que tout le groupe est dissous ? Cet escadron d'A. M. R. est-il au moins rattaché au même G. R. ?

Le comte, afin qu'Hubert ne se sentit pas seul, répondait par des grognements de sympathie à ces obscures interrogations, à ces initiales inconnues. Il avait fait la guerre de 14 avec bravoure, mais si simplement ! C'était un jeu d'Indiens plus qu'autre chose, et le sérieux avec lequel les hommes en parlaient depuis l'amusait beaucoup. D'ailleurs il était parti avec une cuirasse, une lance, un couvre-casque,

et une ceinture de pièces d'or : beaucoup plus proche d'Armand-Anne de Fontquernie (1502-1567) que de ce grand garçon, son fils, son portrait.

– Allons étudier la carte, mon grand, proposa le comte.

Il connaissait le remède à toutes les inquiétudes des hommes : l'application, le *sérieux* (son vieil ennemi). Désolé d'ailleurs qu'Hubert pût s'y laisser prendre-

Hubert s'y laissa prendre et le précéda vers la bibliothèque. Dans la pièce aux boiseries grises, à l'amer parfum de cire, à la paix hautaine, tout suivit d'un regard étonné Hubert feuilletant cet atlas. Cartes de la préfecture des Gaules, du traité de Verdun, de l'unité italienne... L'odeur acide et sage qui montait de ces pages était, pour lui, le parfum même de ses études et lui serrait le cœur d'une angoisse enfantine,

– Vous venez, papa ? Voici la France militaire...

Ils se penchèrent sur cette carte. La lampe éclaira leurs nuques jumelles, la grise et la brune, Fontquernie toutes deux. Mais la carte voyait des visages différents : celui d'Hubert, tendu, crispé, dupe de son attention ; celui du comte, si profondément distrait. Le comte n'accordait à tout problème que son regard, n'allant jamais jusqu'à froncer les sourcils. Il avait, paraît-il, plissé le front à la mort de sa mère, crispé la bouche à sa seconde blessure (Verdun). À part ces défaillances, ce fantôme de sourire ne le quittait jamais : il était d'une impolitesse irréprochable. « Hubert souffre, pensait-il avec regret, mais cela se voit. Gérard pleurerait ; Antoine jouerait l'indifférence, et cela se verrait aussi, Est-ce donc si difficile de paraître *comme il faut* ? »

Ils discutèrent garnisons, divisions, rattachement d'unités, Hubert s'apaisait un peu. « Il se paye de mots, se dit le comte. Je ne devrais pourtant pas lui prêter de cette fausse monnaie... » Mais il aimait Hubert et le calme ; l'inquiétude des autres le gênait toujours à la manière d'une incorrection. Il jetait des arguments à son fils comme une pierre au chien qu'on désire éloigner :

– C'est une affectation provisoire... En cas de guerre on vous remettra à cheval... Ce n'est sûrement pas une mesure personnelle : l'escadron entier a dû être démonté, etc.

Comme ils parlaient, sans trop de conviction, une musique s'éleva : le piano, dans la pièce voisine, jouait sous des doigts tristes,

– Ta mère, murmura le comte en relevant la tête. Mais quel est donc cet air ?

Hubert toujours soucieux ferma l'atlas. Ils poussèrent la porte du salon : Antoine jouait sans partition, les yeux fermés.

– Ah ! fit le comte déçu et, presque aussitôt . Il est sept heures, Antoine, es-tu prêt pour le dîner ?

Antoine tressaillit, sa bouche se durcit un instant, puis, souriant de nouveau mais sans ouvrir les yeux :

– Oui, papa, je suis prêt. Mais je peux *tout de même* cesser de jouer, si vous le voulez : maman va descendre...

– Mais pourquoi, mon grand ? dit le comte honteux de lui et, plus encore, de s'être laissé deviner. Au contraire, continue !

– Qu'est-ce que tu joues ? demanda Hubert maussade. C'est lugubre !

– « Pavane pour un Cheval défunt », lui souffla Antoine. Mais maintenant écoute « la Marche héroïque de l'Engin blindé ! » Et il improvisa un morceau brillant.

– Bien, bien, fit le comte qui voulait réparer.

– Crétin ! dit Hubert.

Il sortit en claquant la porte et se trouva devant M^{me} de Fontquernie qui descendait l'escalier. Il allait passer sans rien dire ; elle l'arrêta :

– Tu es triste, mon grand. Cette lettre, toujours ?...

– Oh < Mammy, vous ne pouvez pas comprendre !

– Je comprends mal le cheval, c'est vrai, dit doucement la comtesse, mais je peux comprendre mes fils.

Elle allait continuer son chemin, mais lui, cette fois :

– Mammy, pardon ! Embrassez-moi...

Et il se fit petit pour recevoir le baiser sur son front. « Elle va dire quelque chose, pensa Hubert, quelque chose de très gentil et de très inutile... » Il adorait sa mère, bien sûr, mais certaines questions doivent rester entre hommes !

– Mon grand, murmura M^{me} de Fontquernie à son oreille, je ne puis rien te dire... je ne puis rien pour toi... C'est-cela qui me peine-

Hubert se sentit tout petit garçon et s'abandonna un instant à cette douceur – un très court instant – puis il se reprit, se croyant ridicule ; il le devint alors.

À travers plusieurs portes fermées leur parvint une voix : « Madame la comtesse est servie. » Le piano cessa net : Antoine savait qu'à Fontquernie l'heure des repas était sacrée. La comtesse aussi se hâta ; pourtant, eux seuls n'avaient pas faim – mais les trois *grands* ne tenaient plus en place. « Un appétit de Fontquernie », l'expression courait le voisinage. À ce faible le comte en ajoutait un autre : il voulait, il devait manger le plus. C'était le droit du maître : premier sur le domaine, il devait être le premier à cette table. Mais Hubert et

Gérard lui menaient la vie rude ; et le comte suivait d'un regard angoissé ces colosses qui, l'œil fixe, la bouche entrouverte, hésitant un instant comme lui-même pour mieux choisir, se servaient d'une main précise des platées de conscrits. Antoine avait cru de son devoir de Fontquernie de tenter le même régime ; il n'y avait récolté que des indigestions et d'interminables moqueries. Depuis, il *chipotait* comme sa mère (c'était l'expression du comte). Mais, ce soir, Hubert en faisait autant ; M. de Fontquernie le remarqua non sans tristesse : « Pas de taille ! se dit-il, mon fils n'est pas de taille : une contrariété lui coupe l'appétit. Vive-dieu ! je n'ai jamais autant mangé qu'à l'enterrement de mon père. J'avais du chagrin, pourtant... Enfin ce que j'appelle, moi, du chagrin – ce que j'appelais du chagrin... Comment se tiendront-ils, eux, ce jour-là ? Antoine... Mais Antoine m'aime-t-il seulement ? »

Hubert reposa brutalement sa cuillère sur son assiette à demi pleine.

– Tout de même, explosa-t-il, jamais cela ne serait arrivé autrefois !

– Quoi ? fit le comte interrompu dans ses pensées.

– Mais... ce changement d'affectation, murmura M^{me} de Fontquernie avec une nuance de reproche qu'elle se reprocha aussitôt.

« Autrefois », en langage Fontquernie, signifiait du temps du roi.

– C'est qu'autrefois, dit Antoine en fronçant les sourcils pour garder son sérieux, les engins blindés n'avaient pas pris l'extension qu'on leur voit de nos jours...

Gérard demeura bouche bée ; Hubert haussa les épaules ; le comte eut un haut-le-corps, mais un sourire avait passé dans ses yeux.

– C'est plutôt, reprit-il, qu'autrefois, on avait plaisir à obéir aux ordres, mêmes les plus déroutants : on leur savait une raison d'être.

– Tandis qu'avec ce régime,.. surenchérit Hubert.

– Tout de même, repartit Antoine malgré le regard de sa mère (il avait baissé les yeux pour ne pas les croiser), de Valmy à Verdun les armées de la République ont fait parler d'elles,..

– Et Sedan ! fit Gérard gaffeur ; mais personne ne releva Antoine seul rougit jusqu'aux oreilles ; le ridicule le mettait mal à l'aise. Le comte reprit vivement :

– Les soldats de Valmy venaient encore de l'ancien temps. Et ceux de Verdun, crois-moi, étaient bien à bout de souffle.

– Mais demain, s'il le faut,, commença Antoine.

– Antoine militariste, bouffonna Hubert, on aura tout vu !

M^{me} de Fontquernie était au supplice.

– Mes enfants, dit-elle, commencez donc par vider vos assiettes. Nous n'allons pas rester une heure à table !

Les trois garçons piquèrent du nez vers la nappe, le comte et la comtesse échangèrent un regard amusé par-dessus les jeunes convives. « Catherine mon amour, songea M. de Fontquernie, vous n'avez pas vieilli : vous vous êtes attristée seulement..., » Il lui vint la pensée que c'était par sa faute : qu'il ne vivait plus pour elle, mais à côté d'elle, et qu'il ne savait plus aimer, lui Fontquernie, depuis vingt ans... Cette lumière cruelle l'éblouissait parfois ; il fermait ses yeux. Est-ce moi qui ai raison ? Depuis longtemps cette question n'avait plus aucun sens pour le comte, M^{me} de Fontquernie était mélancolique, voilà tout ! Les femmes sont si singulières... Pourtant, il avait ressenti une pointe au cœur en la dévisageant ce soir, « Catherine de mes trente ans », car la comtesse vit renaître sur le visage si fermé, si lointain, le sourire tendre, un peu humble des temps de fiançailles. Elle en fut bouleversée. « Je l'aime, pensa-t-elle. Tout cela est donc vivant encore ? – Et presque aussitôt : Vais-je donc souffrir de nouveau ? » Ces pensées durent paraître dans ses yeux. Le comte ne put en supporter davantage ; il parla, il dit n'importe quoi.

– Tiens, le piéton n'a pas apporté *L'Action Française* aujourd'hui...

(M. de Fontquernie n'appelait jamais le facteur que « piéton ». D'ailleurs l'homme descendait de sa machine dès la grille : il savait que le comte détestait la bicyclette qu'il considérait comme l'ennemie personnelle du cheval. « Vélo » sonnait à ses oreilles comme une grossièreté, presque une injure.)

– Oui, dit Antoine, quand on n'a pas lu son journal on ne sait que penser !

Sa mère seule perçut l'ironie et promena un regard inquiet autour de la table. Ah, quand Antoine était là elle ne vivait pas ! – Mais quand il était à Paris, seule avec ses trois *grands*, vivait-elle ?

– En tout cas, fit Gérard avec une certaine suffisance, l'affaire des Sudètes a l'air le s'arranger. Nous n'aurons pas la guerre cette année.

– Où as-tu lu ça ? demanda Hubert sans ménagement.

– Dans *Le Temps*.

– Quelle colonne ? questionna Antoine.

– Comment ça, quelle colonne ?

– Oui, dans quelle colonne de la première page se trouvait cet article ?

– Mais la... Attends ! La... oui la première et la seconde.

– Ah ! c'est dommage, grand dommage...

– Pourquoi ?

– Parce que ces colonnes sont vendues, mon vieux.

– Vendues ? s'étonna le comte. Mais à qui ?
– Au Japon, à l'Italie, cela dépend des jours.
– Vous en savez des trucs à Paris ! dit Hubert avec une feinte admiration.

– Voilà quelque chose qu'on ne peut pas dire de *L'Action Française*, par exemple ! reprit M. de Fontquernie. Et, d'ailleurs, que peut-on dire contre elle ? Je me demande ce que les Français reprochent à Maurras !

– D'avoir eu quelquefois raison contre eux, dit Antoine, ce qui est une façon d'avoir tort.

– Et toi, fit Hubert agressif, qu'est-ce que tu lui reproches ?

– D'écrire ROY avec un Y...

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que nous ne sommes plus au temps de Richelieu et que *L'Action Française* devrait aujourd'hui se passionner pour les congés payés et les loisirs des ouvriers plutôt que pour le morcellement de l'Allemagne.

– Chaque chose en son temps !

– Mais, en attendant, les ouvriers crèvent à la tâche et nous regardent partir en vacances, et leurs gosses n'ont jamais vu la mer, et les dactylos ne font qu'un seul repas par jour, et les familles nombreuses habitent...

– C'est regrettable, en effet, dit Hubert froidement.

– Mais beaucoup moins grave que ton affectation dans les chars, cria presque Antoine, n'est-ce pas ?

– Antoine !

– Pardon, Mammy...

Hubert avait baissé la tête, un peu confus mais révolté : « J'ai pourtant raison, à la fin ! » Antoine entendait son cœur battre comme après chaque colère. Déjà il aurait voulu demander pardon à Hubert – à sa mère d'abord, puis à Hubert, l'embrasser. (Mais non, on n'embrasse pas chez les Fontquernie !) Il se sentit si étranger, tout d'un coup, si perdu... C'est qu'il venait de peiner sa mère, sa seule alliée. Hubert... bien sûr, Hubert ! Mais il était de taille à se défendre, tandis que Mammy...

– Chérie, murmura-t-il en posant sa main sur celle de la comtesse.

– Antoine, fit sèchement M. de Fontquernie, cesse d'appeler ta mère « chérie » ! C'est une habitude déplorable.

« Oh ! le comte, le comte ! pensa Antoine exaspéré. Voilà qu'il est jaloux de moi... »

Mais Hubert avait trop de classe pour laisser son frère dans cet embarras.

– Tu comprends, mon vieux, s'écria-t-il d'un ton enjoué, nous aimons trop la Mamita : nous avons tous envie de l'appeler « chérie ». Alors, pas d'injustice : tous ou personne !

Antoine aurait fondu en larmes : « Le chic type ! Oh, le chic type ! Et je viens d'être ignoble avec lui. Je manque de race. Voilà, c'est cela : je manque de race... » Et il décida de consacrer le reste du repas à « faire valoir » Hubert : à réparer. Et il le fit, avec toutes les ressources de son esprit, parlant chasse, cheval, campagne ; questionnant, s'effaçant, rappelant lui-même les faits et gestes de l'aîné ; heureux de voir sa mère sourire et le comte approuver, et lui-même fier d'Hubert, fier des *grands* – si fier des Fontquernie...

Antoine partait le lendemain : il regagnait Paris le Gris et l'École des Sciences Politiques. Depuis le matin, cette angoisse de la rentrée lui poignait le ventre.

Dernière journée des vacances... Pour qu'elle parût interminable, il eût fallu flâner, ne rien entreprendre, laisser dormir le temps. Mais Antoine tombait chaque fois dans le piège : il se ménageait une journée comble, débordante et qui passait vite. Il avait porté le panier de sa mère pendant sa tournée de jardin, regrettant de ne l'avoir fait chaque jour ; il avait parcouru toutes les allées du parc avec un regard presque pour chaque arbre, un soupir à chaque clairière ; visité toutes les pièces du château comme un voyageur qui examine s'il n'oublie rien derrière lui, la chambre Empire, la galerie aux armes, l'ancienne salle de jeux..., Quoi ! il n'y avait pas pénétré une seule fois à ces vacances-ci ? Double leçon de gymnastique avec Gérard et deux heures de cheval en compagnie d'Hubert et du comte. Il savait très bien qu'il aurait une crise de reins ce soir, mais comment quitter Fontquernie sans galoper avec Hubert à travers le bois Réau, le pré Palud et tout le long de la rivière, comme autrefois ?

Après le dîner, une soirée trop brève, une soirée semblable à toutes les autres. C'était bien ce qu'il désirait ; cela l'irritait pourtant comme une injustice. Le comte lisait *L'Action Française* ; les deux grands jouaient silencieusement aux échecs dans un nuage de fumée bleue ; M^{me} de Fontquernie brodait près d'une lampe : la page de journal froissée, le heurt d'une pièce sur l'échiquier, puis le silence de nouveau où courait prestement le dé d'or. Antoine, immobile, inutile, se sentait l'envie de crier : « Mais je pars demain, parlez-moi ! » Il éprouvait, à regarder vivre les autres si tranquilles, si sûrs, l'amertume attendrie du malade qu'on opère le lendemain et qui est le seul à y penser.

La comtesse l'observait par-dessus son ouvrage, et le dé d'or s'immobilisa ; leurs regards se croisèrent, un même sourire apparut entre les rides profondes.

– Mammy, dit Antoine, jouez-moi quelque chose...

– Jouons tous les deux, mon poulet chéri.

Le comte réprima un geste d'impatience en les voyant s'asseoir côte à côte devant le piano. La musique de Franck les inclinait comme des arbres, parallèles sous la tempête. M. de Fontquernie regardait les deux nuques frêles, les épaules étroites, découragées. Cela l'attendrissait chez Catherine, l'irritait chez Antoine. Il se sentit injuste et s'obligea à dire (mais du même accent dont il parlait à ses chevaux, à ses chiens) : « Bien, Antoine, bien ! »

À dix heures on échangeait un bonsoir distrait et chacun montait vers sa chambre. Dès les premières marches, Antoine sentit son rein douloureux. « Je ne dormirai pas de sitôt, pensa-t-il, tant mieux ! »

Accoudé à sa fenêtre, il regarda Fontquernie sombrer dans la nuit vaste. En se penchant, il distinguait la façade tout entière, pâle comme un visage. À la fin des dernières vacances, il avait écrit sur Fontquernie une page qui le faisait alors pleurer par une sorte de charme inexplicable. Cette page, ou l'automne, ou la fin des vacances le faisait pleurer l'an dernier – mais ce soir ? Il retrouva le papier dans le tiroir aux horreurs entre *Astrée*, l'oiseau empaillé, et les rubans de ses bérets marins : *H. M. S. Glorious*, *Le Vengeur*, *Suffren*. La page avait déjà vieilli. Il la relut :

« Le château tournait le dos au soleil ; il regardait l'automne et le soir, offrait son visage à la pluie. Il voyait alors, du fond des campagnes, rentrer les paysans surpris poussant leurs bêtes sous l'averse. Les enfants aussi, sortant du bois qui les protégeait, se jetaient à l'eau, traversaient en criant l'écluse de la pluie, et la grande demeure leur ouvrait ses portes. Restée seule dans l'espace, la pluie redoublait comme l'enfant qui pleure d'être délaissé. Elle prenait possession de son domaine sans oiseaux : elle mesurait, s'étirait, elle se laisser porter, la pluie !... »

Le charme opérait encore : Antoine sentit ses yeux se brouiller. Il se pencha pour *dévisager* le château ; il murmura : « Fontquernie... » La demeure écoutait. « Je veille, pensa-t-il, je suis seul à veiller dans ce grand corps, comme le cœur... » Devant lui, l'allée maîtresse, la cathédrale de tilleuls dormait sur ses nids et les secrets de ses bêtes. Autrefois (au temps du roi !) elle servait d'avenue principale et menait au château. Mais on avait tracé une autre allée plus étroite, plus sinieuse, qui conduisait à la grille d'entrée. Maintenant la cathédrale butait contre le jeune bois dont le mur bas la défendait mal : le taillis

montait à l'assaut, les racines disjoignaient les pierres. « Voilà, se dit Antoine, c'est l'époque assiégeant Fontquernie... Et la nouvelle allée, la parvenue, grandit, se prend au sérieux, s'ennoblit tandis que la cathédrale vieillit inutile... Inutile mais satisfaite, inutile mais admirable : pareille à Fontquernie ! »

Il traversa sa chambre pour se rendre à l'autre fenêtre : il voulait voir les jardins à la française sous la lune haute. Les ifs taillés dormaient debout ; mais il distingua mal les massifs, les bordures, les bassins parce que la brume doucement s'élevait de la terre. Elle restait à mi-hauteur comme un ballon d'enfant perdu le dimanche, elle avançait sur la pointe des pieds et, quand la cavalcade des nuages dévoilait la lune, elle s'immobilisait, la brume, sous la lumière hautaine, pareille au voleur lorsque le veilleur passe... Du sol éteint elle montait comme une dernière fumée ; elle se glissa dans l'allée cathédrale et dans l'autre avenue. Antoine la vit, par-delà les arbres de marbre, qui atteignait déjà les grilles de l'entrée, s'enroulant autour des barreaux, glycine bleue. Mais, comme il reportait ses regards sur la maison, il s'aperçut que la brume l'avait cernée, elle aussi, qu'elle grimpait contre ses murs comme une vigne mauvaise, avec ses fantômes qui collaient leur front aux vitres froides, se glissaient par les fentes des volets. Comme la Mort entoure un malade à l'heure où les siens se sont endormis, la brume assiégeait cette demeure qu'avaient désertée les voix des vivants : la maison entraînait dans le coma... Antoine resta saisi. Il avait beau se répéter : « Ce n'est qu'une brume de printemps, la brume des soirs de printemps... » une angoisse plus forte que toute raison lui serrait le cœur : « Fontquernie est en danger, en danger de mort, et ils dorment tous ! » Le brouillard bleu atteignait sa fenêtre. « Tout sera emporté ! Fontquernie est une île : Fontquernie sera submergé par l'époque... » Les mots s'imposaient à lui. Il prit son front dans ses deux mains, (lui brûlant, elles fraîches de la pierre contre laquelle elles s'étaient longtemps appuyées) ; il frissonna ; tout son corps se rappelait à lui : les courbatures de la gym, ses reins douloureux... Il eut pitié de lui, sentiment ignoble. « Tu ne vas pas pleurer, non ? » Si, il allait pleurer ! Pleurer sur Fontquernie, sur l'inconnu, sur ce brouillard qui envahissait le monde, et les autres qui dormaient. « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? »

Mais le vent s'éleva, un vent tiède, paisible et qui chassait la brume sans violence. Antoine vit émerger Fontquernie du brouillard et se dessiner ses jardins. « Que s'est-il passé ? » Il se sentait seul ; mais, en se penchant une dernière fois vers la nuit, il distingua une forme : M^{me} de Fontquernie était accoudée à sa fenêtre. Mammy... Elle avait tout vu, tout ressenti, bien sûr ! Antoine n'avait jamais été seul...

Alors il pleura.

LE DÉSERT DE PARIS

En pénétrant dans l'École Libre des Sciences Politiques on trouve à droite le vestiaire des élèves. Chaque fois qu'il y déposait ses vêtements, Antoine sentait son cœur se serrer : c'est qu'il voyait là, sagement alignés, les chapeaux des autres étudiants. Chapeaux melons de forme haute, chapeaux de feutre noir bordés, à la mode cet année-là ⁽¹⁾, ils évoquaient pour lui de façon saisissante ces redoutables camarades à la fois si ambitieux et si assurés. Et il les voyait, tous semblables, droits dans leur pardessus foncé ou *en taille* dès la mi-mars, un parapluie pendu au bras quel que fût le ciel – la cohorte souriante, effrayante des candidats à l'Inspection, au Conseil, au Quai, rivaux courtois mais implacables. Parmi les chapeaux symboliques, la vieille dame du vestiaire plaçait le feutre gris qu'Antoine chérissait et conservait malgré ses bords sinueux, sa coiffe décousue et, sous le ruban, cette bande plus foncée qui témoignait des ravages du soleil sur le reste

de la coiffure. Il était là, parmi les autres chapeaux, comme Antoine entre ses camarades, seul et singulier.

– Merci, monsieur Antoine, dit la vieille.

Elle n'appelait par leur prénom que ceux des élèves dont la famille résidait en province : cette familiarité était toute maternelle.

– Alors, monsieur Antoine, vous voilà de retour ! Et tout le monde va bien chez-vous ?

– Tout le monde va très bien, répondit Antoine en souriant car il venait de revoir leurs visages : les trois Fontquernie et sa mère... – Et ici, quoi de neuf ?

– Rien. M. Duriel a demandé plusieurs fois après vous. M. Schwab a été malade... (Elle désignait les chapeaux en citant les noms.)

– Et M. Lemercier ?

– Malade ? Oh, monsieur Antoine, vous n' imaginez pas M. Lemercier malade !

– Il est ici ?

– Oui. Vous ne reconnaissez pas son chapeau ? Le plus beau de tous, bien sûr !

– Vous ne l'aimez pas, dit Antoine à voix basse. Pourquoi ?

– Parce que justement cela lui serait bien égal que je ne l'aime pas,

fit-elle avec une vivacité inattendue.

« À-t-on jamais mieux défini Christian ? » pensa Antoine. Elle poursuivait :

– Et puis il a tout pour lui, M. Lemerrier ! Ce n'est pas juste.

– Pas juste, mais magnifique ! Il faut bien

que le Bon Dieu s'amuse de temps en temps à créer quelque chose de parfait, vous ne trouvez pas ?

– Pas si parfait, bougonna la vieille en se penchant pour ramasser une paire de gants verts.

– Isabelle, murmura Antoine qui la suivait du regard.

– « Oui, M^{lle} Saunois est arrivée.

– Je me sauve, cria le jeune homme en s'éloignant. Schliffer commence toujours avant l'heure !

En pénétrant dans le hall, il entendait la rumeur un peu sifflante des conversations où perçait le rire des jeunes filles, il sentait leur parfum mêlé à la fumée du tabac anglais. Toute cette facilité l'effraya : il n'était pas de taille... Il se jouait, dans ce hall, une comédie à cent personnages, tous sourires dehors, et dont Antoine se sentit repoussé. Il s'imaginait sa propre figure avec son expression navrée, ses deux rides profondes, ses yeux gris ; le contraire même de tous ces visages qu'il entendait rire et parler infatigablement. Mais il passa justement devant une glace et l'image qu'il y vit était si semblable à sa mère qu'il ne put s'empêcher de lui sourire et, tout consolé, il se jeta dans l'escalier qui montait à l'« amphi ». Il éprouvait une joie irrévérencieuse à gravir quatre à quatre un escalier aussi majestueux. Il s'assit, tout essoufflé, au premier rang du balcon ; sans qu'il se le fût avoué, l'idée de pénétrer en bas, de plain-pied dans la salle de cours, et d'affronter deux cents visages, l'effrayait. Chaque année (et même à la rentrée de chaque trimestre) il retrouvait sa timidité, vieille ennemie qu'il baptisait sensibilité pour pouvoir vivre dignement avec elle. Au balcon, il se trouvait parmi cent figures familières mais inconnues et qu'il n'abordait pas de face – quel repos !

Du parterre s'élevait la même rumeur que du hall : « Un aveugle reconnaîtrait *Sciences Po* ! » Plus le même parfum cependant : pas de tabac, et cette pointe amère et fade de transpiration. Antoine promena ses yeux sur les chevelures du parterre et reconnut au cinquième rang Christian Lemerrier (sa coiffure luisante, parfaite) puis Isabelle Saunois. Comment son regard n'était-il pas tombé sur elle aussitôt ? Sa chevelure rayonnait, éteignait toutes les autres : elle seule, dans tout l'amphithéâtre, paraissait blonde. Antoine joua à la fixer quelque temps puis à baisser les paupières. Il vit naître dans ses ténèbres une gracieuse tache noire entourée d'un halo clair. « Isabelle brune !

Quelle horreur... » Il rouvrit les yeux. Plus loin Guy Schwab, sa toison bouclée que la *brillantine* ne parvenait pas à assagir, et un garçon dont le crâne rose s'apercevait déjà entre les cheveux châains et qui devait être ce Guillaume de Clermont-Chinay dont les autres lui parlaient tant. Derrière eux... oui, c'était bien Marion Verheim ce casque si net, acajou doré. Et près d'elle, Claude Duriel, naturellement ! Antoine se sentit attendri à la vue de ses cheveux blonds coupés en brosse, tête de loup soyeuse, haie de printemps taillée au ras : c'est qu'il imaginait ses traits, son sourire jusqu'aux yeux, son rire de chien-loup.

La place voisine était libre : peut-être l'avait-il retenue pour Antoine ? Cher Claude... « Je vais descendre avec eux », se dit le jeune homme, le cœur tout réchauffé et, se levant, il commença la série des « Pardon... pardon... pardon... » pour passer devant les autres et gagner la porte ; mais M. Schliffer montait en chaire. Antoine n'eut que le temps de regagner sa place (Pardon... pardon-pardon...) avant le silence et la phrase :

– Nous avons étudié ensemble, la dernière fois, comment la politique extérieure des Habsbourgs...

En descendant l'escalier si lentement derrière les autres, Antoine les écoutait parler, échanger leur science toute neuve :

– Les Habsbourgs, mon cher... Hanotaux prétend... J'ai la conviction...

« Voilà, pensa-t-il, en savoir plus qu'eux sur les Habsbourgs, mais s'en foutre... Ligne de conduite ! » – car il se laissait toujours prendre au piège des résolutions, des « à partir d'aujourd'hui... », des matins tout neufs. Le premier jour de chaque mois il repartait avec de nouvelles règles de vie, assuré d'être, cet avril, le plus généreux, le plus courageux, le plus gracieux surtout – gracieux comme Hubert.

Il régnait dans la bibliothèque un silence bruissant. On entendait les appariteurs marcher à pas feutrés le long des étages de volumes, les monte-charge glisser, grincer en fin de course, et le bruit de souris des élèves grignotant leurs livres, lisant impatiemment, le doigt déjà passé sous la page suivante, feuilletant, prenant des notes, feuilletant, feuilletant-

Antoine entendit des rires étouffés et tourna la tête en même temps que vingt autres lecteurs. Il vit Claude Duriel qui chuchotait à l'oreille de Marion Verheim, avec des regards furtifs à M. Foix, le bibliothécaire.

« Quel garnement ! », pensa Antoine énervé mais attendri, et il se dirigea vers eux.

– Tu nous rajeunis, lui dit-il, tu « chahutes », on se croirait en

cinquième. Bonjour Marion.

– Bonjour ! (Son regard lourd, cette expression paresseuse, complice.)

– Antoine, mon vieux gars... Ah ! Je m'ennuyais de toi !

Claude s'était levé, avait pris son ami aux épaules.

– On sort ?

– Oh ! fit Marion avec un sourire dur, et votre travail, Claude ?

Le jeune homme hésita puis baissa les yeux sans oser regarder Antoine.

– C'est vrai, dit-il en se rasseyant. Alors, à tout à l'heure !

– Tu es devenu bien raisonnable, admira Antoine et il jeta vers Marion un regard plus ironique qu'hostile. À tout à l'heure !

Comme il continuait son chemin vers une place libre qu'il apercevait près de l'immense croisée.

Il entendit de nouveau les rires et les chuchotements.

– Bonjour, Fontquernie !

René Deboin, d'un bras, lui barrait le chemin.

– Ah ! Mon vieux, excuse-moi, je ne t'avais pas...

L'autre l'arrêta d'un geste. (Toujours cette intransigeance, ce manque de grâce : le contraire même de ce qu'Antoine aimait ! Et pourtant, chez René Deboin, il l'admirait.)

– Tu devrais conseiller à Duriel de se taire : il se ridiculise et il nous empêche de travailler. À quelle heure pars-tu ?

– Je ne sais pas... Six heures...

– On partira ensemble ?

C'était plutôt une affirmation qu'une demande. Déjà les grosses lunettes se penchaient sur le livre épais, et, de René Deboin, l'on ne voyait plus que les boucles têtues, quelques pellicules sur le col d'un costume usé, les épaules étroites.

– D'accord, fit Antoine sans joie.

Il se sentait l'obligé de ce garçon parce que Deboin était laid mais intelligent, pauvre et mal habillé mais candidat au Conseil d'État. « Et sûr d'y parvenir ! » pensa Antoine, car il avait accompli le plus dur : réussir n'était plus rien, mais y avoir pensé, avoir osé faire Sciences-Po...

– Bonjour, vieux !

Guy Schwab l'avait agrippé au passage. Antoine remarqua qu'il évitait toujours de l'appeler par son nom ou par son prénom et décida

de le lui rendre.

– Bonjour, vieux.

Guy dut percevoir l'intention ; il montra l'ombre d'un sourire et reprit :

– Tu reviens de *Fontquernie* ?

Ce mot, Antoine aurait juré qu'il le prononçait pour la première fois.

– Oui, commença-t-il, je...

Mais les rires de Marion et de Claude Duriel reprirent si fort qu'il s'interrompit. M. Foix, le bibliothécaire, releva sa face cadavérique, changea de lunettes et, du haut de sa chaire, promena sur toute la salle un regard que les livres avaient usé. Marion et Claude, elle plus trompeuse, lui plus penaud, s'étaient absorbés dans leur travail.

– Marion Verheim se ridiculise, dit Schwab nerveusement. (Deboin avait dit la même chose, mais de Claude Duriel.) Tu travailles ? Assieds-toi là !

Il désigna la place vide en face de lui. Antoine eut l'esprit de répondre presque aussitôt :

– Le dos à la fenêtre ? Tu n'y penses pas !

Il s'assit plus loin devant la vaste verrière qui donne sur le jardin de l'école, et se laissa éblouir par la lumière de la mi-avril. Pourtant, malgré les feuilles tendres et les massifs débordants, ces arbres captifs, cette terre pauvre et pierreuse l'attristaient. Il revoyait Fontquernie tel qu'il l'avait quitté l'avant-veille : fastueux et rajeuni ; surpris, bien sûr, par la saison vivante, mais s'y donnant en grand seigneur : sans zèle. Fontquernie... Antoine, d'un seul coup, perçut sa solitude. Souffle coupé, frisson, demi-sanglot – il connaissait bien ce « spleen éclair » qui s'achevait en larmes loin de tout témoin, ou en feint éternuement quand il prenait Antoine en traître, comme alors. « Allez, allez, au travail ! » se commanda-t-il en secouant la tête pour refuser ses pensées – et il plongea dans les livres.

Il retrouvait avec une joie pleine d'assurance les pages déjà lues, avec un plaisir exigeant les pages nouvelles, reprenant possession de son bel esprit docile et audacieux qui l'entraînait, qui l'entraînait : cheval et cavalier – oui, c'était bien le même emportement ! Que Gérard avait donc ri quand il lui avait fait part de cette comparaison. Et, lorsqu'il le voyait le nez dans ses livres : « Alors, ça marche toujours, *le cheval* ? » demandait-il à Antoine. Ah ! Fontquernie, Fontquernie... – Mais non ! ça n'allait pas recommencer ?

Antoine travailla longtemps. L'heure passait plus vite dans ce

silence, parmi les allées et venues étouffées, les chuchotements. Comme il levait la tête vers le printemps prisonnier derrière la vitre, il aperçut Isabelle Saunois qui se promenait seule dans le jardin. Il se leva, sans réfléchir, laissant ses livres ouverts. Pourtant, il eut assez de présence d'esprit ou d'hypocrisie pour prendre un papier à la main, comme le lecteur qui va demander un volume. Mais, après quelques pas, il revint poser ce papier sur la table. Cette feinte qu'il jugeait basse le dégoûtait de lui-même, et il faillit se rasseoir, travailler de nouveau – se priver d'Isabelle. Il n'en eut pas le cœur.

Descendre en avril les trois marches qui menaient de l'École au jardin c'était, en un éclair, douter de tout : des études, des livres, des concours. On entrait dans un bain tiède, marche après marche, comme dans les piscines de rêve ; en bas, le vent vivant vous attendait. « C'est-ce jardin, c'est le printemps qui filtre les candidats, se dit Antoine. Les examens ont lieu en juin, quel piège ! » Il souriait de vivre ; ses vêtements lui paraissaient légers, nouveaux. Ils lui étaient *sensibles* comme s'il fût convalescent ; il dut se retenir pour ne pas courir. « Gérard a raison : vive le corps ! Pourquoi est-ce que je ne donne raison aux Fontquernie que loin d'eux ? Ah, Mammy chérie ! » Cette pointe au cœur, de nouveau...

Il rejoignit Isabelle Saunois, l'esprit tout inondé des souvenirs de sa mère. Elle lui sourit. Les deux visages se mêlèrent, les doux visages, sans heurt, sans réticence : « Quelle épreuve et quel signe... »

– Monsieur de Fontquernie est de retour parmi nous, dit Isabelle en lui tendant la main cérémonieusement.

Antoine entra dans le jeu :

– Je n'aurais manqué de prolonger ces vacances, répondit-il gravement, n'eût été ceste fort grande impatience où je me trouvois de vous revoir...

– ... et de besoin pour sortir premier de ceste École, acheva-t-elle en riant. Race terrible des travailleurs !

– Vous avez toujours su rendre chacun honteux de ses qualités, Isabelle. Eh bien, oui ! Je suis travailleur.

– Eh bien, pas moi ! dit-elle avec une moue qui donnait envie de lui baiser les lèvres. Elle se pencha pour cueillir une fleur : – Petit cadeau de printemps, acceptez-le. Si ! Pour votre boutonnière...

– Non merci, fit Antoine en gardant la fleur à la main, pas la boutonnière : il suffit de Christian Lemerrier. Il faut que chaque garçon ait son originalité. C'est bien plus amusant... N'est-ce pas, Isabelle ? insista-t-il.

– La vôtre, c'est de voir clair, dit la jeune fille en le dévisageant.

Antoine soutint ce regard. Pareilles à celles d'un enfant, les prunelles brunes luisaient au milieu d'un œil absolument blanc. On aurait dit des marrons d'Inde dans leur écrin d'automne. Isabelle avait le nez arqué, racé – ce que le comte appelait « un nez intelligent r ça ne court pas les rues ! » L'attache des cheveux plus blonde, presque blanche ; les pommettes larges, un peu naïves ; ce creux des joues, au contraire, pathétique. Tout en elle émouvait, attendrissait Antoine.

Quant à son corps... Un jour des garçons parlaient avec suffisance et un feint détachement des jeunes filles les plus en vue de l'École. Antoine les avait entendus affirmer qu'Isabelle Saunois ne portait pas de soutien-gorge. Il avait rougi ; l'inconvenance ou le ridicule des autres le rendait toujours honteux. Mais ce n'était pas la seule raison ; ce que ces mufles affirmaient, Antoine l'avait déjà pensé, avait refusé d'y penser : la poitrine libre, ferme, et si proche d'Isabelle... et puis la taille étroite, les hanches parfaites – un peu trop larges, peut-être ? Non, parfaites. Et les jambes longues, avec des chevilles fortes. « Manque de race », aurait dit le comte. Mais ce petit défaut de perfection touchait Antoine, au contraire. Il eut l'imprudence de murmurer : « Comment peut-on n'être pas blonde ? »...

Isabelle fronça imperceptiblement les sourcils et parut sourire, mais son regard fixa plus sérieusement le jeune homme. Il y eut un charme entre eux. Antoine prit peur et s'en voulut : il sentit qu'il allait tout gâcher. Heureusement Isabelle :

– Antoine, dit-elle en lui prenant le bras, racontez-moi Fontquernie.

Il retrouva d'un coup son assurance. Mais, à mesure qu'il parlait, l'allée devenait plus étroite, et plus chétifs les arbres, et l'herbe clairsemée : le jardin de l'École reprenait ses proportions de captif entre les immeubles gris, car Antoine racontait la cathédrale des tilleuls, les pelouses immenses, et les galopades de juin dans les prés de la rivière.

– Si je passais vous voir cet été ? dit Isabelle.

Antoine fut ébloui et scandalisé : Isabelle à Fontquernie ! Cela lui paraissait aussi décisif que des fiançailles.

– Ma proposition n'a pas l'air de vous enthousiasmer !

– Isabelle...

Il chercha ses mots. Il ne s'agissait pas de recommencer à s'enchanter, comme tout à l'heure !

Alors, le calcul s'en mêlant, il ne trouva rien à dire.

– Dites-moi au moins sur quoi donne *ma* chambre, fit-elle un peu dépitée.

– Sur le grand miroir d'eau...

Et il lui décrivit le soir tombant sur Fontquernie, la brume s'élevant des bassins, l'oiseau mystérieux. Il faisait des gestes et, soudain, il s'aperçut qu'ils étaient arrêtés devant la grande croisée de la bibliothèque. Il distinguait vaguement parmi de grands ramages verts et les reflets du ciel, des étages tristes de livres, les têtes studieuses, les lampes éteintes. Il vit René Deboin qui levait les yeux, ajustait d'un doigt ses lunettes, geste familier. Il devina un regard sévère là où il n'y avait sans doute que curiosité, ou même rien, car Deboin était très myope. Alors une panique le saisit : il sentait qu'il était en faute et surtout qu'il se donnait en spectacle, et il en voulut presque à Isabelle de ne pas s'en apercevoir. Elle continuait de se laisser vivre dans le tiède après-midi comme un nageur qui fait la planche et qu'emporte lentement le fleuve d'été. Antoine l'envia.

– Il faut que je vous quitte, lui dit-il sans autre explication.

Quitter le premier est signe de domination ; Isabelle ne pouvait l'accepter. Elle regarda l'heure :

– Mon Dieu ! Mon rendez-vous !... – Elle allait s'éloigner, mais se retournant vers Antoine. À cet été, si votre travail vous empêche de nous voir d'ici-là ! Et elle s'envola.

« Imbécile ! » Antoine était furieux contre lui-même. Il arpenta le jardin en marmonnant : « Merde pour les Habsbourgs ! Et merde pour le Quai d'Orsay ! Et merde pour René Deboin ! Je ne le raccompagnerai pas. Antoine l'Imbécile ! Antoine le Fâcheux ! Incapable de *préférer*... Tu ne retourneras pas à la bibliothèque, je te l'interdis. Tu vas aller à « La Petite Chaise », ce bistrot dont tu as horreur. Et si tu rencontres Isabelle... et bien ! Ça te fera les pieds ! » Dans ces instants, Antoine devenait plus trivial qu'un maître de manège. Il ne rencontra pas Isabelle sur le chemin de « La Petite Chaise », Dieu merci !

Quand il poussa la porte verte il ne vit rien : un écran de fumée voilait la pièce déjà obscure ; mais on le vit, car, aussitôt, il entendit la voix hautaine, un peu sifflante de Christian Lemercier.

– Antoine, mon vieux, comment vas-tu ? (Il prononçait « Antoine » et « vas-tu ».) Il y a quinze jours aujourd'hui que nous t'attendons à cette table !

Elle était tellement de Christian, cette phrase absurde, qu'Antoine l'aima. Il se laissait toujours attendrir par le propre des autres, fût-ce un travers. Il ne répondit rien mais, marchant droit à Christian, il lui prit le visage à deux mains et, plongeant ses yeux dans les siens :

– Christian, dit-il seulement.

C'était un geste de seigneur et qui laissa l'autre interdit. Une

seconde plus tard, il reprenait son assurance, mais Antoine l'avait devancé.

– Bonjour mon vieux... Bonjour... Bonjour vieux...

Il connaissait presque tous les garçons qui se trouvaient là. Il lisait dans leurs yeux cette admiration déférente, un peu craintive et qu'il ne pouvait se défendre d'aimer, bien que cela lui parût bas. Pour eux, il était Fontquernie dont l'intelligence, le talent de musicien et les répliques étaient célèbres ; Fontquernie sans chapeau noir, sans parapluie, qui se moquait des Sciences-Po, mais dont l'École se montrait si fière ; qui disparaissait à chaque vacance vers ce domaine dont il promenait la nostalgie dans ses yeux, dans les rides profondes de son visage navré : Fontquernie.

– Vous ne vous connaissez pas, je crois. Antoine de Fontquernie, Guillaume de Clermont-Chinay...

– Enchanté.

Antoine murmura une parole incompréhensible, ni « enchanté », ni « charmé », en tout cas : il connaissait trop le sens des mots.

Clermont-Chinay fronça, à peine, les sourcils. « Il cherche à quel rang situer Fontquernie, pensa Antoine, Clermont-Chinay étant le cinquième nom de France. Quelle servitude, cette noblesse !... »

– Pour monsieur, ce sera ?

– Rien, répondit Antoine au garçon en veste blanche, jamais rien ! Mais M. Devraisme vous consolera... (Devraisme connaissait tous les bars, barmen et cocktails de Paris. Malheureusement il le portait déjà sur son visage.)

– Merci du compliment, fit-il du bar, sans se retourner.

L'un des jeunes gens, debout près de lui, alimentait en disques le phonographe électrique dont il réglait minutieusement la tonalité, aiguë ou grave suivant l'air. Il soutenait avec deux autres fanatiques une discussion sur les mérites comparés des magasins *Music shopet Broadway* dont l'un faisait venir ses disques des États-Unis par « clipper » et l'autre, etc.

– Nous parlions de la guerre, dit Christian en offrant des cigarettes.

– Laquelle ? demanda nonchalamment Antoine qui en alluma une. Moi, vous savez, je sors des Habsbourgs.

– Mais la nôtre !

– La nôtre ? reprit Antoine. Je crois en effet que personne ne nous la disputera. Et c'est pour quand, cher prophète ?

– J'ai demandé à Røegler qui est secrétaire d'ambassade à Berlin et que j'ai vu hier...

– Je pense que, sous Napoléon, des bourgeois interrogeaient aussi les sentinelles des Tuileries sur la prochaine campagne de l'empereur.

– Tout de même, un secrétaire d'ambassade en sait un peu plus long...

–... que son ambassadeur, à la rigueur, car il a moins de parti pris !

– Je me demande, dit doucement Clermont-Chinay, pourquoi vous vous destinez à la Carrière !

– Justement parce que je suis d'une nature peu curieuse. Et puis aussi parce que j'aurais adoré vivre sous Louis XIV...

– Comme tous les enfants !

–... et que c'est le seul métier où rien n'ait changé depuis cette époque. Ça n'est plus une carrière, c'est un musée !

– En tout cas, dit un garçon qui étudiait en première année et n'appréciait pas l'ironie, c'est un métier, au moins, où les gens sont bien élevés !

– Ah, ça c'est vrai, fit Antoine gravement : pour être ambassadeur il ne suffit pas d'être bête, il faut encore avoir de la tenue !

Les rires se perdirent dans le tumulte d'un disque nègre. Les passionnés du jazz durent hausser le ton pour s'entendre. Ils discutaient sur la carrière d'un trompette qui avait fait partie de l'orchestre Duke Ellington mais l'avait quitté, le trouvant trop *straight*, pour Bix Beiderbecke puis Fat Fattyfat, lui-même assez *hot* quoique pas assez *swing*. D'ailleurs qui l'était assez ? L'un penchait pour Countie Bibenrose ; d'autres se récrièrent : Non, non ! Dudle Ritherman à la rigueur, ou les Five Blue Raggars, mais pas Countie ! Cette discussion où « formidable » revenait tous les trois mots, Christian et ses amis en attendaient poliment la fin. Elle ne s'acheva qu'avec ce disque « vraiment formidable » qu'on décida de remettre, mais pas tout de suite. Un air languissant succéda, qui permit aux conversations de reprendre malgré la réprobation muette du clan *swing*. « On ne parle pas pendant « Dreaming drum ! » On parla.

– Tu n'aimes pas la Carrière, dit Christian à Antoine. Bon. Mais qu'aimes-tu dans la vie ?

– La vie justement, murmura Antoine.

Mais Clermont-Chinay avait repris :

– Oui, qu'est-ce que vous aimez le plus ?

– La musique. La musique et Fontquernie.

– Je vous admire. Moi je ne mets les pieds à Clermont-Chinay que dix jours par an, et encore parce qu'il le faut !

– J'ai toujours été frappé, commença Antoine, par le mythe du

géant Antée...

– Que faisait ce type ? demanda gravement Devraisme qui écoutait depuis le bar.

– Il venait toucher la terre de temps en temps, et c'est-ce contact qui lui rendait sa force.

– Je n'y vois aucun inconvénient. Émile, un autre *gin-fizz* !

– Et bien ! dit Antoine en se tournant vers Clermont-Chinay, je crois que la Noblesse... – mais vous m'avez déjà compris.

Le jeune homme ne répondit rien. « Son silence me donne raison, pensa Antoine. À sa place, Hubert m'aurait déjà allongé une paire de gifles. Loin de leurs forêts, ces lions deviennent des descentes de lit ! Non ! Des bourgeois... »

– Nous autres roturiers... commença Christian Lemerrier (il prononçait : rotsuriers).

– Tais-toi, *deux cents familles* ! fit Antoine gaiement, et il lui tendit le poing.

– Justement ! (Un joueur de bridge d'une table voisine qui « faisait le mort » s'était mêlé aux jeunes gens). Justement je voudrais bien savoir le fin fond de cette histoire des deux cents familles...

– M. Toto de Fontquernie va se faire un plaisir de vous l'expliquer, dit gracieusement Devraisme.

– Monsieur Toto de Fontquernie te.. – enfin passons ! Néanmoins, toujours soucieux d'instruire la jeunesse et bien que, depuis le temps, la question ait perdu de son actualité sinon de son acuité...

– Écoutez, dit l'autre, dépêchez-vous, dans deux minutes il faut que je reprenne ma place au bridge.

– Eh bien, voici : on s'est avisé, après soixante-dix ans de règne, que toutes les grosses affaires de France étaient aux mains de quelques familles...

– Deux cents ?

– Beaucoup moins ! Qui siégeaient dans certains conseils d'administrations et tenaient ainsi toute la richesse du pays. Cela leur permettait-Mais je ne sais pas pourquoi je parle à l'imparfait ! Cela leur permet de conclure entre elles tous les marchés importants : Vous avez besoin de rails, mon cher président ? Achetez-les à ma société. Je vous revaudrai ça en passant toutes les assurances de mes affaires à votre beau-frère que j'ai le plaisir de voir demain au conseil d'administration des Mines de je ne sais quoi et qui siège également, avec mon gendre, au conseil de la Banque générale, etc. » Vous comprenez ?

– Très bien, dit l'autre qui était allé jeter un coup d'œil à son jeu. Je passe !... Mais votre système a des limites. J'imagine que lorsqu'un type appartient à trois ou quatre gros conseils d'administration...

– Enfant ! Je connais un sénateur qui en totalise soixante-trois.

– En fin de carrière, peut-être !

– Oui, mais c'est qu'on vit vieux dans cette « carrière » : l'argent conserve. Et puis vous oubliez les fils, les cousins, les gendres, les beaux-frères. Essentiels, les beaux-frères : nous vivons sous le régime des beaux-frères ! Quand on connaît un peu les noms et la règle du jeu, la lecture du Carnet mondain du *Figaro* devient passionnante. On y voit le Crédit Lyonnais se fiancer à l'Asturienne des Mines et les Forges et Acières épouser l'Inspection des Finances...

– Mais, dit le garçon qui tombait des nues, comment se fait-il qu'on n'en parle pas davantage dans notre milieu ?

– Et Jésus-Christ, vous en entendez souvent parler « dans notre milieu » ? C'est pourtant un peu plus important ! D'ailleurs, de quoi y parle-t-on, excepté de la politique et des spectacles qui ont justement été inventés pour empêcher qu'on parle d'autre chose ?

– Mais vos deux cents familles, comment se défendent-elles, contre...

– Très facilement ! « Quoi, encore cette vieille histoire ? » disent-elles avec un sourire indulgent et un peu las comme s'il y avait longtemps qu'on s'en fut expliqué. Et les « gens bien » prennent un air à la fois offusqué et peiné – tenez, exactement celui de Christian, regardez !

– Crétin ! dit Lemercier en s'obligeant à sourire.

Les garçons du phono demandèrent « une minute de silence » afin d'écouter un solo de trombone « émouvant ». On la leur accorda, mais Christian souffla dans l'oreille d'Antoine :

– Après tu leur joueras du Mozart-

Antoine s'assit donc au piano « pour reposer le phonographe » et commença le *Menuet en fa*. Les brideurs s'arrêtèrent de jouer ; Devraisme quitta le bar pour venir tourner les pages ; les amateurs de jazz ne savaient quelle contenance prendre.

Comme il achevait, la porte s'ouvrit et Guy Schwab passa sa tête bouclée :

– Je cherche Marion Verheim, elle n'est pas là ?

– Non, mon vieux.

Le jeune homme disparut.

– Voilà encore une chose surprenante, dit l'élève de première année

avec un parfait manque de tact, comment se fait-il qu'il n'y ait pas un seul professeur israélite à l'École ?

– Vous vous trompez, dit Christian, il y en a un.

– Un seul ? Alors c'est l'exception qui... Mais il s'arrêta net devant plusieurs regards sévères. « Je n'allais pourtant pas dire une grossièreté », pensa-t-il. (Bien pis : une banalité !) Il reprit :

– Un seul ? Sans doute est-ce une erreur !

– Non, pas une erreur, fit Antoine : un gage.

Christian sourit, lui seul. L'autre piétina ses lieux communs :

– C'est étonnant, car les catholiques en laissent toujours entrer un, puis un deuxième amené par le premier, puis un troisième et, finalement... – Et il se mit à rire sans s'apercevoir qu'il était le seul.

– C'est sans doute ce qui serait arrivé si l'École était catholique, mais elle ne l'est pas !

– Comment cela ?

– Je m'étonne, dit Christian cruel, qu'un observateur comme vous ne s'en soit pas encore aperçu ! L'École est protestante, de la tête aux pieds.

– Non, coupa Antoine, les pieds sont catholiques.

– C'est sans doute ce qui la fait marcher, dit le jeune.

Les autres échangèrent un regard qui signifiait ; « Il n'est peut-être pas si stupide... » Antoine reprit :

– Cela vous explique cette histoire de Juifs : les protestants savent se défendre, comme toutes les minorités. Tandis que les catholiques sont si sûrs d'avoir raison...

Mais Antoine ne poursuivit pas. « Si sûrs d'avoir raison » : ces mots évoquaient si impérieusement le comte, Hubert, Gérard qu'il revit les trois « Grands », respira Fontquernie, et se sentit perdu, *déplacé* dans cette boîte pleine de fumée, de musique absurde, de discussions ironiques. « Qu'est-ce que je fous ici ? » Une colère le prit et, comme les autres continuaient à palabrer sur l'École, ses professeurs, ses élèves :

– Sciences-Po, dit-il brusquement, c'est le banc d'essai. C'est la pépinière où, par des professeurs et maîtres de conférences émanés d'elles, les deux cents familles (toujours elles !) instruisent leurs dauphins, recrutent leurs gendres et leurs serviteurs, et découragent les indociles. Sur ce, mes enfants, j'y cours travailler. Voyez la puissance de cette maison !

Dès qu'il fut sorti :

– Qui est donc ce type qui pense tant de mal de l'École ? demanda

l'élève novice.

– Celui qui en sortira le premier, répondit Lemercier, beau joueur, car il espérait bien sortir devant Fontquernie.

L'air de la rue soulagea Antoine. « J'ai été un peu loin, se dit-il. Et puis quoi ! Dire sa vérité, il n'y a que cela de passionnant. C'est ma seule gymnastique... »

En passant devant une pâtisserie il vit par la devanture Isabelle qui prenait le thé avec Claude Duriel, et cela lui fut désagréable. « Je suis beaucoup plus intelligent que lui », pensait-il pour se consoler en retournant à ses livres.

Quand Antoine sortit de l'École en compagnie de René Deboin, le soir s'annonçait. Le soleil enfantin traînait dans le ciel, ne voulant pas se coucher ; Paris s'était mis en veilleuse ; le temps refusait d'avancer, Antoine s'arrêta pour aspirer à pleins poumons cette douceur dans l'air, cette tiède paresse.

– Respire, vieux, respire ! dit-il à Deboin en le bousculant. Et, comme l'autre maugréait : – Je parie que tu ne fais jamais de gymnastique. Le corps, ça existe aussi, mon vieux ! (« Si Gérard m'entendait... ») Continuons à nous abrutir de travail (il disait *nous* par politesse) et nous serons comme des poireaux qu'on a laissé monter : tout en tête.

– Tout en graines aussi, fit Deboin qui retira son chapeau, livrant au printemps sa chevelure emmêlée. Il ajouta, en regardant le feutre gris qu'Antoine tenait à la main :

– Nos chapeaux se valent, je crois !

« Non », pensa Antoine, car celui de Deboin était dur, d'une qualité médiocre, d'une couleur triste. Il dit cependant :

– Mon pauvre vieux, nous ne sommes pas très Sciences-Po, toi et moi...

C'était de la démagogie, et il s'en voulut. Heureusement, Deboin le prit très mal :

– Au moins autant que ceux-là ! fit-il en désignant dans une pâtisserie des garçons et des filles qui prenaient le porto.

C'était la même boutique. Antoine y reconnut Isabelle, mais en compagnie de Christian Lemercier cette fois et, plus loin, Guy Schwab avec Marion Verheim. « C'est donc un carrousel, pensa-t-il avec dépit. Ah, Deboin n'a pas tort... »

– Ce qui m'énerve, continuait l'autre, ce sont toutes ces filles. Quand elles travaillent elles vous prennent votre place, quand elles ne font rien elles vous prennent votre temps !

Antoine, aux yeux de qui « toutes ces filles » faisaient, au contraire, le charme principal de Sciences-Po, comprit d'un coup la différence : « Pour moi l'École est une distraction, pour Lemer cier un instrument, pour Deboin sa seule chance d'évasion... Quelle amertume doit être la sienne à nous voir vivre ! »

Alors il se mit à *socialiser* devant l'autre, par politesse, déplorant les injustices, repoussant l'héritage, dénonçant l'argent... Il ne parlait pas aussi ardemment qu'à la « Petite Chaise », quoiqu'il chargeât son rôle dans l'espoir de le rendre moins faux. Deboin ne répondait rien. À la fin pourtant :

– Je ne te suis pas, lui dit-il. Tu n'empêcheras jamais l'injustice sociale, et je crois même indispensable que des gens comme nous..., etc.

« Des gens comme nous... » Quelle leçon ! Antoine était furieux contre lui-même : « On vient consoler un malade, et c'est lui qui vous trouve mauvaise mine ! Deboin est un bourgeois, comme Lemer cier, comme moi. Tous égaux dans la bourgeoisie. C'est sa force, ou peut-être sa faiblesse ; l'important est d'y entrer, par la porte de Sciences-Po par exemple. Ça s'achète donc, un brevet de bourgeoisie : deux mille francs par an ! On ne m'y reprendra pas à être plus socialiste que les pauvres. Vive le roi ! Le comte à raison. Deboin, qui héritera trois méchantes gravures de son père, l'employé de banque, se ferait tuer pour le principe de l'héritage de meilleur cœur que Lemer cier à qui son père laissera vingt-trois conseils d'administration et un compte en banque dans chaque capitale. J'ai été ridicule... » Il en oubliait qu'il avait surtout été odieux.

Pour se punir, il s'imposa de raccompagner Deboin jusque chez lui. Ils quittèrent le calme fleuve gris du boulevard Saint-Germain et tournèrent à gauche par des rues froides qui se refusaient au printemps. Deboin parlait du Conseil d'État, de son rôle essentiel, de sa jurisprudence. Et soudain Antoine fut effrayé par la gravité de tous ces gens. À Fontquernie, on était bourru quelquefois, jamais grave. Mais Paris n'était donc peuplé que de Deboin ? De *grosses têtes* qui préféraient les bibliothèques aux jardins et les livres aux jeunes filles ? De petits qui deviendraient grands, pourvu qu'ils refusent ce que prête Dieu, pourvu qu'ils tournent le dos à la vie ? Étudier pour arriver, pour jouer au monsieur à son tour, pour faire sérieux, toujours plus sérieux : c'était ça Paris, l'École ? Et les amis, du plus pauvre au plus doué, c'était ça ? Compétitions, classement, candidats : jamais le temps de souffler, de s'asseoir sur un banc, les mains pendantes, la tête penchée, parce que c'est le neuf avril et qu'il fait tiède... Ah, vive Fontquernie !

Maintenant Antoine avait presque hâte de quitter son ami. Et,

comme ils étaient arrivés devant la maison étroite où demeurait celui-ci :

– Allez, vieux, au revoir. J’ai été content de...

– Attends une seconde, dit Deboin d’un ton contrarie, voici ma mère... Maman, je te présente Fontquernie dont je t’ai souvent parlé.

Antoine se retourna et vit une femme vêtue un peu trop simplement et qui s’avançait, d’un air las, un cabas à bout de bras. Les yeux étaient restés enfantins dans un visage ravagé de fatigue ; ce regard, Antoine sut aussitôt qu’il y repenserait souvent. La main qu’il serra était fine mais rouge, un peu rugueuse, ornée d’une bague démodée.

– Vous êtes un camarade de l’École des Sciences Politiques ? – Elle disait le nom entier, respectueusement, comme celui d’un médicament compliqué.

– Oui, madame.

– Est-ce que René travaille bien, au moins ?

Le fils rougit un peu :

– Maman, voyons...

– René travaille mieux que nous tous, dit-il un peu lâchement, mais cette femme l’avait ému.

Pour la première fois, il appelait Deboin par son prénom : un présent qu’il faisait à sa mère. « *Des gens comme nous* – ce n’est pas elle qui l’eût dit ! Je l’aime parce qu’elle reste à sa place... C’est ignoble ! » C’eût été ignoble, en effet.

– Et vous préparez le même... la même chose que lui ?

– Non, madame. Moi, c’est le quai d’Orsay... les Affaires étrangères...

– C’est mieux ?

– C’est autre chose.

Deboin montrait un sourire gêné. Antoine sentit que sa politesse même l’irritait : l’autre devait y guetter une nuance de supériorité ou d’apitoiement, prêt à couper court, à blesser plutôt d’accepter...

– Vous vivez seul à Paris : vous devez avoir du mal.

« Non, pensa Antoine, j’ai de l’argent. C’est l’un ou l’autre, voilà toute la différence... » Mais il sourit seulement.

– Et comme vous devez manquer à votre maman !

Ces mots le touchèrent singulièrement, le gênèrent. Cette femme était une mère comme la sienne, du même âge, plus jeune peut-être ! Il répondit :

– Mes deux autres frères sont près d’elle, Hubert et Gérard.

Depuis des jours il n'avait pas prononcé leurs noms tout haut : ils sonnèrent à ses oreilles comme une indiscretion.

– Trois garçons ! dit-elle. (Cela signifiait : Que de soucis ! Ou encore : il faut posséder votre fortune pour avoir autant d'enfants qu'on en désire ! Ou les deux, peut-être.)

Antoine prit peur soudain, peur que d'autres paroles abîment cet entretien, le souvenir qu'il garderait de cet entretien.

– Madame, excusez-moi, il faut...

Allait-il lui baiser la main ? Deboin serait furieux. Il s'inclina seulement.

– Allez, au revoir, Fontquernie !

Deboin, soulagé, poussait sa mère vers la porte béante sur un couloir obscur. « Il a honte d'elle, déjà ; et moi, j'ai honte de lui », songea Antoine navré et il s'éloigna vite.

Comme il atteignait le boulevard, il vit devant lui cette perspective interminable, presque déserte : l'image même de sa soirée. Qu'allait-il faire ? Dîner dans quelque petit restaurant, à l'une des tables installées sur le trottoir tiède, derrière les caisses de buis taillés, client tout neuf parmi les habitués, les habitudes ? Ou, au comptoir étincelant d'un *milk-bar*, dîner de deux verres de lait et d'une glace au chocolat ? Ou, dans l'un de ces faux restaurants importés d'Amérique, commander des sandwiches compliqués qui s'effondrent au premier coup de fourchette, dîner au milieu des gens de cinéma, parmi la musique écœurante ? – Merci ! La « Petite Chaise » lui suffisait pour la journée...

Et puis sortir dans le soir inchangé pour aller où ? Travailler à la bibliothèque des Sciences-Po, familière et presque déserte à cette heure, avec son atmosphère de club anglais et cette estime mutuelle des travailleurs tardifs, les garçons somnolents qui vous font des confidences à voix haute en vous remettant un volume, l'horloge qu'on entend...

« Non ! se dit Antoine. Assez vu les Habsbourgs aujourd'hui... »

Il passait devant un café, Havas, choucroute à toute heure, téléphone.

« Et si j'appelais Isabelle : Auteuil 43-20 ? (L'âge de Mammy et le sien, cette année – comment oublier ce numéro !)

Conversations interminables... On arrivait, d'un bout à l'autre de Paris, à se comprendre au quart de mot, mieux que de vive voix. Nuances, silences, soupirs, phrases interrompues. C'était tout un art. Isabelle et Antoine y excellaient. Mais lui téléphoner d'une cabine étouffante, aux murs couverts de graffiti et de rendez-vous immondes,

avec la chasse d'eau des lavabos voisins et, quand on ouvre sur la salle, les cris des garçons et la rumeur ignoble des buveurs – non !

Le voici rendu au pont de la Concorde. La Seine haute se divise en grondant à l'arête des piles. Derrière Antoine, la vieille rive ; devant, la rive droite, la parvenue, la joyeuse.

Quelle heure est-il ? – Déjà ! Et pas faim, décidément. Alors quoi faire ?... Une idée ! Revenir sur ses pas et pénétrer dans l'Odéon sans avoir consulté l'affiche. Entrer au milieu d'un acte dans une histoire inconnue, touchante mais un peu poussiéreuse, à laquelle croient déjà les spectateurs clairsemés et à laquelle on ne croit pas...

Ou, au contraire, monter doucement vers l'Apollo-cinéma : arriver après le premier film, toujours si bête, à temps pour l'histoire policière que jouent d'ailleurs les mêmes acteurs... Non ! Trop de monde dans la salle et trop riche : odeur des gens riches qui vous rend si seul, parfum des femmes...

Il s'est arrêté au milieu du pont. La seule brise de ce soir, qui descendait le fleuve, caresse au passage les cheveux d'Antoine comme d'une main tendre, un peu distraite.

– Oh Mammy ! murmure-t-il, et il se retourne, debout au vent, et il ferme un instant les yeux : « Que font-ils à cette heure, là-bas ?... »

Devant lui, en amont, le Louvre, Notre-Dame ; derrière, le Grand Palais, les statues d'or du pont Alexandre que le soleil bas ensanglante. « Devant moi, c'est le Roi. Derrière, la République... Difficile à défendre, à Paris, la République ! À Fontquernie, c'était plus aisé... » Il reste là, tout attendri, endolori presque, incertain..

« Allons, mon vieux, secoue-toi ! Tu ne peux pas passer la soirée à Fontquernie ? Alors !... »

Il désira soudain gagner l'avenue de Wagram, toute bordée de plaisirs, et entrer à l'Empire. Ce théâtre rouge, blanc et or l'enchantait. Dès le hall, l'odeur mêlée du cirque et du désinfectant, la musique si lointaine, ou bien l'éclat de voix du chanteur, le tonnerre étouffé des applaudissements... Antoine s'attarderait derrière les hublots cernés de rouge. Sur la scène éblouissante, derrière cinquante rangs de têtes obscures, il verrait des pantins brillants chanter sans voix, danser sans musique, déchaîner sans raison une sourde vague de rires... Et le rideau sanglant, aveuglant, ébloui qui tombe et fascine ce taureau le public-

Mais, parce qu'il venait de l'évoquer si vivement, il n'eut plus envie, plus besoin d'aller à l'Empire, pas plus qu'à l'Apollo, ni à l'Odéon. Tout ce qu'il souhaitait s'endormait donc sur place, comme dans un conte de fées, et l'enchanteur demeurait sans désirs, tout seul – aussi seul qu'on peut l'être, un soir d'avril, à l'heure exquise, sur la plus

grande place du monde.

Il connaissait bien plusieurs fenêtres à Paris sous lesquelles il lui suffirait de siffler certain air pour que la croisée s'ouvrît... Mais ce n'était pas cette compagnie-là qu'il recherchait ce soir, ni cette écume qui comblerait ce vide en lui. Interminable, interminable soirée de printemps à Paris, et tout ce temps perdu, l'esprit qui tourne en rond comme une bête dans sa cage, le cœur sans compagnon...

(Orphelin trop fier, perdu dans le désert de Paris, Antoine, ta vue me serre le cœur ! Si tu les voyais, en ce moment même, tes amis du jour : Isabelle, Christian, Marion, Claude... Chacun parle, pense, lit, dort : chacun vit, tient sa place. Mais toi, toi mon petit, accoudé sur ce fleuve, au bout de tes pensées, Antoine, tu crois vivre...)

Mais soudain il relève la tête et part en courant presque. Comment n'y pas avoir songé plus tôt ? Il se hâte vers l'étrange pension de famille, vers sa concierge, *Madame Plaintive* (« Ah, qu'elle ne l'arrête pas trop longtemps, ce soir, avec ses confidences ! »), vers son huitième étage et sa porte blanche, et sa chambre ouverte à la nuit comme celle de Fontquernie ; il se hâte vers le piano afin d'en jouer, oubliant l'heure, oubliant tout : composer pour Mammy, pour Isabelle, pour Fontquernie – créer...

Le taxi tourne devant la Madeleine, longe la rue Royale, débouche sur la place de la Concorde. Il passe si près des fontaines que le vent en porte les embruns jusqu'à lui et que, par le toit ouvert, leur fraîcheur flagelle Antoine. Si près de l'Obélisque qu'on lit sans peine l'inscription du piédestal : « ... aux applaudissements d'un peuple immense. » Ah, tout est noble, vaste, simple aujourd'hui !

Antoine se renverse en arrière et respire si fort qu'il en ferme les yeux. Il est inondé de soleil, heureux, un peu angoissé de l'être. Maintenant, la voiture remonte les Champs-Élysées, marche royale ; l'Arc de Triomphe se détache sur le ciel impeccable.

Antoine se laisse penser : « La Madeleine, songe-t-il, c'est un temple romain multiplié par trois. Mais l'Arc de Triomphe, lui, n'est pas un agrandissement : c'est une folie, inédite, autonome – une idée gigantesque, mais une idée. De même, le grand, le très grand type n'est pas trois fois plus intelligent, plus brave, etc..., que les autres : il est d'un modèle différent. Il y a donc les grands hommes genre « Madeleine » et les grands hommes genre « Arc de Triomphe »... Ah, je dis n'importe quoi ! Quel plaisir... »

Il fait un soleil léger, spirituel – un « soleil menaçant », dirait M^{me} de Fontquernie qui déteste l'accablante torpeur de l'été. Les autos virent autour de la place de l'Étoile comme les chiens qu'on détache et qui, de joie, tournent en rond de plus en plus vite. Pareil à un gigantesque aimant, l'Arc de Triomphe attire de toutes parts voitures et passants. Le vent dispute au tombeau la trop légère, la transparente flamme du souvenir. Le taxi ralentit pour laisser passer un aveugle. « Le soldat inconnu, idée française ! La canne blanche, idée française ! Les passages cloutés, idée française ! pense encore Antoine. Il y a donc une grandeur et aussi une ingéniosité spécifiquement françaises. Malheureusement celle-ci est en hausse, et celle-là en baisse... Il faudra que j'en parle à Schwab. Non ! Surtout pas à Schwab... »

C'est chez lui qu'il se rend par l'avenue Victor-Hugo. La voiture passe devant ces boutiques brillantes « où l'on n'achète jamais que pour les autres ». Elle approche de la place où se dresse la statue de Victor Hugo, vague de bronze d'où émergent une trompette, un fouet, des ailes, une lyre au hasard du naufrage. « Statue inutile ! Comme si la tour Eiffel n'était pas l'idéal monument à Victor Hugo..., Ou alors

un arbre : oui, c'est ça ! Élever en son honneur une statue d'arbre, grandeur nature ! Mais pourquoi suis-je aussi idiot aujourd'hui ? se demande Antoine. Idiot mais libre, idiot mais heureux. Non, pas heureux, content. Parce que je dîne chez Christian Lemerrier ? Peut-être. Ou parce que Schwab m'a demandé de passer le prendre ? Non, Parce que..., parce qu'Isabelle y dîne aussi ? Ou seulement parce que c'est samedi et que je ne suis qu'un sale petit fonctionnaire consciencieux tout heureux d'être en congé... » Antoine essaie de s'en persuader tandis que l'auto ralentit puis s'arrête. « Dans les films les personnages ne discutent jamais avec les chauffeurs : les héros n'attendent pas leur monnaie. » Antoine saute hors du taxi, donne un billet et pénètre dans l'immeuble.

Mais pourquoi sa joie va-t-elle tomber peu à peu ? Ce portier est à peine plus galonné que celui des maisons voisines, ce tapis d'escalier à peine plus profond, et plus massive cette porte. Le valet de chambre qui l'ouvre a l'accent un peu italien ; les meubles de l'antichambre sont de style Louis XIV et Directoire comme certains de Fontquernie et, cependant, ils leur sont incomparables : Antoine a l'impression d'un musée. « Ce ne sont pas des meubles hérités, pense-t-il. Pas des sièges où l'on s'assoit... »

Voilà , depuis qu'il est entré dans cette maison, Antoine se sent pauvre. Trop noble pour s'en attrister, pas assez chrétien pour s'y complaire... Pourtant ce n'est pas cela seulement qui l'assombrit, et la vraie raison, il la découvre brusquement au moment même où Guy Schwab s'avance vers lui, la main tendue et le visage si amical qu'Antoine a honte de sa pensée : « Ici je me sens à l'étranger. » Oui, c'est bien la même gêne qu'en Angleterre ou en Hollande : à l'hôtel, au musée, le passager en costume de voyage qui s'aperçoit qu'on fait un effort poli pour ne pas le regarder...

En quittant le hall, ils croisent un gros monsieur qui, trait pour trait, ressemble à Guy vu dans un miroir déformant :

– Je ne sais pas si tu connais mon père...

Du fond de sa graisse, M. Schwab offre à Antoine un sourire aimable et un regard bon.

– Les amis de mon fils sont toujours mes amis, dit-il avec un accent curieux et il tend une main si grosse qu'Antoine croit en serrer deux.

Plus loin, la porte ouverte sur un salon doré laisse voir une vieille dame assez belle assise près d'une fenêtre.

– Ma grand-mère, murmure Schwab.

– Je pourrais peut-être lui présenter...

– Si tu veux, mais elle ne parle pas français.

– Ah !

Antoine glacé, poursuit son chemin.

Ils parviennent à la chambre de Guy. D'instinct Antoine va regarder les livres dont un mur est entièrement couvert.

– Tiens, voici mes dernières acquisitions.

Schwab désigne de minces plaquettes : Valéry,

Gide, Cocteau...

Mais le téléphone sonne quelque part dans l'appartement puis, après un instant, dans la chambre même :

– C'est pour moi. Tu m'excuses ! Allô ! Oui, allô !... Comment allez-vous ?... Oui..., Jeudi prochain ?... C'est que je dîne avec Philippe Cohen et Jacqueline Bloch... Les amener ? D'accord. Mais il faudra faire un tour à la soirée Rothschild... Qui y aura-t-il d'autre ?..., et les Goldschmidt ? Ah bon !... Becky Fleischer ? Hum !... Non, rien. Et Ariette Guggenheimer avec Elie Natanson, naturellement !... Il faut encore un garçon ? Attendez... (La main sur l'appareil.) Antoine, jeudi prochain chez Éliane Levy-Wahl, après le dîner, es-tu libre ?

Antoine, sans même réfléchir, fait signe que non. Ces garçons et ces filles, il les connaît séparément mais leur réunion lui semble contre nature. Il a dit « non » d'instinct. Pendant que Guy continue de parler, il regarde les livres et, derrière la rangée, distingue les livraisons d'une revue. Il se penche. Le titre ? *Annales du Sionisme*. Une ancienne collection, sans doute. Non ! Janvier, février, mars 1939. Ce sont les derniers numéros-Antoine reste stupéfait ; quoi ! Guy ? Cette revue (il en feuillette un exemplaire) imprimée en français et en yiddish ?... Mais la conversation se termine ; Antoine range les livres et attaque :

– Mon vieux, pourquoi toujours ce *club* israélite ?

– Ce club ?

– Oui, j'écoutais ta conversation. Pourquoi n'essayez-vous pas...

– Pourquoi ? répond Schwab qui fixe Antoine durement, mais parce que tu n'es pas libre jeudi, mon vieux !

– Il n'y a rien à répondre. Tous deux sourient, et Guy enchaîne :

– Ah ! Toi qui es musicien, je veux absolument te faire entendre ce disque !

Il met en marche son appareil et joue « Pacific 231 » de Honegger – qu'Antoine connaît depuis longtemps mais n'écoute pas moins assidûment.

– Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

– Très très habile.

– Habile ? Tu es dur. Quelle musique préfères-tu donc ?

- César Franck.
- Oh ! Musique du cœur !
- Non, dit Antoine, musique du ciel.

Mais il craint sottement d'avoir blessé Guy et, aussitôt, élève le débat :

– Je t'assure, mon vieux, nous sommes trop « grosse tête » ! Musique intellectuelle, poésie intellectuelle, romans intellectuels... Assez !

Mais Guy ne s'est pas laissé prendre au piège poli du « nous », ou peut-être refuse-t-il à Antoine la même qualité.

– Je connais mon défaut, dit-il orgueilleusement. L'esprit, l'esprit seul... Valéry, Bergson, Stravinski, Picasso – mes passions ! Karl Marx : changer la face du monde avec un livre...

– C'est encore plus vrai des Évangiles.

– Oh, oh ! Tu veux me convertir ?

– Hélas, cela ne se fait guère par le chemin de l'esprit. C'est une différence avec Karl Marx...

– Une infériorité. (Il se penche vers Antoine.) Comprends bien, mon vieux, que toi tu as toute ta vie pour jouer à l'esprit ; moi j'ai encore cinq, six ans au plus.

– Tu as donc l'intention de mourir jeune ? plaisante Antoine pour cacher son trouble : jamais Guy ne s'est découvert aussi franchement.

– Dans six ans je serai banquier, et le reste comptera peu. Regarde mon frère : il avait fait Normale Sup, il jouait de l'orgue, et maintenant –

– Mais enfin, ce n'est pas une fatalité ! Alors, tu vas te mettre à engraisser, toi aussi, comme ton frère ? Comme les femmes turques à trente ans, parce qu'elles se bourrent de rahat loukoums ?

Guy éclate de rire :

– Engraisser ? Pas forcément. Mais en tout cas, adieu Valéry, Picasso, Karl Marx...

– Encore ! Coupe Antoine gêné (l'image de M. Schwab père le poursuit). Comment oses-tu parler de Karl Marx dans cet appartement aux somptueuses boiseries, aux tentures luxueuses, au mobilier-

Guy interrompt la parodie et, se penchant vers lui, avec une sorte d'amertume :

– C'est que je l'ai vu faire, cet appartement, pièce par pièce. J'ai vu livrer les meubles historiques, les tableaux catalogués... Ah, c'est beau l'argent !

– Oui ? J'aime mieux la terre, murmure Antoine.

– Quand mon père a quitté Salonique en flammes il valait mieux qu'il eût de l'argent que de la terre. Si Fontquernie flambait...

– Tais-toi ! crie presque Antoine.

– Tu devrais fréquenter Karl Marx, cela te donnerait plus de... détachement !

Antoine perd pied, voudrait appeler Maurras à son secours. Devant Schwab il se sent devenir royaliste : « Le comte a raison, vive-dieu ! » Il ergote :

– Dans certains domaines, le détachement est plus dangereux que...

– Allons bon ! Triomphe l'autre, on m'avait assuré que c'était la plus grande vertu chrétienne... Que le monde est menteur !

Heureusement une pendule, quelque part sonne huit heures.

– Huit heures ! Nous devrions être chez Christian, s'écrie Antoine soulagé, et tu n'as pas de cravate. Vite, mon vieux, vite !

Guy se dirige vers son armoire et l'ouvre ; Antoine sait que s'il y jette un regard il se sentira pauvre, de nouveau ; il lui tourne le dos. Ayant choisi une cravate, l'autre la noue devant une glace : cou serré, nœud minuscule, cravate raide, cambrée comme l'aorte sur les dessins d'anatomie.

– Tu vas t'étrangler !

– C'est la mode, mon vieux ! Tu portes un nœud beaucoup trop lâche, comme il y a deux ans... Attends, je vais t'arranger ça !

En un tournemain, Antoine est cravaté au goût du jour ; Guy lui prête une épingle pour serrer les ailes du col :

– Là !... C'est comme ta coiffure, elle date de 37 !

– Oh, non ! De 1920 exactement : l'année où j'ai commencé à avoir des cheveux...

– Tu as tort de ne pas t'en occuper ! Laisse-moi faire... Je remonte la raie... Presque au milieu... Et je colle les cheveux... Si, si, un peu ! C'est indispensable.

Antoine se laisse faire : « Être à la mode », il n'y avait jamais songé ! Après tout...

– Pour les costumes..., commence Guy.

– Ça suffit peut-être pour aujourd'hui ! Et il est huit heures dix...

– Tu es bien impatient ! C'est par politesse ? Uniquement pour Lemerrier ?

« Il m'emmerde, décide Antoine. Les cravates ou Valéry d'accord ! Isabelle, non ! »

– C'est que j'ai très faim, répond-il, heureux de choquer Guy qui,

lui, ne regarde jamais ce qu'on lui sert, en laisse la moitié, fume entre les plats. « Schwab à Fontquernie... Quel désastre ! »

En gagnant l'antichambre, ils passent devant la salle à manger. Antoine imagine l'étrange conversation entre la grand-mère qui ne parle pas français, le père qui le parle avec peine, la mère... Au fait, comment peut-elle être, la mère de Schwab ? Antoine, malgré lui, fait une soustraction : Guy moins son père égal sa mère... – Voilà un système qui ne prête guère d'imagination à Dieu.

– Oh, cette odeur de repas ! fait Guy sincèrement écœuré. Je m'excuse...

– Mais j'en suis ravi, vieux, puisque j'ai faim, insiste Antoine qui cherche à déplaire.

Devant Schwab, il prend soudain plaisir à se faire simple, lourd, *terre à terre* (la belle expression !)...

C'est une odeur très raffinée mais assez neutre : cuisine de grand hôtel. « Les Schwab villégiaturent en France, pense-t-il sans aménité. Ils campent, luxueusement dans Paris... »

La voiture de Guy attend devant l'immeuble.

– Si ça t'amuse de conduire... Peut-être n'as-tu pas souvent l'occasion ?...

L'offre est gentille, mais maladroite ; Antoine enrage : « Le mufle ! Il me prend pour un pauvre. Ou pour un provincial. »

– Non, merci, mon vieux. Je déteste conduire moi-même.

– Tu détestes l'auto ! Tu détestes le cheval ! Qu'est-ce que... ?

– Détester le cheval, moi ? Où as-tu pris ça ? (Se le faire dire par Mammy, oui – pas par Schwab !)

– Mais alors, reprend Guy décontenancé par la violence de la réplique, tu devrais monter avec nous en forêt de Saint-Germain.

« Nous », c'est sans doute Philippe Cohen, Jacqueline Bloch, les Goldschmidt, etc... Tant pis !

– D'accord. Mais les chevaux... hum !

– Ce sont les meilleurs de Paris.

– Oh ! à Paris, même les meilleurs...

« Je leur mènerai un train d'enfer, pense Antoine, et j'aurai une belle crise de reins. Je me ferai prêter une culotte et des bottes par Christian. *Lui comprendra...* » Cette sortie à cheval devient une guerre de religion.

– Mais où as-tu imaginé que je détestais le cheval ? reprend-il, rancunier

– Je ne sais pas. Pour ton service militaire, tu ne prépares pas la cavalerie...

Antoine détourne la tête ;

– C'est vrai. Ces cochons-là m'ont versé dans les chars... (Cher, cher Hubert, ce sont ses propres termes. Ah ! Fontquernie...)

Ils traversent le Bois. Les arbres tendres, le vent tiède, la route lisse, tant de bonheur qu'Antoine se le reproche : « Je ne le mérite pas. Je ne suis pas à ma place. *Pas fait pour être heureux*, dit quelquefois le comte. Et si c'était vrai. »

Guy continue de parler cheval, chars de combat » prochaine guerre

– La guerre, la guerre, interrompt Antoine, est-ce qu'on en parle un samedi soir à cette heure en avril en plein bois de Boulogne ?

Guy fronce les sourcils, ne comprend pas et continue.

– Tu parles de la guerre, comme le professeur Calmette de ses expériences sur les souris blanches !

Mais c'est le seul point de vue intéressant ! Cette guerre sera une expérience passionnante.

– Serait !

– Sera. Pas d'enfantillages, elle est inévitable. Il y a trop de choses à remettre en place. Le choc de deux mondes...

– Tu tiens absolument à ce que les deux mondes se choquent ? Moi, je trouve que tout est pour le mieux, quoique dans le pire des mondes !

– Il y a trop d'hommes qui ne sont pas de ton avis.

« Il a raison, se dit Antoine. Le printemps me fait oublier les injustices. Ah, quel beau socialiste je fais ! »

– Mais crois-tu que la guerre améliorerait le sort des travailleurs et des...

– Sûrement pas. Mais les Tchécoslovaques, les Autrichiens...

« Et les Juifs ! » pense Antoine qui l'interrompt :

– Mon petit Guy, si tu faisais *Diplo* au lieu de *Finances Privées*, tu aurais appris que les grands peuples font leur malheur en voulant faire le bonheur des petits peuples sans jamais y réussir d'ailleurs.

– Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre...

– Pour un homme, non ! Pour un peuple, si. Tout ça, c'est du rêve, mon vieux ! Et un rêve qui mobilise quatre-vingts millions d'hommes, c'est un peu excessif.

– Pourtant les Croisades...

–... n'ont pas été savamment préparées par *Paris-Soir*. Et,

personnellement, je trouve le tombeau du Christ plus important que le Corridor de Dantzig et j'aurais plus confiance en Saint Louis qu'en M. Lebrun !

Comme Guy ne répond rien, Antoine craint de l'avoir blessé et change de ton :

– Allons, dit-il, tout ça ne nous empêchera pas, à cheval ou sans cheval, de nous battre comme des héros, hein ?

Guy regarde droit devant lui et murmure :

– Ce ne sont pas les héros qui comptent dans une guerre, ce sont les survivants.

– Oh ! fait Antoine scandalisé, et il pense :

« Si Gérard était là, il aurait déjà giflé Schwab ou sauté hors de l'auto. Mais cela empêcherait-il l'autre d'avoir raison ? »

Guy rangea sa voiture à côté de plusieurs autres, notamment celle d'Isabelle et la ridicule cinq-chevaux de Devraisme qui était plus âgée que lui.

« Isabelle, pensa Antoine avec ce frémissement qu'il aimait, Isabelle est déjà là... »

Au même instant :

– Marion est déjà là, dit Schwab tout haut.

Cette voiture d'Isabelle, Antoine passa exprès tout à côté ; le pare-brise en était abaissé, et il imagina le vent dans les cheveux blonds de la jeune fille dégageant ses tempes, et cette place plus pâle de sa joue près de l'oreille. Il pensa aussi que s'y asseoir à côté d'Isabelle, partir avec des valises claires dans le coffre arrière, partir seuls, un soir, ce serait très exactement le bonheur. Il s'en voulut ; « Un idéal de chansonnette... »

Un valet qui les attendait sous le péristyle les conduisit à travers le hall carrelé de marbre jusqu'au seuil du jardin.

Cette pelouse et ce petit parc étaient célèbres à Paris. Des murailles de lattis, des trompe-l'œil de ruines ou de verdure isolaient artificiellement la propriété des maisons qui se pressaient autour d'elle, fières de ce voisinage comme les riches le sont toujours des plus riches qu'eux.

Par les glaces qui séparaient le hall du jardin. Antoine aperçut aussitôt Isabelle en conversation avec Christian ; il la voyait sans l'entendre et cela lui causa un déplaisir que d'abord il ne s'expliqua pas « Mais si. Voyons ! La pâtisserie près de l'École... »

Les marches de marbre qui menaient au jardin, instinctivement

Antoine les descendit moins vite que Guy Schwab : il ne voulait jamais se précipiter ; il *menait* son corps, lui lâchait la bride progressivement, cheval de sang dont la race dompte la jeunesse. Et puis, c'était si doux à voir tous ces jeunes gens sur l'herbe neuve, si doux, si sûr, si facile... il lisait l'amitié dans leurs yeux ; il se permit de sourire de bonheur.

Pourtant, comme il approchait d'Isabelle, elle fronça ses sourcils blonds et, d'étonnement, pencha sa tête de côté à la manière des jeunes chiens ;

– Antoine, regardez-moi ! Qu'est-ce que c'est que cette cravate ? Mais..., et cette coiffure ! Qu'est-ce que... ?

– C'est Schwab, dit Antoine piteusement : il m'a mis à la mode ! Mais regardez tous ces garçons ! Est-ce qu'ils n'ont pas la même...

– Alors, allez-vous confondre avec eux ! interrompit Isabelle en lui tournant le dos.

Antoine, un instant déconcerté, prit son dépit gaiement. Il se présenta aux jeunes invités, ses amis presque tous :

– Antoine de Fontquernie. M'excuserez de me présenter, mais je suis méconnaissable, paraît-il... Cravate... coiffure... m'excuserez !

Il y avait là, outre Isabelle Saunois, Marion Verheim et Guy Schwab, Clermont-Chinay, Devraisme, trois ou quatre jeunes filles de Sciences-Po assez belles, Bob je ne sais plus quoi, les jumeaux Daru (ils se ressemblaient tellement que chacun d'eux, pour mettre en garde l'inconnu qui s'avancait la main tendue. « Je suis *l'autre* ! », disait-il), enfin un cousin de Christian, polytechnicien, ravi de lui, des autres, ravi de tout.

– Et Claude n'est pas là ? demanda Antoine.

– Duriel ? Il doit faire la cour à ma mère, ré pondit Christian en riant.

– Un miroir, Christian ! Mon royaume pour un miroir ! Que je change cette cravate et cette coiffure... si Schwab me le permet !

– Je ne suis pas de taille, fit l'autre en souriant avec un regard vers Isabelle.

Christian conduisit le jeune homme par des escaliers de pierre et des couloirs luisants vers sa salle de bains. Comme ils passaient devant une porte :

– Qu'est-ce que je te disais ! souffla Christian immobilisant un doigt sur les lèvres.

Antoine entendit Claude Duriel : d'une voix sucrée, il faisait des compliments à M^{me} Lemer cier qui riait trop fort et l'interrompait : « Mon petit Claude... »

« Quel imbécile ! » pensa Antoine, mais le dire eût été grossier envers la mère de Christian ; il s'en aperçut juste à temps.

– Ma mère est une enfant, dit Lemercier.

– Et Claude donc ! s'écria Antoine pour le mettre à l'aise, mais il songeait à M^{me} de Fontquernie. « Pauvre Christian ! Pauvre Deboin ! N'y a-t-il vraiment qu'une seule mère au monde ? Et pauvre Claude aussi... En tout cas, jamais il ne mettra les pieds à Fontquernie ! »

Dans la salle de bains, Antoine voulut redonner à sa cravate son tour, à ses cheveux leur coiffure habituelle ; mais le miroir le gênait plutôt et il ferma les yeux : « Laissons faire ces mains d'aveugle... »

Christian ayant entrouvert son armoire, on put voir une vingtaine de costumes pendus comme les femmes de Barbe-Bleue.

« Tiens, pensa Antoine, Christian est riche et je n'y songe jamais... Quel compliment ! Compliment pour lui ? Ou pour moi ? »

Il y eut une bouffée de musique qui montait des salons et quelques rires clairs. C'était samedi, l'heure douce, la merveille : on ne se sentait pas vivre... Antoine n'y tint plus :

– Christian, mon vieux, on est heureux ! Heureux !...

– Si nous l'étions entièrement, tu ne penserais pas à le dire !

– Quoi ! fit Antoine navré, la guerre ? Toi aussi ? Schwab-Cassandre m'a déjà fait son numéro de prophétie.

– Alors, parlons plutôt de l'après-guerre, car c'est-cela qui sera passionnant.

(« *Passionnant*, toujours ce mot ! Passionnants la révolution russe, la guerre, l'après-guerre ? Des *passionnés*, Schwab, Deboin, Lemercier ? Allons donc ! »)

– Je ne vois pas ce que tu peux trouver de...

– Mon vieux, quand on fait ses études d'architecte on préfère avoir une ville à reconstruire qu'une ville à admirer !

– Autrement dit, tu considères le monde comme une annexe de Sciences-Po, et les peuples et la vie des autres comme des « exercices pratiques ».

– Tu exagères, fit Christian, satisfait de voir sa pensée dépassée.

– Mais avant de faire des traités, Excellence, il faut faire la guerre. Et je n'apprendrai rien à Votre Excellence en lui précisant qu'on meurt à la guerre...

– La malchance ? Mais c'est pour les autres, mon vieux !

Ces mots, Antoine les reçut comme un paquet d'écume en plein visage :

« C'est une phrase d'Hubert ; ils sont de la même race... Ah, il vivra jusqu'à cent ans, il réussira, il sera Grand-Croix ! Et c'est moi qui ne suis pas outillé pour vivre... » Une fureur le saisit : « Pas outillé pour vivre ? C'est-ce qu'on va voir ! » Il releva la tête et soutint son propre regard dans la glace : « Antoine, mon bonhomme, mon petit gars... Antoine de Fontquernie, nom de Dieu ! S'agit de faire face ! »

– Tu viens, Christian ?

L'autre demeura étonné de lui voir soudain les yeux si brillants, le sourire étrange :

– Ça ne va pas, mon vieux ?

– Très bien, au contraire, très bien.

Ils croisèrent M^{me} Lemerrier dans le couloir, exactement telle qu'Antoine se l'était représentée – c'était déjà un mauvais point. Mais elle ne l'attrista plus, rien ne l'attristerait plus ce soir, vive-dieu !

Le dîner était servi. Antoine y fut admirable de désinvolture, de fausse révérence, de moquerie voilée. Le polytechnicien riait un peu après les autres mais de meilleur cœur.

Les invités n'avaient pas vingt ans. Ils parlèrent de la mort comme d'une belle étrangère et les jeunes filles en furent un peu jalouses. Ils parlèrent de la guerre en vainqueurs, et des vacances en enfants (car l'une n'empêchait point les autres ; la guerre c'était seulement la *rentrée*) Non, ils n'étaient pas encore des hommes puisqu'on parla des absents avec une sorte d'amitié.

Vers le milieu du repas, comme le jour tombait, on apporta des *photophores* « Beaucoup de grec pour rien ! » dit Devraisme, Sages et droites dans leur prison de verre, les flammes des bougies éclairaient si tendrement les visages qu'Antoine faiblit : « Douceur de vivre, bonheur, vieux ennemis..., » Mais, ce soir, il n'aurait d'esprit qu'en étant *contre*. Il attaqua donc. Il attaqua l'ambition, l'argent, la réussite, Pans l'orgueil.

Les autres jeunes hommes écoutaient, en souriant mal ce calme vandale qui détruisait le décor de leur vie et portait des coups si sûrs dans les coulisses les plus secrètes de leur esprit. Mais les jeunes filles rougissaient de plaisir, et même les plus sottes sentaient qu'Antoine leur gagnait du terrain et qu'il allait leur livrer ces beaux ennemis désarmés. Il s'en aperçut et tourna ses batteries contre elles, contre le bonheur quotidien, l'égoïsme d'amour, de famille, de classe. Puis, dans ces ruines il installa la Grandeur, la Vérité, la Joie. Il parla même du Christ en surveillant Schwab d'un œil. Cela lui déplaisait, car il ne croyait qu'à demi tout ce qu'il disait ; pourtant, ses propres phrases le convainquaient peu à peu. C'est à cela qu'il s'aperçut qu'il avait *le don*

ce soir, et il en fut enchanté, mais inquiet Certains jours, les paroles sont avec vous : elles vous précèdent, s'entraînant, se dépassant l'une l'autre comme des vagues, le lendemain, c'est vent debout. Ce soir, d'un sujet à l'autre, à travers les répliques et les interruptions, Antoine -conservait le fil, progressait, sentait son chemin comme un limier parmi des chiens ordinaires. Ce soir, Christian, Schwab, Duriel avaient de l'esprit ou de la profondeur, mais ils *faisaient des balles* ; Antoine seul jouait. À de certains moments, quand il voyait tous ces yeux fixés sur les siens, entrouvertes ces bouches que l'attention rendait oisives, une panique s'emparait de lui. Quel rôle ! Allait-il le soutenir jusqu'au bout ? Il sentait ses rides, ses épaules étroites, sa coiffure lâche, le démodé de son vêtement et cette trace d'accent qui l'attendait au détour de certains mots... Mais voilà justement pourquoi il fallait s'imposer tel quel, surpasser !

Comme on sortait de table, Claude Duriel passa son bras sur son épaule.

– Tu es en pleine forme, mon Antoine !

– Oui, fit Devraisme, tu n'as pourtant rien bu !

Et Guy Schwab lui murmura, avec un sourire un peu narquois ;

– Tu as bien plaidé, vieux, mais pour qui ?

« Pour moi, pensa Antoine, et lui seul l'a compris. C'est qu'il est, lui aussi, un étranger ici... »

On alluma des cigarettes, sauf le polytechnicien qui demanda la permission de fumer une petite pipe assez ridicule. La fumée bleue sortait doucement du salon par les portes-fenêtres grandes ouvertes.

La plainte heureuse des colombes s'élevait d'arbres qui frémissaient de leur présence. Parfois, un de leurs couples se jetait lourdement dans le vide, y retrouvait la grâce avec le vol pour se poser sur le gazon. Sa blancheur, entre chien et loup, offusquait le regard.

Les jeunes invités descendirent au jardin si paisible. Dans le ciel pathétique, un nuage sombre passa lentement comme un navire, comme Andromaque, dans le grand ciel muet. Le vent s'élevait par instants ; les arbres lui obéissaient avec lassitude ; il portait jusqu'aux jeunes gens les lambeaux d'une musique de barbarie. Christian fit signe : Écoutez !...

– La foire de Neuilly, dit-il. On y va ?

– Tout à l'heure, supplia presque Isabelle.

Elle se trouvait heureuse soudain, dangereusement heureuse, à l'abri de ces frêles murailles de vigne vierge, contre ces arbres apprivoisés, dans ce jardin de comédie. Antoine la regarda, vit un reflet craintif dans ces yeux fiers, « Que l'attendrissement est

contagieux ! » pensa-t-il, et il se sentit tout ragaillardi de n'être plus le seul à frémir de ce soir inouï.

Des groupes se formaient, s'éloignaient dans les allées.

– Claude Duriel fait sa cour à Clermont-Chinay, remarqua Christian. Pends-toi, brave Fontquernie ! Il te délaisse...

– Il a trouvé une particule plus flatteuse que la mienne, dit Antoine sans amertume. Fontquernie, petite noblesse de province... Mais le roi lui-même ne pourrait ajouter à *d'Uriel* cette apostrophe qui rendrait notre Claude si heureux !

– Vous devenez méchant, fit Isabelle en prenant son bras. Venez me jouer du piano...

Et elle l'entraîna, laissant Christian un peu désespéré.

– Voilà qui n'est guère aimable pour notre hôte, dit Antoine mécontent.

– Bah ! Entre garçons, l'amitié...

– ... est peut-être moins solide que vous ne le pensez, interrompit Antoine. (L'attitude de Duriel flattant Clermont-Chinay l'avait peiné.) Tenez, si je changeais de section à l'École, si je ne travaillais plus avec Christian.. Il s'arrêta : ce n'était pas une confidence pour les filles !

– Je suis sûre que le candidat Lemer cier s'en réjouirait malgré lui, mais l'ami Christian...

– L'ami me verrait moins. Nous aurions moins de choses à nous dire. Deux voyageurs qui se séparent à un carrefour, ils se retournent encore quelquefois pour se faire un signe de la main, et puis ils se perdent de vue... « Se perdre de vue », quelle expression tragique !

– C'est que vous prenez tout au tragique, ce soir. Antoine.

– Ce soir est très doux au contraire, dit-il en s'arrêtant, mais le tragique, Isabelle. Ah ! Vous sentez bien que le tragique est à nos portes. Il nous en vient des bouffées comme de cette musique, écoutez ! cette musique qui serre le cœur.

– Oui ? Eh bien, j'aime mieux la vôtre, fit Isabelle en riant.

Et elle courut s'asseoir près du piano.

C'était un magnifique instrument de concert qu'Antoine eut l'impression de *réveiller* : il résonnait, surpris, profond ; et le jeune homme sentit bientôt que ses doigts comme tout à l'heure ses paroles, étaient libres et sûrs. Quel soir ! Quels dons, ce soir !...

Isabelle lui réclamait certains morceaux, mais le plus souvent, il improvisait, ou variait sur d'anciennes improvisations retrouvées. La jeune fille regardait devant elle et Antoine voyait passer dans ses yeux, comme des nuages sur un étang, le reflet de tout ce qu'il tentait

d'exprimer. C'était un jeu passionnant.

Il fut interrompu par un chuchotement qui venait du péristyle. Tournant la tête ils virent Guy Schwab et Marion Verheim discutant à grands gestes. Bien qu'il ne leur en parvînt qu'une rumeur, la conversation paraissait très vive, comme entre deux personnes de la même famille. Antoine vit Marion de profil, ses yeux un peu exorbités, ses narines frémissantes, sa bouche entrouverte et prête à parler. Elle était très belle mais... « Dieu du ciel, elle est juive ! » se dit-il et, s'arrêtant de jouer :

– Est-ce que Marion Verheim est israélite ?

– Bien sûr, répondit Isabelle. D'où tombez-vous ?

« En préférant Claude à Guy ce n'est pas lui seul qu'elle trahit, pensa Antoine. Et moi qui trouvais le comte orgueilleux ! Mais l'orgueil glorieux n'est rien ; seul l'orgueil malheureux... »

– Occupez-vous plutôt de nous, dit Isabelle qui l'observait. Jouez-moi la « Petite étude » en *sol bémol* majeur.

– Non, fit vivement Antoine, pas celle-là !

(C'était l'étude préférée de sa mère ; elle avait enchanté son enfance.)

– Tant pis.

Isabelle se rapprocha de lui, plus tendre et plus dure, prête au combat contre le souvenir – le seul combat des jeunes filles. « Que va-t-elle imaginer ? » pensa Antoine confus.

Il se remit à jouer, se défendant mal d'une grande tendresse parce que l'image de M^{me} de Fontquernie restait présente à son esprit ; mais Isabelle était présente à ses côtés, et il n'aimait pas ce partage.

Les colombes soudain s'envolèrent et le gazon resta veuf. À quoi obéissaient-elles ? À quel ordre, à quel adieu ? Et Antoine se sentit triste : « Dans deux heures que restera-t-il de ce soir ? Demain, quelle Isabelle rencontrerai-je ? »

Christian entra sur la pointe des pieds :

– Ne vous dérangez pas ! (Antoine l'aurait giflé.) Nous sommes en plein drame : Guy et Marion se font la tête, deux filles se sont aperçues qu'elles avaient le même chapeau, mon cousin le polytechnicien s'obstine à expliquer le moteur à explosions à Devraisme qui est saoul, l'un des jumeaux fait la cour à Chantal et c'est l'autre qui l'embrasse... Affreux ! Je les emmène tous à la foire de Neuilly pour changer d'atmosphère. Vous venez avec nous ?

Antoine se levait, mais Isabelle l'arrêta :

– Tout à l'heure !

– Bien, reprit Christian. Notre port d'attache sera les balançoires à vapeur, vous connaissez ?

– Les *Cadine-Rigoulot* ?

– Bien ! Pour un provincial tu ne manques pas de tradition. Alors, à tout à l'heure.

Il allait sortir, mais se ravisa :

– Si vous voulez vous enivrer d'autre chose que de musique, il y a du cognac sur la petite table !

– Adieu, cher crétin, lui dit Antoine en souriant.

Mais quand l'autre eut disparu, une peur panique s'empara de lui. Il était seul, seul avec Isabelle et sa propre indécision. Parler ? Jouer du piano ? Oui. Mais cet étrange jeu de grâces qu'Isabelle ou Christian pratiquaient dans les soirées ou les salons de thé, il n'en connaissait pas les règles. Lui n'était qu'un enfant : il croyait aux gestes, aux paroles, aux moindres signes... Trop sensible Antoine ! Ou trop aimé, pour savoir mener à son tour ; ou trop clairvoyant...

– Venez dans le jardin, commanda doucement Isabelle.

– « Il ne faut pas laisser le soir mourir tout seul... » déclama-t-il sans élever la voix ; mais la phrase sonna doucement faux : l'instant n'était plus aux paroles.

Il prit le bras de la jeune fille. Tendrement elle le défit, passa au contraire son bras dans le sien et appuya sa tête sur son épaule. Il sentit contre sa joue les cheveux légers et respira ce parfum qui, à la bibliothèque, à l'amphithéâtre, partout lui poignait le ventre, lui disait : Isabelle est là ! Cherche... cherche...

« Eh bien quoi, je l'aime ! pensa-t-il avec violence. Après tout j'en ai l'âge, j'en ai le droit ! » Mais une voix : « Trop jeune, le petit Fontquernie ! C'est tout simple d'aimer – mais se faire aimer... Et tu ne connais rien aux jeunes filles. Cela s'apprend plus tôt, mon petit. Il faut choisir. Toi c'est l'esprit, le sang-froid, le sens du ridicule... Bravo ! Tant pis ! Tu vis « la tête la première » – tout se paye... Allez, sors-toi de là, maintenant ; et tâche seulement de t'en tirer sans trop te mépriser ni te faire mépriser... Vite ! Vite ! »

Ils marchaient dans une allée, entre deux rangées de tilleuls. Antoine songea à la cathédrale de Fontquernie : « Quelle parodie ! » Mais tout n'était-il pas désormais une comédie ? « Si Hubert me voyait... » Cette pensée le fit rougir, puis le rendit furieux : « Je ne suis pas un gosse qui fait quelque chose de défendu, tout de même ! » Pour se le prouver, il allait saisir Isabelle aux épaules et l'embrasser brutalement. Il s'arrêta au bord de cette sottise ou de ce coup de maître, et s'en voulut. « Jamais capable de se décider ! Antoine le

Raisonné... Antoine le Partagé... » Il prenait bien garde de ne pas mesurer ses enjambées avec celles d'Isabelle. (L'homme qui marche au pas menu de sa compagne, « le pas des fiancés », s'en était-il assez moqué !) Par instant, c'était sa seule préoccupation et il se sentait la tête vide, le corps absurde, inutile. Que pensait Isabelle en ce moment même ? Que pouvait-elle penser, sinon qu'il était timide, ridiculement timide... Ou encore qu'il ne l'aimait pas... Et cette idée, malgré l'orgueil, lui fut plus pénible que l'autre.

– Vous devez penser... commença-t-il bravement.

– Je ne pense rien, dit-elle très bas. Je suis heureuse... Je suis bien-

Cette réponse le rassura un instant, puis il songea : « Elle efface ce silence et me donne à nouveau ma chance – quelle finesse ! » Car c'est le défaut des gens d'esprit d'en prêter trop aux autres.

Ils marchèrent encore. Antoine comptait les secondes avec son cœur. Un oiseau, sur une branche endormie, au-dessus d'eux, chanta.

– Heureux oiseaux, dit-il, qui peuvent chanter pour ne rien dire ! Tandis que des humains chaque mot compte.

– Cela dépend des soirs.

– Non, cela dépend des caractères, reprit-il fermement, moins satisfait de se donner le beau rôle que de livrer une raison honorable de son silence.

Isabelle pesa sur son bras, pencha la tête et murmura :

– Antoine, mon chéri...

– Est-ce que ce sont de ces mots qui « dépendent des soirs » ? demanda-t-il d'une voix changée en essayant de sourire.

– Comme vous le voudrez, souffla-t-elle.

Le cœur d'Antoine battait jusque dans ses dents. Lentement, en appuyant sur chaque syllabe, il dit :

– Isabelle chérie...

Elle s'arrêta, haussa son visage vers le sien, et ferma les yeux.

Voilà ! Il aurait fallu, cette fois, la prendre dans ses bras, baiser ses lèvres, ses tempes transparentes, le creux de ses joues ; murmurer près de l'oreille tiède, à travers les cheveux. Lui dire qu'il l'aimait depuis ce jour de novembre où elle avait pénétré dans l'école pour la première fois : il l'avait vue de dos ; mais soudain, comme sous l'insistance de son regard, elle s'était retournée et c'est lui qui avait baissé les yeux. Lui dire qu'il n'avait tant recherché l'amitié de Christian que parce que celui-ci la connaissait. Que, lorsqu'elle quittait la bibliothèque, il s'asseyait à sa place afin de respirer le même air qu'elle et de poser ses mains où se trouvaient les siennes l'instant d'avant. Qu'un jour, en

l'absence de la vieille dame, il était entré dans le vestiaire désert pour enfouir sa tête dans le manteau d'Isabelle, baiser ses gants, respirer l'intérieur de son chapeau. Lui dire combien il détestait de la voir prendre le thé interminablement avec des garçons, rire avec eux, ou pire : être sérieuse. Que, d'ailleurs, tout d'elle avec d'autres lui était insupportable : l'idée qu'elle dansait, dînait, passait ses vacances, allait à la messe avec eux – tout ! Mais que c'était bien fini maintenant : elle ne goûterait, n'irait en soirée ou en promenade qu'avec lui. Ils liraient les mêmes livres, travailleraient côte à côte à la bibliothèque, se téléphoneraient chaque soir ; il la raccompagnerait jusqu'au bas de chez elle. Le dimanche, il la verrait moins, peut-être – journée morte ! Mais la joie du lundi matin...

Voilà ce qu'il eût fallu dire, paroles prêtes depuis longtemps et déjà prononcées dans la nuit, dans le vent – paroles trop préparées sans doute pour être dites, scène trop rêvée pour qu'il y jouât son rôle... Vite, Antoine, tu perds un temps irrévocable ! Claude, à ta place... Christian même, à ta place... Vite, vite, Antoine !

Mais Antoine est pris de panique. Incapable d'un mouvement ni d'un mot, statue dont le cœur bat, avec ce désespoir qui monte en lui comme la mer dans ses grottes, assourdissant, irrésistible, Antoine mesure le temps perdu. Et soudain l'orgueil l'emporte : sauver la face, d'abord ! Et seule sa singularité le peut : justement parce que tout autre, à sa place-

Antoine serre la jeune fille dans ses bras à la briser, puis parle enfin sans oser la regarder :

– Isabelle, dit-il, il faut que je parte, il faut que je vous quitte... Tout cela est trop doux, trop...

Elle relève la tête ; elle va parler ; il pose deux doigts sur les lèvres tièdes :

– Rejoignez les autres, ma chérie... Expliquez mon absence, n'importe comment... Isabelle !...

Il va l'embrasser. Mais non ! Car il ne pourrait plus la quitter, tout serait remis en cause, il serait *engagé*.

Simplement, il frotte sa joue contre l'autre si douce. Il respire ses cheveux, pas trop profondément pourtant, afin de ne pas perdre sa maîtrise.

(Ah ! Antoine, tu ne l'aimes pas : tu ne penses qu'à toi !) et, d'un coup, se sépare d'elle.

Il marche vite, sans se retourner une fois, pour éviter un geste de comédie, ou ne pas gêner Isabelle – car quelle attitude a-t-elle gardée ? Il marche avec une crainte enfantine qu'elle ne le poursuive et la certitude qu'elle le juge (Son allure, de dos, il n'y avait jamais

pensé i Étriquée ? Saccadée, peut-être ?) Quel supplice jusqu'à ce qu'il ait tourné le coin de la maison -

Là, personne ne le voit ; il reste seul avec lui-même et ce reproche qui monte et va l'accabler tout à l'heure, il le sait – seul dans cette nuit unique, mais compromise, mais perdue... Trop tard, le vent tiède ! L'odeur des tilleuls ! Trop tard, l'oiseau, trop tard ! Antoine marche vite, plus vite, sur l'avenue déserte, court maintenant le long des grilles vers ce banc caché dans un nid de lierre ; il s'y laisse tomber ; il éclate en sanglots. Il n'y a pas une minute, Isabelle lui parlait encore.

Fontquernie, 4 août, Antoine s'éveille et pense bizarrement à Isabelle : c'est qu'il vient de rêver d'elle. Il se le rappelle en un éblouissement ; petit temps de répit (comme entré le tonnerre et l'éclair), puis il revoit précipitamment ce rêve dont les vagues se bousculent. Il sait trop combien elles sont fugaces pour s'attarder à aucune : il poursuit le songe, lequel s'enfuit à mesure ; l'écart grandit, irréparable ; bientôt il a tout perdu de vue. Il s'arrête ; voici les lambeaux qu'il en a retenus.

Sa mère est morte et lui seul le sait. La comtesse va, parle, agit ; elle-même paraît ne s'apercevoir de rien ; pourtant elle est morte. Et lui, qui le sait, la poursuit sans cesse, voudrait l'embrasser, pleurer, parler ; elle semble ne pas le voir. Il va étouffer de chagrin, il veut crier – impossible, bien sûr ! "

Et il se dit : « La preuve que je ne rêve pas, c'est que voici le piano, la porte que je touche, l'horloge... » Et puis apparaît la grand-mère Fontquernie, celle dont Hubert est le portrait, celle qui n'aimait pas Antoine, le trouvait « dégénéré » et le regardait comme s'il fût plus vieux qu'elle. Eh bien, la voici vivante, elle qui est morte depuis deux ans ! Et Antoine ne s'en étonne pas. Il court vers elle pour lui expliquer, chercher du secours et, comme il s'approche, *elle devient Isabelle*, elle le saisit par un poignet et l'entraîne en courant – impossible de résister ! Les voici dans des rochers, volant de l'un à l'autre. « Je vais avoir une crise de reins, se dit-il, une crise de reins, une belle crise de reins ! » – et il ne pense plus du tout à la comtesse. Et puis un rocher si haut qu'il va se tuer (car il est seul maintenant : Isabelle a disparu), se tuer s'il ne se réveille pas, *se tuer s'il ne se réveille pas !*

Alors il se réveille, le cœur battant fou, la tête gonflée d'un chagrin dont il a déjà oublié la cause, et pensant bizarrement à Isabelle.

4 août : c'est aujourd'hui qu'elle doit arriver à Fontquernie... Antoine saute à bas de son lit, évite le reflet du miroir (il ne veut pas se voir échevelé – pas aujourd'hui !), commence à s'apprêter, mais revoit soudain le début de son rêve.

– Mammy !

Il a couru à la fenêtre, il appelle au-dessous de lui.

– Chérie ! Chérie ! Mammy !

Personne ne répond. Antoine est glacé d'angoisse, son imagination s'affole, la Mamita, seule dans sa chambre, morte sur son grand lit...

– Chérie ! Appelle-t-il d'une voix changée. Chérie !

Un bruit de pas à l'étage inférieur ; la comtesse apparaît à sa fenêtre, cherche du regard, lève enfin vers Antoine un visage fâché dont les yeux sourient :

– Si le comte t'entendait !

– Mais Ché... Mammy, je...

– Et puis vous pourriez vous coiffer avant de dire bonjour à votre mère : les ours me font peur, à moi.

– Mammy, j'avais rêvé que vous étiez morte !

Elle quittait sa fenêtre, elle s'arrête saisie :

– C'est charmant !

– Non, Mammy, répond Antoine à voix basse, c'était affreux.

– Alors, dit-elle après une seconde d'hésitation, descends vite m'embrasser.

– Le temps de me coiffer ! fait Antoine, qui a repris l'avantage,

– Je te le défends. Descends tout de suite.

Il se coiffe pourtant – trois coups de peigne – pour être plus gracieux à voir, et dégringole en robe de chambre. Il trouve la comtesse habillée de bleu : il bat des paupières, porte la main devant ses yeux, feignant d'être ébloui (plaisanterie familière) et prononce avec un accent invraisemblable :

– *My mozère is bâautifoul !*

– Heureusement, répond la comtesse qui dispose des roses dans un vase, car si M^{lle} Saunois arrivait, tu ne serais guère en tenue...

« Isabelle ! C'est donc cela... » Grâce à cette robe bleue, Antoine réalise pour la première fois qu'Isabelle et sa mère vont se trouver face à face. « Isabelle à Fontquernie ! » Il n'avait pensé à rien d'autre : cela lui semblait déjà tellement... tellement...

– Tiens, mon poulet, pose ce vase sur le guéridon de sa chambre.

Sa chambre... Il y porte les fleurs avec un respect dont il voudrait se moquer comme si ce vase appartenait à Isabelle. Il lui semble commettre une indiscretion parce qu'il entre sans frapper. La comtesse a décoré, paré, fleuri la chambre Charles X. « C'est Mammy qui l'accueille ici, pense-t-il, pas moi », et il éprouve une certaine jalousie – non ! Un sentiment de partage,

Cette pièce, il la voit toute neuve ; mais ce n'est pas elle qui a changé-« Ah ! je vieillis, puisque je m'habitue », et il décide

d'inspecter Fontquernie d'un œil neuf – son œil du 4 août. Il commence par le bas : cuisine, arrière-cuisine – « Bonjour Mathilde ! » ; offices : « Bonjour Jules ! » ; salle à manger des enfants, salon de musique, grand salon... Il s'imagine visitant avec Isabelle et trouve cent mots d'esprit. L'ancienne salle de jeux, la bibliothèque, la galerie aux armes...

Que c'est beau, Fontquernie, et comme il l'avait oublié. Il en parlait pourtant avec exaltation, mais comme on parle des morts : par habitude ; ou encore à la manière des acteurs, répétant ses propres paroles : il « faisait son numéro Fontquernie » devant les autres. C'est un des pièges de Paris, où l'on parle plus en un jour qu'à la campagne en une semaine.

Le grand escalier, la chambre Empire, la chambre bleue, le boudoir, la chambre de Mammy... Antoine frappe :

– C'est moi !

– Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

– Rien, Mammy. Je visite Fontquernie.

– Tu es com-plè-te-ment fou, dit la comtesse calmement ; puis, entrant dans le jeu : Dans ce cas, vous trouverez au rez-de-chaussée une assez jolie collection d'armes anciennes ainsi qu'une bibliothèque contenant des pièces rares et curieuses. Au deuxième étage, la « chambre du Dauphin », actuellement habitée par un dément...,

Antoine, ravi, lui saute au cou.

– Non, dit la comtesse, je n'embrasse pas les ours !

– Mammy, vous êtes injuste ; je me suis coiffé !

– Mais pas rasé : je n'embrasse pas les oursins.

– Le drame des parents, fait Antoine d'un air sombre, c'est qu'ils ont réponse à tout ! – Et il poursuit sa visite.

Comme il approche de la chambre de Gérard, il l'entend chanter ou plutôt hurler le réveil en fanfare de la cavalerie :

« *La connais-tu la putain de Nancy « Qu'a foutu la... »*

– Il est temps que je t'interrompe, cria Antoine en poussant la porte.

– Salut, grand homme ! (Gérard, à moitié nu, se rase. Ses dents sont presque aussi blanches que la mousse du savon.) Tu tombes à pic : toi qui connais les goûts de M^{lle} Saunois, quel costume dois-je mettre ?

– Mon vieux, répond Antoine soudain assombri, elle va rester huit jours.

– Seulement ?

– Enfin, mettons huit jours. Tu ne vas pas t'endimancher tout ce temps-là ?

– Pourquoi pas ? En tout cas la Mamita est en bleu, Hubert a mis son costume anglais, et papa, tiens-toi bien ! A choisi une cravate à pois. Alors, moi, je suis le mouvement.

– Suis, mon grand, suis !

– Non, mais sérieusement : quel costume ? Oh ! Dis donc, si je m’habillais en officier, non ?

– Bonne idée, bonne idée ! Et moi en cow-boy : « Fontquernie Circus. » Pauvre Isabelle-

Antoine sort furieux ; il en sent bien la raison, mais il n’oserait pas l’énoncer : Isabelle, auparavant, était à lui seul ; aujourd’hui elle appartient aux Fontquernie... Aussi, pourquoi l’a-t-il invitée ? Pour se faire valoir : pour présenter M. Antoine de Fontquernie dans un cadre avantageux, dans son cadre héréditaire... Hérité donc immérité – sois logique, socialiste de salon ! Ah, c’est du propre ! À force de « faire ton numéro Fontquernie... » À Paris, bien sûr ! Parce que, à Fontquernie, tu « fais ton numéro Paris. » Avec moins de succès, d’ailleurs : « Le public t’y connaît trop... » Il s’ingénie à se blesser ; sa belle humeur de nouveauté est tombée. Il va tourner le couloir quand Gérard le rappelle :

– Dis donc, *Dauphin*, et la gym ? C’est l’heure !

– Ah non ! répond-il, fous-moi bien la paix avec ta gym, pendant ces huit jours !

– L’ingratitude est un vilain défaut, psalmodie Gérard qui ne se rebute jamais.

Antoine regrette déjà ses paroles. Revenir embrasser Gérard ? À quoi bon ! On n’embrasse pas chez les Fontquernie. Il remonte dans sa chambre et trouve une joie amère à se dire qu’il va mettre, lui, son costume de tous les jours.

Isabelle arriva au milieu de la matinée. Antoine et sa mère se trouvèrent seuls pour l’accueillir. En voyant la petite voiture et les bagages blonds, Antoine se rappela son rêve de la soirée chez Christian et il se sentit faible. Isabelle portait un tailleur de voyage beige où flambait une écharpe orange. Bronzée, les jambes nues, ordonnant d’une main ses cheveux que le vent avait emmêlés, jamais elle ne lui avait paru aussi belle. Elle marcha vers M^{me} de Fontquernie sans hésitation et lui tendit les deux mains en inclinant la tête de côté. « Bien ! » pensa Antoine qui l’observait, prêt à souffrir. Elle murmura quelques mots, mais Antoine n’entendit que cette voix, « cette voix à Fontquernie... » La comtesse répondit et son fils la regarda, les regarda ; ce soleil en approchant d’elle l’avait éclipsée ; les rides, de part et d’autre de la bouche un peu fanée, les deux rides pathétiques,

Antoine ne vit qu'elles et son cœur se serra. « La jeunesse, pensa-t-il, l'injuste jeunesse... » et il en aima sa mère passionnément. Ensuite Isabelle vint à lui avec un regard si neuf qu'il sut que son étrange conduite chez Christian était effacée.

– Vous à Fontquernie, murmura-t-il.

Mais, en montant l'escalier derrière Isabelle et sa mère, il repensa à ces paroles et les trouva malhabiles. « Ne reprenons pas sur le ton de Paris, se dit-il. D'abord, je suis chez moi : il y aurait de la grossièreté à ne pas marquer cette différence. Il faut... il faut... Ah, je verrai ! Vivons !... »

Quand la jeune fille fut installée, Antoine proposa de lui montrer la demeure. M^{me} de Fontquernie sourit : elle se rappelait la visite de son fils ce matin.

– C'est-cela, faites le tour de *la* propriétaire...

Elle ne s'aperçut pas de son erreur d'expression, mais Isabelle en tressaillit ; Antoine rougit et surtout se sentit rougir.

– Vous venez ? demanda-t-il brièvement.

En descendant, il proposa cérémonieusement son poing comme aux tournois, afin qu'Isabelle y posât sa main ; mais elle passa son bras autour du sien et se fit si proche qu'il sentit le parfum de ses cheveux. « C'est-cela, pensa-t-il, puisque nous sommes à Fontquernie, qu'elle fasse toujours le premier pas ! » Il croyait satisfaire ainsi à la délicatesse, il sacrifiait surtout à sa timidité. Il tenta de redire quelques-unes des plaisanteries qu'il avait trouvées ce matin en « visitant », mais elles lui parurent sonner faux. « Ne jamais préparer d'avance, en aucun domaine, tu le sais bien ! » Alors il en inventa de nouvelles, bien meilleures.

Comme ils remontaient, presque tendrement, au bras l'un de l'autre, ils butèrent contre M^{me} de Fontquernie. Aucun d'eux ne l'avait vue. Antoine fut frappé de son expression de saisissement et n'en comprit pas le sens. Il était pourtant clair : « Je croyais cette jeune fille une simple camarade d'Antoine ; elle est davantage pour lui *et il ne m'en avait jamais parlé...* » Mais Isabelle le discerna et se détacha de son compagnon ; ce geste ouvrit les yeux d'Antoine.

– Nous visitons, fit-il d'un ton qui voulait être enjoué.

La comtesse sourit sans répondre et rentra dans sa chambre le plus vite qu'elle put. Elle sentait monter en elle une crise de larmes qu'elle tentait d'écarter en se disant : « Il n'y a aucune raison pour que je pleure ! Aucune raison pour que je pleure ! » comme si ce fût une raison pour ne pas pleurer. En fait, elle venait d'apprendre son âge : l'âge de rester seule. « Antoine..., mon petit garçon..., mon tout petit... Antoine a des secrets pour moi... » Elle trouvait un apaisement

à répéter cette formule enfantine qui lui masquait cette autre : *Antoine aime*.

Depuis des années, elle avait seulement redouté qu'il devînt, lui aussi, un Fontquernie : un affectueux étranger de plus dans cette maison. Toute crainte de le perdre autrement n'avait jamais effleuré son cœur, sinon son esprit. Elle l'avait envoyé à Paris, la mort dans l'âme, mais comme on met son enfant en pension : Paris était un immense lycée où Antoine vivrait entre garçons, périssant d'ennui, Dieu merci ! Aujourd'hui, Isabelle la rappelait à la réalité et lui rappelait son âge, doublement.

Très bien ! La comtesse se redressa. Comme toutes les âmes bien faites, elle n'en voulait jamais qu'à elle-même des coups qui la frappaient. « Je n'ai pas vécu, se dit-elle, je me suis laissée vivre. On n'arrête pas le temps, on croit l'arrêter : on est seul à le croire. Mon petit garçon... » Elle décida généreusement d'aimer Isabelle et de favoriser le penchant d'Antoine. Pourtant non ! Était-elle digne de lui ? « Voilà que je parle en mère, pensa-t-elle souriante. Mais Antoine est si neuf... À moins que... Non ! Mais non, c'est son premier amour, de cela je suis sûre. Enfin presque sûre », reprenait-elle humblement, effrayée à la pensée de secrets qu'Antoine conservait peut-être depuis des mois. Ou bien elle se disait : « Il l'aime depuis peu... Il était sur le point de m'en parler... » et elle tentait de le croire.

Elle allait et venait dans sa chambre, de l'une à l'autre fenêtre, de la cathédrale des tilleuls aux parterres à la française. D'un double coup d'œil elle mesurait son royaume, le décor de sa vie et, bien que le parc immense lui en cachât les limites, il lui apparaissait comme une prison. En arpentant la pièce, M^{me} de Fontquernie évitait de rencontrer son reflet dans la glace. Elle s'en aperçut et, comme elle avait trop de race pour accepter des ordres de son instinct, elle alla droit au miroir, s'y regarda sans broncher et accepta.

Le premier coup de cloche du déjeuner, le comte l'entendit de la Martaugère, où il faisait des comptes avec Templéreau, le fermier.

– C'est la soupe, not'maît !

– Oui, mon petit. À tout à l'heure.

Il vida son verre de vin, se leva, caressa le petit gars qui se tenait sur le seuil et partit à grandes enjambées. « Mon pas de paysan. ,, » Ce seigneur en tirait orgueil.

La cloche surprit Hubert dans le Pré-Mandart devant un obstacle que sa jument avait déjà refusé plusieurs fois. Tous les deux dressèrent l'oreille.

– Allons, *Bourrasque*, tu sais bien que nous ne nous en retournerons pas avant que tu l’aies sauté ! – Et il la remit au galop.

La bête sauta ; Hubert lui caressa longuement l’encolure : Bien... Bien... – et tourna bride vers le château.

Gérard entendit la cloche dans la sellerie où il figulait un harnais. Aussitôt il eut faim, posa son outil et chanta l’appel à la soupe.

– Premier coup : laver les mains, dit Antoine à Isabelle. Rentrons !

Ils se trouvaient au fond du parc, près du pavillon rose, après avoir parcouru la cathédrale, le potager et le verger. Isabelle appréciait sans s’extasier, ce dont Antoine lui était reconnaissant. Il se sentait si heureux qu’il avait oublié la rencontre avec sa mère et jusqu’à l’existence des trois grands. La cloche la lui rappela. Aussitôt, les mots d’ordre affluèrent dans sa tête : « Ne pas vanter Isabelle... En paraître détaché... Détaché, non ! Mais ne pas trop tenir à elle ; enfin ne pas le paraître... Ne plus attaquer : pas de scènes, surtout (*Harmonie Fontquernie*... »

– Oh, regardez ! fit Isabelle.

Une alouette, ivre de soleil, voletait, dansait en l’air comme un œuf sur la crête d’un jet d’eau.

– Elle est noyée de joie, dit Antoine.

– Ah, se laisser porter, se laisser vivre ! murmura Isabelle en s’étirant.

Antoine la regarda, puis regarda l’alouette, et prit honte de tous ses plans de campagne. « Se laisser porter... »

Les trois grands attendaient Isabelle avec une curiosité taquine, le comte surtout.

– Hubert et Gérard épouseront qui je voudrai, disait-il souvent à M^{me} de Fontquernie. Mais je me demande quel genre de femme Antoine nous ramènera...

Isabelle était un « échantillon ». Il en fut en chanté dès le premier coup d’œil : « Plus solide qu’Antoine... Ne marche pas la tête la première, elle ; le corps a sa part) » Puis, après l’avoir écoutée, observée : « Elle c’est moi, lui c’est la comtesse. Qu’est-ce que ça donnerait ? » En quoi il se trompait sur la comtesse, sur Isabelle, sur Antoine et sur lui même, mais l’idée qu’il pût faire erreur ne l’effleura pas. Antoine remarqua l’insistance avec laquelle le comte observait la jeune fille et son sourire approbateur. C’était celui qu’il prenait en faisant aller devant lui une belle jument qu’il venait d’acheter « C’est bien cela II la regarde comme une bête de race, pas davantage. Et pourtant il donnerait sa vie pour la sauver sur le-champ ! Dans *chevaleresque* il y a cheval... » Cette image absurde l’enchanta.

Hubert, dès le début, avait modelé son attitude sur celle du comte, et Gérard sur celle d'Hubert. Durant le repas, les trois ogres, pour une fois, se modérèrent. M^{me} de Fontquernie évitait de croiser son regard avec celui d'Antoine, mais lui ne s'en apercevait pas ; elle en fut triste quoique satisfaite.

Les trois grands avaient craint qu'on parlât seulement de Paris ; on ne s'occupa que de Fontquernie. Antoine s'effaçait avec bonheur.

- Avez-vous vu les écuries ? demanda Hubert.
- Non, ça c'est ton domaine.
- Nous irons cet après-midi. Montez-vous ?
- Mal, mais j'adore ça. Malheureusement je n'ai pas de...
- Je vous prêterai des bottes, proposa M^{me} de Fontquernie...,
- Et moi une culotte, ajouta cordialement Gérard. Justement j'ai les hanches un peu larges...
- Merci ! fit Isabelle, et tout le monde éclata de rire
- Je veux dire... expliqua Gérard qui rougissait.
- J'ai très bien compris, dit Isabelle en lui tendant la main, et chacun des deux pensa en même temps : « Quel chic type ! »
- Nous pourrions monter tous les matins, si vous le voulez, reprit Hubert. Je vous donnerais des leçons.

Isabelle fit oui de la tête et Antoine dit :

- D'accord !
- Mon petit poulet, tu sais bien que le cheval n'est pas du tout bon pour toi, fit la comtesse qui regretta aussitôt ses paroles.

Pendant la visite aux écuries, Hubert se montra très brillant. Antoine s'en irrita mais, jugeant ce réflexe bas, il s'imposa au contraire de faire valoir son frère.

Plus tard dans l'après-midi, il joua du piano pour Isabelle. Elle se tenait près de lui, il respirait son haleine, il croyait entendre son cœur battre : jamais ils n'avaient été aussi proches.

- Arrêtez-vous de jouer, dit Isabelle à voix basse, je vais pleurer...
- Ma chérie !

Il s'arrêta, la prit dans ses bras, plongea ses yeux dans les siens brouillés de larmes et dont il lui sembla voir la couleur pour la première fois, couleur d'automne. Elle les ferma aussitôt, ses lèvres entrouvertes tremblaient un peu. Sur elles Antoine allait poser les siennes quand il s'aperçut que le salon de musique avait trois fenêtres et deux portes : trop de dangers ! Il retrouva son sang-froid.

- Isabelle, ma chérie, répéta-t-il.

Il lui baisa les cheveux et l'assit tendrement dans un grand fauteuil, puis il se remit au piano. Il était heureux, il se sentait sauvé : « Ce soir... se disait-il, demain... enfin un soir, quand nous serons seuls, je lui parlerai... Se laisser porter... se laisser porter... » Sa musique exprimait cette joie, ce soleil. Il se tourna vers Isabelle :

– Chérie, lui dit-il, vous rappelez-vous l'alouette ?

Si l'été de 1939 fut assez beau dans toute la France, il fut admirable à Fontquernie. Le soleil n'écrasait pas son monde mais le laissait vivre ; même à midi on respirait : l'arbre, l'herbe, l'oiseau respiraient ; la comtesse aussi, et elle envisagea de se réconcilier avec cette saison qu'elle détestait... Pourtant, devant ce ciel sans une déchirure, et sa maison noyée de lumière, et ses arbres, au couchant tardif, pareils à des torches, devant ces fastes hautains, M^{me} de Fontquernie sentait son cœur se serrer. Elle croyait que c'était à cause d'Antoine. Antoine le ressentait aussi et pensait que c'était à cause d'Isabelle et que sa joie traînait cette angoisse comme une ombre, et que sa joie n'eût pas été complète sans cette angoisse. Ils se trompaient tous deux. Ce qui les étreignait était le sentiment de *l'apogée*. Mais comment l'eussent-ils discerné ?

De chaque maison, de chaque famille, de chaque être une saison marque l'apogée : jamais ils n'auront été plus solides, plus sûrs, plus vivants – jamais plus ils ne le seront. C'est la grâce et la halte. Maintenant, en avant, sur l'autre pente ! Cela durera des siècles ou des secondes, mais le mal est déjà là : une ardoise est tombée du toit, ou le fils aîné se plaint de sa jambe, ou la foudre d'octobre prochain vise déjà le troisième arbre de l'allée. Il y a seulement un instant, tout pouvait encore être sauvé : la borne ne mentionnait pas Varennes, le Fils de l'homme n'avait pas mis le pied au jardin de Gethsémani, Jeanne campait devant Rouen. Il y a un instant, la salle était vide et le rideau baissé, et maintenant il se lève sur le premier acte de *Phèdre*. En avant ! En se retournant, on distingue trop tard, sombrant dans l'océan du temps, la Saison, l'Instant : l'Apogée. Pour Fontquernie ce fut l'été de 1939.

Le matin, Hubert et la jeune fille partaient à cheval Antoine travaillait puis prenait avec Gérard sa leçon de culture physique. L'après-midi, Isa belle et lui faisaient d'immenses promenades à pied ou dans la petite automobile. Ils en étaient arrivés à aimer ne plus parler : « se laisser porter-, » Ils goûtaient dans les fermes, rentraient à la première brise ; Antoine, alors, se mettait au piano.

Un des premiers soirs, comme ils étaient en train de jouer, on frappa à la porte ; Gérard entra tout gêné ; il avait oublié je ne sais quoi sur la table et s'excusa beaucoup. « Quoi, pensa Antoine, on

frappe maintenant là où nous sommes tous les deux) » et il se vit soudain entouré de spectateurs discrets mais attentifs « Tout Fontquernie nous couve et, chaque fois que j'arrête de jouer du piano, ils croient que j'embrasse Isabelle... » Cette pensée lui donna froid dans le dos et l'empêcha d'articuler une parole tant que Gérard fut dans la pièce – ce qui ne fit qu'« aggraver leur cas » et sa fureur contre lui même et tous les autres. D'un seul rire Isabelle eût tout effacé, mais elle n'avait paru s'apercevoir de rien et Antoine lui en voulut : ses humeurs sombres n'épargnaient personne.

Il décida de ne plus donner prise à cette bienveillance humiliante. Par exemple, le soir, il montait dans sa chambre en même temps que la comtesse afin de ne pas paraître vouloir rester en tête-à-tête avec la jeune fille. Cette conduite, qui le blessait, le rendit hargneux et taciturne envers les siens. Un soir, il refusa à sa mère, presque sans raison, de jouer à quatre mains avec elle. Elle ne le lui demanda plus. Il supportait mal de s'entendre appeler « Mon rat blanc ». « Mon poulet » devant Isabelle ; on le comprit : on l'appela Antoine. Lui-même, ayant dit une fois « chérie » en parlant à la comtesse, rougit et jeta un regard furtif vers Isabelle. Le comte, qui l'observait, se tourna en souriant vers M^{me} de Fontquernie, mais elle ne souriait pas Antoine se sentait injuste et *double* : grâce et liberté avec Isabelle, contrainte et maussaderie devant les autres – et cette duplicité surtout lui paraissait indigne. « Pareil à ces bourgeois qui reviennent d'un grand dîner où chacun d'eux a brillé de son côté et qui n'échangent pas un mot dans la voiture... Quelle horreur ! Toujours garder le meilleur pour les siens... » Mais « les siens » étaient devenus « les autres » et, pour la première fois, « les autres » comprenaient M^{me} de Fontquernie.

Le soir du sixième jour, il en eut honte ; il prit des résolutions définitives pour le lendemain qui se trouvait être un lundi – circonstance excellente pour Antoine qui commençait volontiers une vie toute neuve chaque semaine, chaque mois.

Le premier spectacle qu'il eut, de sa fenêtre ronde, le lendemain matin, fut celui d'Isabelle et d'Hubert partant à cheval, botte à botte. Il prit sur lui de trouver cette vision charmante et il allait leur crier « bonne promenade ! » quand il aperçut dans la cathédrale le comte et la comtesse qui se promenaient au bras l'un de l'autre. Pourquoi se sentit-il soudain très seul ? Il les vit s'arrêter et regarder complaisamment, à son insu, le couple cavalier. De sa main dans l'air le comte fit un geste et se tourna vers sa femme ; M^{me} de Fontquernie eut un haut-le-corps, puis pencha la tête, comme quelqu'un qui réfléchit, fit un signe et dit un mot au comte.

Antoine devinait sa mère à distance ; parfois à sa seule démarche, qu'il entendait sous sa chambre, aux hésitations, au silence, il

reconnaissait son occupation et ses pensées. Il sut que ce signe et ce mot signifiaient : « Pourquoi pas ? » Oui, le comte avait fait une remarque sur leur tenue à cheval et ajouté : « Quel beau couple ils feraient ! » ou quelque chose d'approchant, et la comtesse...

Antoine s'écarta brusquement de la fenêtre dans la crainte enfantine qu'on pût lire sur son visage. Ce mouvement l'amena devant un petit miroir où il se vit pâle, la bouche entrouverte, les sourcils froncés, ses deux rides profondément creusées. « Le masque de la tragédie, pensa-t-il pour se moquer de lui. Très réussi ! ». Mais il eût été bien incapable de prononcer cela à haute voix. Hubert Isa belle, le comte-la comtesse : cette double complicité, cette coalition le désarmaient. Si seul, tout d'un coup, si délaissé... « Veuf et orphelin »... Des images, des expressions absurdes lui venaient à l'esprit. Pour les chasser, il appela à son secours la grossièreté, fidèle compagne :

– Bon sang de bonsoir de nom de Dieu !

Il s'habilla : bottes et culotte de cheval, en répétant régulièrement : Nom de Dieu ! En descendant l'escalier, il se sentait fort parce que ses bottes martelaient lourdement chaque marche et que sonnaient ses éperons. Pesant... pesant, donc viril... Quelle pitié !

Atalante, sa jument, dressa les oreilles, reconnut son pas et hennit : elle aimait ce cavalier infidèle. Ses yeux blancs brillaient dans l'ombre ; ils l'attendrirent.

– Ho ! Ma belle ! Doucement... Là... là...

– Attendez donc, monsieur Antoine, que je...

– Non merci, Portelance. Ça ira tout seul... Hein, ma douce ? Ho !

Il fut vite en selle. Portelance les suivait de ses yeux gris : jument et cavalier, il les avait vus naître tous les deux.

– Trop sur l'avant, murmura-t-il, toujours trop sur l'avant, monsieur Antoine !

Il prit l'allée des trembles, puis le *détourné* : c'était la promenade favorite d'Hubert. Il ne savait absolument pas pourquoi il avait sauté à cheval ni ce qu'il allait faire. À un carrefour sous bois il hésita entre deux pistes et poussa dans l'une au hasard. Mais des fils de la vierge barraient son chemin, brillant dans le soleil à hauteur de poitrail, « C'était donc l'autre route, pensa-t-il. Me voici détective à présent !... » Et il tourna la tête, qui galopait serré, la crinière au petit vent. Lui-même se laissait enivrer doucement, parlant tout haut.

– Isabelle, Isabelle, Isabelle. – Ce prénom ponctuait bien le galop d'*Atalante*.

Soudain la jument hennit, allongea l'allure, puis s'arrêta net.

– Eh bien ! Quoi, ma belle, qu'est-ce que...? Ah !

Après le tournant, attachés au même arbre et l'encolure basse, le cheval d'Hubert et celui d'Isabelle...

Il fit volte sur place et mit au grand galop la bête surprise. Son cœur battait au même rythme, et sa tête était vide.

Il ne reprit ses esprits qu'aux abords du Pavillon rose ; il se parla tout haut :

– Et alors ? Et alors, imbécile ? Ils n'ont pas le droit d'aller sous bois ? Qu'est-ce que tu en conclus, espèce de... refoulé ?

Il trouva Portelance presque à la même place.

– Quoi, déjà revenu, monsieur Antoine ? La jument en aura du regret !

Il la mena jusqu'à son box sans répondre, et posa sa joue contre les naseaux si tendres, si tièdes :

– Oh ! Ma douce, commença-t-il, mais un sanglot montait dans sa gorge Portelance approchait ; il se sauva.

En attendant le déjeuner, Antoine se mit au piano et, pour contraindre son esprit et ses mains, il déchiffra du Bach. Il se réservait ainsi des « provisions pour vivre » : du Bach à déchiffrer, du Claudel à lire, des salles au Louvre qu'il se gardait de visiter. Sans quoi, que resterait-il, devant soi pour toutes ces années à venir ? Mais, ce jour-là il entama ses provisions de Bach...

Hubert et Isabelle rentrèrent essoufflés après le second coup de cloche Antoine, sans cesser de jouer, leva les yeux sur son frère. Il vit, près des lèvres, une petite marque rouge. « Une égratignure, supplia-t-il en pensée, une simple égratignure !... » Mais Isabelle parla bas à l'oreille d'Hubert qui devint rouge, se dirigea vers l'une des glaces et » après avoir cru s'assurer que personne ne se souciait de lui, essuya rapidement du coin de son mouchoir cette trace de rouge à lèvres, Antoine ne le quittait pas des yeux ; il avait enchaîné sur un « à la manière de » Bach. Il eut même le sang-froid de tourner la page de sa partition. La comtesse seule perçut le changement de musique : elle regarda Antoine dont l'expression l'effraya, puis Hubert qu'il fixait si intensément ; elle vit son geste et comprit tout. « Mon pauvre tout-petit..., » pensa-t-elle avec un vague remords. Les autres parlaient avec cette animation que donne l'appétit sûr d'être satisfait. On entendait ; « Attardés... si beau temps... trot un peu sec... », puis le domestique annonça que M^{me} la comtesse était servie.

Pendant tout le repas, Antoine fut très brillant au détriment des autres. Comme il n'aurait pas eu la sagesse de supporter qu'on lui fit des observations, il eut celle de ne pas s'en attirer – mais tout juste ! Il

frisait l'insolence.

Après le déjeuner, Hubert proposa une promenade à cheval. Isabelle qui n'avait presque pas parlé rougit légèrement.

– Oui, mon grand, dit le comte, mais avec moi, car j'ai besoin de toi tout l'après-midi à la Guillaumerie.

– Alors, Isabelle, venez chasser à la carabine avec moi, proposa Gérard,

– C'est ça, dit Antoine les yeux brillants, allez-y, Isabelle ! Vous verrez comme c'est passionnant : une petite chose vivante, qui chante parce qu'il fait beau, qu'il fait bon vivre et *se laisse porter* dans le soleil, insista-t-il. Et puis, toc ! Et c'est un petit tas de plumes à vos pieds, avec la tête qui ballotte et le bec qui chantait crachant du sang... C'est enivrant !

– Non seulement tu m'enlèves ma compagnie, mais tu m'ôtes tout mon plaisir, fit Gérard piteusement.

Comme la comtesse se retirait, Isabelle lui demanda la permission de téléphoner à Paris pour prendre des nouvelles de ses parents.

– Et leur donner des vôtres ! Mais bien sûr.

« Elle téléphone chez elle, pensa Antoine, parce qu'elle se sent un peu désemparée. C'est une petite fille... Voilà : ce matin détective, à présent psychologue, tout à l'heure moraliste – quel être complet ! » Il se moquait ainsi de lui, crainte de s'attendrir sur son cas : cet autre lui-même, ce témoin toujours prêt à pleurer au miroir était son pire ennemi. « Si c'est mon ange gardien, quel démon ! »

En attendant la communication, Isabelle lui demanda de se mettre au piano. C'était, sans doute, pour ne pas devoir parler. Il joua des pièces de musique tendre mais sans tendresse, « Rêve d'amour », de Liszt, entre autres, dont il arrivait, à force de détachement, à faire une parodie.

– Oh, fit doucement Isabelle, vous jouez beaucoup trop dur, Antoine !

– Oui, l'attendrissement n'est pas mon fort aujourd'hui.

Elle allait répondre quand la sonnerie retentit, fort à propos.

Antoine demeuré seul, continua de jouer puis s'arrêta au milieu d'une phrase : il venait de s'apercevoir qu'il aimait souffrir. Il en fut consterné. D'abord, parce qu'il donnait ainsi raison au comte ; ensuite, parce que cela lui paraissait *commun*. « Alors quoi ? Ne souffrir de rien, à la Fontquernie ? Oui, c'est peut-être moins ignoble... » Il croyait sincèrement que l'on pouvait choisir. Isabelle revint.

– Tout va bien ?

– Tout va bien.

– Oh ! fit-il soudain en s'arrêtant de jouer, je ne vous ai jamais montré les serres, Isabelle.

– Je... je n'aime pas beaucoup les serres, dit elle : ce côté étouffant...

– Pas celles de Fontquernie ! Venez. Si ! Vous serez surprise...

Une étrange résolution s'était emparée de lui. Il avait saisi la jeune fille par le poignet, mais lui-même, qui le conduisait si sûrement par la main ? Quelle puissance, pour une fois, remplaçait sa préméditation besogneuse ? Non vraiment, il n'avait aucun plan, aucune parole prête : il savait seulement que, dans cinq minutes, tout serait changé, en mieux ou en pire – mais définitivement. « Se laisser porter... » Voici qu'il était à la fois l'alouette et le chasseur.

Quand on entrait dans les serres de Fontquernie, c'était d'abord cette odeur terreuse et tiède, cette étouffante fadeur et la torpeur silencieuse qu'Isa belle redoutait. Mais les galeries aboutissaient à un carrefour adossé au rocher et dont la coupole vitrée s'élevait si haut que de véritables arbres y avaient grandi ; bananiers, citronniers, lauriers-roses, deux palmiers et un « baobab » – c'est ainsi du moins qu'on le nommait, ce monstre au tronc multiple, aux lianes retombantes. Une grotte avait été aménagée tout au fond. Une fontaine y cascadaient doucement et le chant d'oiseaux prisonniers se mêlait à cette voix incessante ; mais surtout régnait là une odeur entêtante et sucrée – jasmin, magnolia, géranium, une odeur voluptueuse. Isabelle resta saisie.

– Antoine, répétait-elle à voix basse. Oh, Antoine, c'est étonnant, étonnant...

Alors, sans réfléchir, sans vouloir, sans savoir, Antoine de Fontquernie renversa cette fille dans ses bras et posa ses lèvres sur les siennes. Elle eut un mouvement de défense puis elle s'abandonna ; puis elle noua ses mains derrière la nuque d'Antoine, maintenant contre son visage ce visage qui se retirait.

Les oiseaux chantaient, l'eau coulait – ce fut un baiser interminable. Antoine, pour la première fois, perdit le sens ; plus de durée, plus de lieu ; son esprit s'était arrêté de penser. Immobiles, ils formaient une statue au milieu de ce décor de rocaille, droits comme des palmiers, liés comme le « baobab », mais vivants comme les oiseaux, vivants, vivants...

Antoine rouvrit ses yeux sur ce visage de noyée dont il baisa les paupières, puis il retrouva ses esprits – hélas ! Il sentait bien qu'il risquait gros, qu'il risquait tout et pourtant il parla. L'alouette. Antoine, l'alouette ! Trop tard... Il parla, il demanda :

– Isabelle, pourquoi avez-vous embrassé Hubert ce matin ?

Elle eut une seconde de saisissement, fixant Antoine comme s'il fût dément. Il craignit, il eut l'espoir de s'être trompé.

– Pourquoi ? demanda-t-il de nouveau mais d'une voix moins assurée.

Un nuage passa sur le visage d'Isabelle ; elle ferma les yeux, les rouvrit très durs.

– C'est donc cela, murmura-t-elle.

Alors il mesura l'étendue de sa sottise, l'irréparable. Et pourtant il avait raison ! Il cria presque :

– Pour cela, quoi ? Mais répondez, Isabelle, répondez donc !

Elle rapprocha du sien son visage et ses yeux fouillèrent les siens ; ses narines frémissaient.

– À quel jeu jouez-vous donc avec moi ?

– Vous me répondez en me questionnant, fit-il désespéré.

– Quel jeu ? Quel jeu cruel...

Si belle avec ses yeux d'orage, elle était si belle, si maîtresse d'elle et de lui qu'il se détacha d'eux, l'admira seulement-Mais elle ajouta à voix basse :

– Vous ne pensiez jamais qu'à vous, Antoine.

Cela lui parut si indu, si injuste qu'il voulut répondre ; mais déjà Isabelle lui tournait le dos et marchait vers la porte vitrée, ses bras le long du corps, ses poings serrés. Antoine demeura, main tendue, bouche entrouverte, ne comprenant pas qu'elle s'en allait, n'acceptant pas. Du fond de la galerie, elle se retourna et dit à voix haute, presque lentement :

– Antoine, vous m'aviez trop parlé de Fontquernie. Et Fontquernie, ce n'est pas vous : c'est Hubert... – puis elle sortit.

Antoine reçut ce trait qui le blessa au cœur. Il eut le temps de penser loyalement : « Voilà la réponse. Elle est valable » – puis il fit naufrage.

Il ne pleura point. C'était apparemment un jeune homme qui marchait à pas lents sous la voûte d'une serre, puis dans l'allée d'un jardin ; en vérité, un aveugle, un enfant perdu, un orphelin qui veut mourir. Du fond de sa grande perte, il regardait dériver pêle-mêle ses larmes d'hier, ses résolutions, ses faux raisonnements, faux espoirs, fausses craintes, faux, faux, toute cette fausseté et les épaves de son bel esprit. « *Vous ne pensiez qu'à vous, Antoine...* » Pour l'instant, c'était tout ce qu'il voyait : Isabelle perdue. Ce chagrin lui cachait d'autre comme une vague vous masque la suivante :

« *Et Fontquernie, ce n'est pas vous...* » Plus tard ! On verrait cela plus tard : maintenant il refusait cette pensée ; il mettait de l'ordre dans son naufrage, une préséance dérisoire. En revenant vers le château, il croyait tituber – il marchait droit.

Il fit un long détour : le temps de ranger chaque chose à sa place dans son esprit : « Je les retrouverai ce soir... » Il assignait rendez-vous au désespoir, non sans un plaisir amer. Pour l'instant, il fallait faire face. À quoi ? Il l'ignorait : ce n'était plus lui qui menait, mais Isabelle.

Il rencontra sur le perron M^{me} de Fontquernie qui lui dit, sans le regarder :

– Quel dommage qu'Isabelle doive nous quitter ! J'espère que ce ne sera rien...

– Je l'espère aussi, dit-il avec conviction, car d'avance il entrait dans le jeu de la jeune fille. Il apprit qu'elle était montée faire ses valises, et ne la rejoignit pas.

– Tu pourrais peut-être aller chercher la voiture d'Isabelle, mon chéri, conseilla M^{me} de Fontquernie.

À le faire, il trouva un certain charme blessant : tantôt il se rappelait leurs promenades, tantôt il pensait que sur ce même siège, tout à l'heure, Isabelle seule...

Comme il s'arrêtait devant les marches, elle descendit, suivie d'un domestique portant ses bagages. Elle embrassa M^{me} de Fontquernie :

– Je ne sais comment vous remercier ni comment m'excuser, mais ce coup de téléphone m'a vraiment inquiétée...

– C'est moi qui suis désolée. J'espère que votre père sera vite rétabli !

– Je l'espère bien.

Ses yeux brillaient. On aurait pu croire à de l'inquiétude, mais la comtesse n'y croyait pas, et Isabelle le savait

Antoine ne disait rien ; cette scène, tant de perfection dans la fausseté lui pesait. Il avait hâte, tous avaient hâte d'en finir.

– Vous m'excuserez auprès de M. de Fontquernie, d'Hubert et de Gérard, dit encore Isabelle. Je préfère partir tout de suite.

– Mais bien sûr ! Ils comprendront très bien.

Elle était au volant, sur le point de démarrer.

Antoine sentait son cœur battre dans son corps entier avec violence. Il vivait chaque seconde, chaque seconde, chacune des secondes plus douloureusement. Isabelle rompit ce détestable enchantement :

– Antoine, dit-elle d'une voix qu'elle voulait désinvolte, asseyez-

vous donc près de moi : accompagnez-moi jusqu'à la grille.. Au revoir, madame !

– Au revoir, Isabelle, et bon voyage !

La comtesse allait ajouter -, « À bientôt ». Elle n'osa pas, quoique la phrase de la jeune fille à Antoine l'eût déroutée.

La voiture prit l'allée des marronniers qui conduisait à la grille. Antoine ne disait pas. Un mot, Isabelle non plus ; ils regardaient droit devant eux. Pourtant, elle conduisait le plus lentement possible. « Une allure d'enterrement », pensa-t-il amer Isabelle s'arrêta dans le vaste hémicycle que formaient, en avant de la grille, des bornes reliées entre elles par des chaînes. Toujours sans un mot. On entendit la carabine de Gérard tirer dans les bois, sur la gauche. Antoine prit enfin sur lui de parler :

– Isabelle, dit-il, *vous m'attendrez ?*

C'était une parole d'enfant, et que signifiait-elle exactement ? Pourtant elle toucha Isabelle ; elle seule, peut-être, pouvait toucher Isabelle. Sans détourner la tête, elle tendit sa main à Antoine qui prit cette main dans les deux siennes et la baisa, et la retourna pour en appliquer la paume contre sa joue, enfouir sa bouche dans ce creux tiède et tendre. Alors seulement Isabelle tourna son visage vers la tête baissée, avec un regard qu'Antoine ne pouvait surprendre mais qui répondait enfin à son enfantine question. Il sentit seulement les doigts contre sa joue se resserrer, se crispier et les ongles entrer dans sa chair, ah ! si doucement-Pourtant, ni l'un ni l'autre ne faiblit : Isabelle *devait* partir. L'absurde machine à blesser était en marche, le piège monté de leurs propres mains... Il n'y avait plus rien à faire : ni expliquer, ni reculer, ni effacer ; c'est la règle du jeu.

Antoine descendit de la voiture qui, très vite cette fois, partit et disparut à ses yeux sans, Dieu merci ! qu'Isabelle se fût retournée. Il se retrouva dans le demi-cercle de chaînes et de grilles, prisonnier.

En revenant par cette même allée, plus lentement encore qu'il ne l'avait parcourue à l'instant il fut soudain frappé par l'indifférence des pierres, des barrières, des arbres même. Rien n'était changé pour eux, rien jamais ne changeait qu'eux-mêmes saison après saison « Insensible Nature... » C'était une pensée très banale, c'est-à-dire profondément vraie, mais sa première rencontre avec elle n'en fut que plus brutale. « Ces arbres auxquels nous prêtons notre cœur de mars ou de novembre, ces arbres égoïstes... » Il se mit à les détester, et les prés si calmes, et l'étang mort, et le château qu'il commençait d'apercevoir. « Le matin de l'arrivée d'Isabelle, se dit-il, je les regardais avec des yeux de convalescent ; aujourd'hui je les vois comme un écolier le jour de la rentrée Pourtant, ce sont les mêmes :

pas une feuille de plus ni de moins... Il y a donc que l'homme qui compte ! » Cependant, il se voyait plus seul que jamais sous le feu des quatre regards qui, dès ce soir, l'interrogeraient sans un mot. Et l'autre idiot qui tirait toujours à la carabine ! On entendait aussi des bruits du côté de l'écurie, toujours les mêmes bruits. Ah, c'était si mesquin, tout cela, si dérisoire... Quelle fin de vacances ! Antoine eut l'idée de rentrer à Paris tout de suite : Paris en août, blanc, poussiéreux, torride – c'était plus franc, plus franchement désolant. Mais quoi ! Quelle raison donner à ce départ ? La vie continuait ici : Isabelle était partie parce que son père se trouvait malade. Et alors ? Qu'est-ce que cela changeait ?

Antoine marchait au milieu de ce désastre, les yeux secs ; on ne pleure pas dans un désert. Une sorte de paix s'était faite en lui, un armistice par-dessus ces ruines, mais fragile, si fragile qu'Antoine semblait porter son cœur et sa tête avec mille précautions comme des objets précieux.

En approchant du château, il aperçut M^{me} de Fontquernie qui le guettait depuis sa fenêtre. Il fit semblant de ne pas l'avoir vue et continua d'avancer mais d'une allure dégagée en sifflant un vague refrain.

– Mon chéri ! cria M^{me} de Fontquernie.

Il feignit la surprise, chercha sa mère du regard.

– Mon chéri, ton ami Claude Duriel vient d'appeler au téléphone.

– De Villers ?

– Non. Il se trouve non loin d'ici chez des cousins et demandait s'il pouvait passer quelques jours près de toi...

« C'est le ciel qui l'envoie, pensa Antoine. Il occupera les Fontquernie et on me laissera en paix ! »

– Je l'ai invité. Je ne savais pas si ...

– Vous avez admirablement bien fait, Mammy.

– Vraiment, cela ne te contrarie pas ?

– Moi ? Mais pourquoi donc ?

– Il arrive ce soir par l'autocar. Je fais pré parer pour lui la chambre Empire.

Antoine rentra dans la maison, désœuvré, vulnérable à la merci du tintement d'une horloge, d'un pas, d'une coïncidence. Il voulut jouer du piano, mais son instinct l'avertit qu'à la première note il fondrait en larmes. « Oh, vous jouez beaucoup trop dur, Antoine... » Ce fauteuil, une heure plus tôt, Isabelle s'y trouvait. Il jouait « Rêve

d'amour », et puis il l'avait entraînée dans la serre, et puis...

Antoine va droit à l'escalier, monte à sa chambre. Il compte les marches, comme un homme malade qui sent venir sa crise, et se hâte, et se demande s'il aura le temps d'atteindre sa tanière.

Mais M^{me} de Fontquernie se trouve sur le palier : son visage anxieux, ce sourire contraint, les deux rides...

– Mon chéri, commence-t-elle bravement, promets-moi que tu...,.

D'un geste il l'interrompt, il la repousse.

– Laissez-moi, Mammy, laissez-moi !

M^{me} de Fontquernie chancelle ; jamais Antoine ne lui a parlé sur ce ton. Machinalement, elle prononce la phrase, le remède suprême à toutes les bouderies, les mots magiques que le petit Antoine n'a jamais entendus sans se jeter dans les bras de la mammita ;

– Antoine, *êtes-vous toujours le charmant petit enfant de Mammy ?*

– Non !

Il a crié ce « non » d'une voix étrangère ; maintenant il gravit les marches trois par trois, il claque la porte du palier : il claque cette porte sur son enfance, à jamais.

Antoine était sorti premier de l'École (section *Diplo*) devant Christian Lemerrier. Il lui restait une thèse à soutenir à la rentrée mais il l'avait achevée depuis des mois, ne mettant aucune confiance dans les « devoirs de vacances », deux mots trop ennemis l'un de l'autre ! Pourtant, durant les quatre jours qui suivirent le départ d'Isabelle, il fit croire qu'il travaillait sans cesse à cette thèse, afin de vivre seul et de se donner tout à son tourment.

L'absence d'Isabelle s'imprimait en creux dans son cœur. Comme il n'avait jamais vraiment aimé auparavant, il reconnut au passage, non sans humiliation, tous les états d'âme qu'il avait étudiés en classe de littérature. « Et vous, froide Nature... » Avait ouvert la voie ; « Un seul être vous manque... » Vint ensuite, escorté de « *Fugit irreparabile tempus...* » et d'une vingtaine d'autres vers français et latins. L'impossibilité où il se trouvait de souffrir sans se référer à une citation contribua à tarir ses larmes Trop orgueilleux pour permettre que sa petite source se perdit dans cet océan ! « Allons, je n'ai plus seize ans », se disait-il. Mais il n'avait jamais eu seize ans, et il faut bien en passer par-là, à quelque âge que ce soit. Pour Antoine, ce passage fut bref ; quatre jours. Il s'avoua vite qu'il ne croyait pas, que, depuis la scène de la grille, il n'avait jamais cru qu'Isabelle fût perdue. C'était donc l'orgueil : c'était, à son insu, sa vieille ennemie la « certitude Fontquernie » qui le soutenait ! Pas assez toutefois pour

l'empêcher, le quatrième jour, de commettre une bassesse, mais assez pour qu'il la déplorât comme une erreur. Ayant croisé le *piéton* dans l'allée des marronniers, il lui prit le courrier des mains. Il contenait une lettre d'Isabelle mais adressée à Hubert. Toutes les blessures d'Antoine se rouvrirent. Il balança longtemps ; enfin il déchira l'enveloppe et lut la lettre. C'était un mot très froid par lequel la jeune fille demandait à Hubert d'oublier leur promenade ; elle comptait sur son esprit de chevalerie pour que jamais plus il ne fût question, etc. Antoine se trouva ravi, puis navré, puis furieux contre lui même ; car maintenant Hubert ne saurait jamais, et par sa faute ! C'était irrémédiable ; inutile de chercher : son esprit, en un éclair, avait fait le tour des solutions, toutes impossibles. C'était une action irréparable et basse. « Cela me servira de leçon », pensa-t-il naïvement : ne savait-il pas encore qu'en ce domaine, rien ne sert de leçon ? C'est même la seule leçon à retenir... Le remords de son acte devait lui revenir souvent – toujours suivi d'un bain de joie puisqu'il tenait la preuve qu'Isabelle n'était pas perdue.

Cependant, derrière ce tourment si romantique, un autre faisait lentement son chemin dans le cœur d'Antoine : « *Fontquernie, ce n'est pas vous...* » D'une parole Isabelle, avait mis à nu l'ancienne plaie, découvert le secret... « *Fontquernie, ce n'est pas vous...* » Quoi ! Était-ce donc si visible ? Il n'était Fontquernie qu'à Paris, pas ici – quelle dérision ! Premier de Sciences Po, mais pas Fontquernie ; aimé d'Isabelle, mais pas Fontquernie ; pas Fontquernie, lui, vingt fois supérieur aux Fontquernie ?

Quand Antoine reparut à la surface, après ces quatre jours, il s'aperçut que Claude Duriel était devenu l'enfant de la maison ; il montait à cheval avec Hubert, chassait avec Gérard, visitait les fermes en compagnie du comte et tenait l'écheveau de la comtesse. Son rire de chien-loup égayait les repas. À chaque heure du jour il était dispos et neuf comme s'il venait de se réveiller. Il jouait, durant des heures, avec les enfants des jardiniers ; il appelait les fermiers par leur nom, les domestiques par leur prénom, les chevaux par leur surnom ; les chiens l'adoraient – signe décisif !

Après le déjeuner, comme il étudiait le plan du domaine entre Hubert et Gérard, Antoine qui les regardait de dos reçut un choc : Claude avait la nuque Fontquernie, comme les deux autres...

Il chercha un refuge :

– Mammy, vous jouez à quatre mains avec moi ?

– Ce soir, mon chéri. Maintenant, je dois aller avec Claude cueillir les raisins de la serre.

– Ah oui, pas de blagues, mon Antoine, fit Claude en riant. Ne me

vole pas la Mamita !

Antoine crut qu'il allait éclater en sanglots devant les autres. Des larmes vieilles de dix ans ; les mêmes que le jour où il avait perdu la Mammy dans un grand magasin ; que le jour où, de son rang d'écuyer, dans la rue, il l'avait vue donnant la main à un autre petit garçon,, son cousin.

« Ne me vole pas la Mamit... » – il l'appelait la Mamita ! Et lui tenait son panier dans le jardin, et il s'asseyait aussi sur les coussins, au pied du canapé vert ; et il lui demandait de jouer du piano, l'étude en *sol*, peut-être ! Mais c'était lui qui volait la Mamita, lui qui devenait le *charmant petit enfant*... Ah non ! Ah ça non ! Ça jamais ! Pourquoi la Mammy l'acceptait-elle ? Mais d'abord, pourquoi lui Antoine, l'avait-il laissé faire ? Avait-il oublié la Mamita ? Maintenant il se rappelait la soirée chez Christian : M^{me} Lemercier, Claude lui faisant la cour – Il rougissait, il arpentait sa chambre, furieux vraiment, vraiment désespéré pour la première fois. Et Claude lui était si attaché !... Claude, son grand rire, sa tête de loup blonde-Comment ne pas l'aimer ? Non ! le monstre, l'indésirable, l'étranger à Fontquernie, c'était lui Antoine, c'était...

– Mon poulet chéri ? (La voix de la comtesse, par la fenêtre)

– Mammy ?

– Je t'entends marcher et marcher sur ma tête. Tu n'es pas malade ? Tu n'as besoin de rien ?

– Vous êtes seule, Mammy ? Je peux descendre ?

Le voici à la porte de cette chambre où depuis cinq jours il n'est plus rentré.

– Mammy, je vous aime.

– Mon...

– Mammy, Mamita, je vous aime. Je vous aime tellement !

Il sent que sa mère va pleurer ; il sait qu'il n'a jamais supporté de la voir sans pleurer lui même. Assez de larmes ! Pas les mêmes que ces quatre jours-ci ! Il cache sa tête contre elle : l'odeur de lavande...

– Chérie... Chérie...

– Antoine, dit-elle d'une voix qui rit mais tremble, êtes-vous toujours *le charmant petit*... – mais elle ne peut continuer.

– Ton petit enfant, s'écrie-t-il. Ton *seul* petit enfant, Mammy !

Plus tard dans l'après-midi, le téléphone sonna. C'était Marion Verheim qui appelait Antoine : elle se trouvait à cinquante kilomètres de Fontquernie chez les Bernheim de Clermont, avec toute une « bande » : les Levy-Trondal, Maggy Cohen, *Bébé* Lyon, Guy Schwab...

– Ah ! Guy Schwab ? – Oui, et elle demandait à Antoine de venir les rejoindre.

– Impossible, Marion : je travaille d'arrache-pied à ma thèse. Mais attendez, vous allez être surprise... Ne quittez pas, surtout !

Il courut chercher Claude,

– À l'appareil, mon vieux ! Une surprise... tu verras...

Il l'entendit qui faisait du charme à mi-voix. Bon ! Cela dura un grand quart d'heure. Claude sortit du vestibule, rouge et gêné.

– Écoute, mon Antoine, lui dit-il en s'essuyant le front de son mouchoir, Marion insiste beaucoup pour que...

– Je vois : tu as assez plu ici, voyou ! Va plaire ailleurs !... – Et Antoine frotta à deux mains la brosse de ses cheveux blonds. Il était ravi de cette solution inattendue. – Garnement, putain, crapule !

– Je te défends ! faisait Claude en riant à blanches dents.

Il partit le lendemain ; Antoine l'accompagna jusqu'à G... où il devait prendre un autocar.

– Je ne te demande qu'une chose, lui recommanda-t-il, c'est de ne pas amener « la bande » à Fontquernie. Tu connais assez le comte, Hubert, Gérard... Tu imagines ce que ça donnerait ! Déjà, moi je fais scandale ici ; alors, Guy Schwab !...

– Et comme l'autocar s'ébranlait : Et puis prends garde à toi, prends garde aux vacances !

– Adieu, mon Antoine, Embrasse la Mamita, et vive Fontquernie !

En passant devant le bureau de la poste, Antoine en lut l'inscription et pensa ; « *Poste et Téléphone* ont joué un grand rôle dans ces quinze derniers jours. Pourvu que *Télégraphe* ne s'en mêle pas !.. »

Il s'en mêla. Le lendemain matin, comme Antoine s'éveillait libre et prêt à être heureux, on apporta une dépêche : l'École des Chars de Versailles lui enjoignait de se présenter sans délai. « Quel honneur ! »

Il descendit chez les aînés, le télégramme à la main.

– Mes enfants, ça y est !

– Quoi, ça y est ?

– Tu ne sais pas lire ?

– Pas entre les lignes, dit Hubert.

– Quai, vous ne trouvez pas que ça set la guerre ?

– Tu es fou ! On en parlerait davantage !

– Mon vieux, dit Antoine, nous vivons ici sans radio – Dieu merci ! Avec ton seul journal par jour, qui date de la veille, ou plutôt d'avant 89, et consacre le plus clair de ses colonnes au centenaire de Mistral,

au testament de Richelieu ou aux déplacements de la famille d'Orléans. Alors, forcément.

– Et moi je te dis que c'est une simple convocation en devancement d'appel.

– D'ailleurs, ajouta Gérard, tu penses bien que nous aurions été mobilisés avant toi !

– C'est juste, fit Antoine en réprimant (mais pas aux yeux d'Hubert) une vive envie de rire. En tout cas je compte sur vous pour en persuader la Mamita : convocation en devancement d'appel, hein ?

– Quelle organisation ! s'écria Hubert quand la porte se fut refermée sur Antoine. Ils mobilisent les cadets avant les aînés. Ah ! Elle va être réussie, *leur* guerre !

M^{me} de Fontquernie fut si étonnée de voir ses trois fils d'accord que, malgré son anxiété, elle ajouta foi à leurs explications Cette duperie épargna des adieux déchirants et, de la part du comte, ce qu'Antoine appelait d'avance « la grande scène du III », celle-là même que lui avait fait le vieux comte, son père, le 1^{er} août 14.

En arrivant à Paris, Antoine espérait y trouver Isabelle, mais elle était partie pour le midi de la France. Il ne trouva qu'un public exaspéré, une presse provocante, un peuple qui vivait malgré lui des jours historiques : tout ce que Fontquernie leur avait épargné.

DEUXIEME PARTIE
MÉLODRAME

LES LETTRES

Lettre d'Hubert.

À Mr le comte de Fontquernie.

Mon cher père,

J'espérais pouvoir passer par Fontquernie entre la fin de mon stage et mon affectation, mais nous sommes montés le soir même au Front. En arrivant, j'ai compris cette hâte : le besoin de Cadres se faisait vivement sentir. Mon commandant est un homme charmant et qui me fait penser à vous. Les autres lieutenants sont bien. L'un d'entre eux est très lié avec nos cousins d'Audeville. Je ne puis rien vous écrire sur l'unité ni le secteur. Nous sommes en ligne, et le danger est là, tout proche. Le Front peut s'allumer d'un instant à l'autre et nous sommes prêts. Tout cela est passionnant ! Le matériel est splendide. Je fais chaque jour de la motocyclette et j'y prends goût. Adieu, mon père. Embrassez maman. Quand nous reverrons-nous ?

Votre fils, Hubert de Fontquernie.

Je renvoie à Fontquernie mes deux paires de bottes qui ne me servent plus. Par contre, maman pourrait-elle me faire expédier d'autres bandes molletières ? Merci.

En lisant ces dernières lignes, le comte tourne brusquement le dos à Bourrasque, la jument d'Hubert, près de laquelle il se tient debout. Craint-il de montrer à la bête cette rougeur à ses pommettes, aussi vite effacée qu'apparue ? « Des bandes molletières ! Hubert ! Faire la guerre sans bottes !... »

Quand le piéton lui remet une lettre d'un de ses fils, le comte d'abord sort du château : il ne veut pas l'ouvrir dans ce bureau où il lit si négligemment son courrier habituel. Quelqu'un en lui (le capitaine de Fontquernie, quarante ans, cinq citations) avoue ainsi qu'il a honte de vivre sous ce toit, de s'apprêter à monter à cheval, à se rendre à la Veillonnerie, à y discuter seigles ou bêtes – comme si rien ne s'était passé... « Mais que s'est-il passé au juste ? Rien. Rien, puisque le fils Depoint et les deux Selonsoy et l'aîné des Bertier sont rentrés cette semaine : permission de vendanges... Quelle guerre ! Et qu'y ferait-il ? Un capitaine de soixante ans... » (Oh ! cette démarche à G..., le sourire des gendarmes, et leur « On vous fera signe, mon capitaine,

certainement ! » Deux sergents-chefs et qui lui parlaient la cigarette aux lèvres... Quelle guerre !)

Le comte se dirige vers les écuries en dépliant la lettre. C'est là qu'il pense le mieux à ses fils, dans l'odeur de leurs bêtes qui, depuis deux mois, accueillent d'un même regard surpris cet unique cavalier. Il s'installe contre la jument d'Hubert, ou de Gérard, ou d'Antoine, et il lit tout haut.

La bête écoute gravement d'une oreille, l'autre mobile, attentive au moindre pas, et ses yeux se tournent vers cette porte qui est le chemin des hommes. Elle écoute en hochant la tête, en prenant l'avis des autres juments.

Mais le regard du comte lit plus vite que sa voix, Dieu merci ! et il a pu garder pour lui les deux dernières lignes de cette lettre-ci. Il se représente Hubert en bandes molletières (« Les manches de lustrine des combattants », se disait-il autrefois, se sachant injuste) ; peut-être même en salopette bleue, accroupi près de sa moto, cette espèce de bicyclette prétentieuse ; les mains noires, dans l'odeur ignoble et chaude du cambouis, Hubert ! Et sa signature, au-dessus de ces deux lignes inconscientes, naïvement imitée de celle de son père qui la tenait lui-même du vieux comte, cette signature, qui attendrissait M. de Fontquernie le met soudain hors de lui. Il va être injuste, il le sait, il s'en réjouit : la véhémence le rajeunit toujours. « On n'écrit pas « front » avec une majuscule, mon grand, surtout votre front de *belote* et de *pernod* ! Votre front et son diadème Maginot, sa *bande de garantie* ! »... « Il peut s'allumer d'un instant à l'autre... Quand nous reverrons-nous ?... » Plaisir de dramatiser ! Hubert écrit cela pour que je le lise à haute voix à sa mère, accablé mais fier. Il m'assigne un rôle dans sa comédie : manque de tact, mon grand ! Ah, j'aime mieux Gérard, Gérard le Simple ! Manque de classe d'une autre manière : il est satisfait, il s'installe, mais pas dans la gloriole !

L'indulgence du comte est aussi injuste que sa hargne ; il oublie son humeur d'avant-hier en recevant une autre lettre qu'il déplie et relit à présent, une main sur l'encolure d'*Héloïse*, la jument de Gérard.

Lettre de Gérard *Mes chers parents,*

Ma dernière lettre date de dix jours et je m'excuse de ne pas vous avoir écrit depuis, mais je n'ai pas grand-chose de neuf à vous dire. Et pourtant, je n'arrête pas du matin au soir ! Je vous ai déjà raconté ce qu'étaient mes journées. Elles passent si vite que je ne puis imaginer qu'il y a déjà deux mois que cette guerre est commencée. Cette guerre ! Pour moi, c'est le service militaire qui reprend après un an d'interruption. Les mêmes camarades et beaucoup des mêmes hommes. Qu'ils furent heureux de me

retrouver, les premiers jours ! Cela paraissait les consoler... Maintenant encore, ils sont comme des enfants... et que feraient-ils sans moi ? Chère maman, pour-riez-vous me tricoter de nouveau des gants pour eux ? Il commence à faire froid, et les premières paires ont remporté un franc succès ! Je fais chaque jour de longues balades à cheval. J'ai découvert, à trois kilomètres de Grenoble, un chemin qui ressemble exactement au « Détourné » cher à Hubert. Ah, s'il était là, quelles chevauchées nous ferions ensemble ! (« Oui, pense le comte, toi à cheval et Hubert à moto ! ») J'espère que le petit n'est pas en danger. Il est le plus exposé de nous trois, c'est illogique. H m'écrit qu'il fait sa gymnastique tous les matins... Enfin, n'est-ce pas anormal qu'il soit en avant de la ligne Maginot et moi, ici, à surveiller de loin les Italiens ? Je vous embrasse. Mes chers parents. Écrivez-moi.

Votre fils, Gérard de Fontquernie,

Comme le comte achève de lire, l'encolure d'Héloïse se dérobe à sa main ; la jument tourne lentement la tête vers un pas lourd et sûr, vers Portelance qui vient d'entrer.

– Bonjour, Baptiste.

(Le comte est le seul à l'appeler de son petit nom ; sa femme elle-même dit « Portelance »).

– Monsieur le comte a reçu des nouvelles de ces messieurs ?

– Oui, Baptiste.

– Des bonnes nouvelles, bien sûr. Ah, c'est la guerre de maintenant !

Il a dit cela sans jalousie ni admiration : pour lui, la guerre, comme l'automobile, est devenue une machine qui tourne toute seule. C'est le progrès. « Ces messieurs » reviendront pour Noël, victorieux, sans boue, sans blessure : suffit d'attendre. C'est la guerre de maintenant...

– Tu crois ça ! crie le comte en saisissant la grosse veste de velours par son revers, là où Portelance porte un arc-en-ciel de rubans larges comme le doigt. Tu crois vraiment que ça va se passer comme ça et que la guerre se fait toute seule, toi aussi ?

L'homme est décontenancé par cette brusquerie. Pourtant :

– Mais, monsieur le comte, celle-ci., celle-ci, on n'y meurt pas comme aux autres !

– Tais-toi, dit M. de Fontquernie d'une voix altérée, tais-toi, Baptiste ! Tu sais bien que, dans chaque guerre, il tombe un Fontquernie. Mon oncle Marie-Édouard, le 19 février 71, mon frère...

– M. Patrice, 14 avril 15, Bessancourt.

– Tu vois bien !

– Non, fait Portelance après un moment. Ah non !... Non ! répète-t-il en secouant sa tête au regard fixe, ce n'est pas une guerre comme les autres.

Et, tout en continuant de remuer la tête, il se met à caresser *Héloïse* au-dessus des naseaux, puis à flatter le flanc de *Bourrasque*, mais respectueusement parce que c'est à Hubert et à Gérard qu'il pense : Hubert, Gérard, Antoine, ses Messieurs qu'il veut sauver de la mort, de la mauvaise chance de cette tradition qu'il refuse, lui l'homme, plus obstinément que le comte, leur père,

M. de Fontquernie le regarde. « C'est le peuple, pense-t-il, tout le peuple. Il est détestable... Comme je l'aime ! »

– Allons, Baptiste, commence-t-il, les traditions sont plus fortes que les hommes. Tu ne peux pas...

– Non, interrompt l'autre pour la première fois depuis quarante ans, non, monsieur le comte, *ça n'existe pas !*

« Le battre, pense M. de Fontquernie, le battre ou l'embrasser ? Ah, il mériterait d'avoir raison (Silence. Duel dans son cœur.) Malheureusement, c'est moi qui ai raison... » Il se détourne de Portelance et, aussitôt, retrouve cette masse sur ses épaules, oui là, sur la nuque, cette lassitude dont parler avec l'homme l'avait un instant déchargé.

– Tu me selleras *Bourrasque*, Baptiste,

– Mais, monsieur le comte, c'est le tour d'*Héloïse* ce matin. (Le comte, seul cavalier, monte les trois bêtes et la sienne l'une après l'autre, gros sacrifice !)

– Tu me selleras tout de même *Bourrasque*, mon petit.

C'est à cause des-bandes molletières : la jument de Gérard, elle, n'a pas besoin d'être consolée...

Lettre d'Antoine.

Mammy chérie,

Votre lettre d'hier... Que deviendrais-je sans vos lettres ? Comment ai-je accepté qu'à Paris vous ne m'écriviez pas chaque jour ? Il est vrai qu'à Paris il y avait les autres (que j'ai du mal à penser aux autres !) à Paris il y avait la vie : c'est-à-dire les projets. Car j'ai trouvé la grande différence : ici on vit au présent – et c'est horrible. Oh, Mammy, Mammy ! Je ne suis plus Antoine l'Orgueilleux qui savait vivre seul, qui préférerait ses livres. J'ai découvert le temps, et que le temps est mon ennemi. Chaque minute, Mammy... Tenez, j'ai attendu une minute entière avant de poursuivre cette phrase, une minute que jamais nous ne retrouverons ! Tout ce temps qui passe, qui ne sert à personne... Ils disent que « le temps travaille pour nous », mais pour qui travaille le temps, sinon pour la mort seulement ?

Chaque jour qui passe : un de moins avant de vous revoir ; mais aussi un de moins à vivre, à la fin... Mammy, est-ce que ce n'est pas le plus grand crime et le plus inhumain que de faire désirer que le temps passe ? Et je le souhaite tellement ! Ah, dormir, dormir à la terre jusqu'à ce que tout soit fini et qu'ils aient achevé leur jeu imbécile ! Mais pour se réveiller vieux, différent, et retrouver Mammy différente ? Non ! Toute ma force vient de vous savoir la même : d'être sûr de ce que vous êtes, de ce que vous faites en ce moment même. Fontquernie, Fontquernie, chaque odeur, chaque couleur, chaque rumeur de Fontquernie, je ne peux pas dire que je me les rappelle : je les vis.

Cependant, tes autres croient que je nie prête à leur comédie costumée, à leurs histoires de scouts ! Ces enfants aux cheveux gris qui se penchent sur des cartes et des boussoles, ce serait drôle si on n'en mourait pas. Mais je dramatise, Mammy, car on ne meurt presque pas du tout. Heureusement ! Ce petit caporal qui avait sauté sur une mine, le mois dernier, je revois toujours, toujours cette masse de boue, de sang et d'étoffe qui avait été un homme.. Non, je ne peux pas en chasser l'image, même par celle de Fontquernie, même par la vôtre.

Mammy, Voici que je tombe dans mes précipices de mémoire : je vous vois, oui, sourire et parler, mais loin, gris, comme au cinéma muet. Revenez, Mammy, revenez ! Votre « charmant petit enfant » est déguisé en homme, caché dans un trou sous la terre. Qu'est-ce que cela signifie ? Revenez. Je vous vois à travers mes larmes, Mammy, toute brouillée, incertaine... Ah ! Pour vous faire revenir je vais user du charme, du talisman irrésistible : ce flacon de lavande qui est mon trésor. Je le respire et il faut bien que je m'arrête d'écrire parce que vous êtes là... Et tout me paraît si risible de ce qui m'entoure : ces machines, ces armes, ces types qui croient exister, qui s'intéressent Vraiment à notre équipée ! Je fais de grands efforts, non pour les comprendre – c'est trop facile – et non pour qu'ils me comprennent, mais pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de moi.

Tous ces hommes, ceux d'ici et ceux d'en face, ils peuvent me faire du mal, mais je sais maintenant qu'au fond je ne puis souffrir que par vous. Mammy, ne changez pas, ne changez jamais : gardez-vous ! Pour moi, je veux seulement m'appliquer à durer, en attendant de m'appliquer à survivre. Car je sais maintenant que la guerre est mortelle par ses deux faces : l'ennui et le danger. Je n'ai rencontré que la première ; mais peut-être n'est-elle pas la moindre pour certains.

Ah ! Je fais des phrases, et la Mamita me le pardonner a-t-elle ? Et ne préfère-t-elle pas ces lettres hébétées où je ne sais que dire : j'ai fait ceci, j'ai fait cela ?... Eh bien, parlons un peu d'activité et je vais vous dire « un secret douloureux qui me fait tant languir » ; je crois que je ne saurai jamais commander. Non, Mammy, jamais. Il y faut une rigueur, un sérieux, un souci des petites choses que je ne peux pas atteindre. Je veux être de

niveau avec les hommes : c'est une faiblesse. Je leur prête trop, ou pas assez. Et puis mon horreur de faire et de recevoir des confidences doit se lire sur mon visage. C'est pourquoi, aussi, je n'ai pas voulu avoir d'ordonnance ; j'en serais honteux : cet homme n'a pas quitté sa maison et son atelier pour venir passer l'hiver dans l'Est à cirer mes bottes. Surtout n'en dites pas un mot au comte ! Oh Mammy ! vous ne lui montrez pas mes lettres ?) Je suis bien sûr qu'Hubert et Gérard ont chacun une ordonnance, et surtout que leur ordonnance les adore ! Mais voilà, il faut jouer à l'homme, maintenant – et je ne suis pas doué pour cela-

Hubert m'écrit très peu ; Gérard plus souvent, et ses lettres sont plus paternelles que celles de mon père. Je ne sais pas quoi leur répondre : ils ont l'air tellement « installés » dans cette guerre, chacun à sa manière, que j'ai l'impression qu'elle est déjà commencée dans le secteur d'Hubert et qu'elle ne commencera jamais dans celui de Gérard. Cette nuit, j'ai rêvé qu'il était blessé et je me suis réveillé en sueur. Souvent, en pensant à lui et pour le « mériter », je m'empresse (maladroitement) auprès de mes hommes : je voudrais qu'ils m'aiment, moi aussi... Et peut-être m'aiment-ils ? Mammy, croyez-vous qu'on puisse être aimé sans le sentir ?

Cher Gérard... Et Hubert doit être magnifique en uniforme. Oh, comme vous devez être fière de vos deux grands ! Mais pourquoi ne suis-je jamais fier d'eux qu'en ne l'étant pas de moi ?... Et me voici tout triste, triste autrement. Mais vous, Mammy chérie, ne le soyez pas. D'abord parce que, quand vous lirez cette lettre, tout ce que j'y écris sera passé. (Et c'est assez effrayant à penser. Oh, le temps, le temps entre nous ! Et moi qui détestais le téléphone.'... C'est pourtant la seule invention qu'on ait jamais trouvée contre l'absence.) Et puis ne soyez pas triste, parce que... parce que je ne vous vois pas ainsi et que vous devez « vous ressembler »

Ni triste ni amère comme vous l'étiez dans votre lettre d'hier : pourquoi en vouloir aux gens de l'arrière ? Pensez, Mammy, que sur quarante millions de Français il y a quatre millions d'hommes engagés dans cette aventure. Mettons à part ceux-là et leur famille : cela laisse au moins vingt millions de Français que rien ne touche, sauf les questions d'argent et peut-être des bombes d'avions, plus tard. Ceux de mes amis (René Deboin, par exemple) qui ne sont pas mobilisés, je sais quoi leur écrire. J'attendrai qu'ils le fassent et j'adopterai leur ton. De Claude Duriel, votre cher Claude, je n'ai aucune nouvelle : cela m'intrigue.

Et me voici au bout de ma lettre. Non pas parce que ce papier est rempli, mais parce que je me sens tout vide. Comme chaque soir, je vais m'embarquer léger, léger sur l'océan du sommeil. Jus qu'à la petite alerte de deux heures du matin où tout s'enflammera, pour rien, pour rire : parce que c'est trop bête d'avoir ces belles machines à tuer, si ingénieuses, et de ne pas s'en servir, n'est-ce pas ? À deux heures juste, chaque nuit, car ces héros sont des fonctionnaires. Après, je me rendormirai en priant de rêver

de Fontquernie. (Les nuits où je n'en rêve pas sont des nuits perdues !) et je me réveillerais endolori mais enchanté. Ne soyez pas triste, Mammy, mais ne riez pas non plus : pas sans moi ! Je n'ai pas ri une seule fois depuis deux mois, je viens de m'en apercevoir. D'ailleurs, ai-je jamais bien ri sans vous ?

À bientôt, Mammy chérie. À bientôt, car plus la guerre commencera tard, plus elle finira tôt – ce sont les journaux qui l'affirment. (Oh, ces articles écœurants ! ces bravades sur le dos des autres !...) Mais surtout je porte toutes vos lettres sur moi. Or, celles de huit semaines remplissent une poche et ma vareuse n'a que quatre poches. Calculez vous-mêmes : il n'y en a plus que pour six mois. Deux fois le temps que je passais à Paris loin de vous !

Mammy, Mammy, comme je vous aime bien...

Antoine.

M^{me} de Fontquernie garda un long moment son regard fixé sur la signature « Antoine a tracé ce mot... Cet A... cet O... la boucle de cet N... » Elle n'avait même pas à le penser : tout son corps le ressentait ; sa propre main, sans un mouvement, dessinait l'écriture et son regard en descendait le cours comme d'un fleuve. En elle-même, attentive et vacante, la comtesse recréait Antoine douloureusement. L'un des meubles craqua comme ils ne le font que dans les pièces inhabitées, et M^{me} de Fontquernie se sentit l'étrangère dans cette chambre d'Antoine où elle avait transporté ses secrets et où elle montait, chaque matin, lire sa lettre, écrire la réponse. À sa droite, la fenêtre ronde encadrait la cathédrale des tilleuls, Quelques feuilles d'un jaune aveuglant résistaient encore au vent de novembre, seules vivantes, pavillons oubliés au mât d'un sémaphore dans la tempête. Le sol était un tapis roux, humide et moussu à l'œil même : on s'y sentait marcher, enfoncer, prendre frais. Y avait-il de vrais arbres au pays où vivait Antoine – mais était-ce vivre ? – et lui rappelaient-ils ceux-ci ?

M^{me} de Fontquernie se leva, marcha jusqu'à l'autre fenêtre et vit, de haut, les jardins à la française impassibles autour du miroir d'eau. Eux n'avaient pas changé : était-ce bien novembre ? Ils traversaient les saisons, aussi aveugles qu'un navire. « Eux, c'est le comte, se dit M^{me} de Fontquernie, et je suis l'allée des tilleuls... » Mais elle se trompait doublement : en pensant le comte indifférent aux saisons humaines, en croyant les jardins intacts. Ou plutôt elle avait raison, mais sans le savoir, ce qui n'est qu'une façon plus grave de se tromper... Car l'hiver attaquait aussi les massifs : on devinait, à l'intérieur des arbustes taillés, des creux, des vides gris, des zones de mort ; pourtant la façade était intacte. Ainsi du comte – mais qui l'aurait su, quand lui-même refusait de le voir ?

Un certain ordre condamnait la chambre d'Antoine : si bien rangée, elle disait une absence proche de la mort, et cette sensation était insupportable à la comtesse. Elle s'assit sur le lit, exprès, alluma la lampe de chevet qui fonctionna. Allons ! Antoine vivait donc... M^{me} de Fontquernie prit la lettre et la relut. Elle la retrouva *presque* aussi vivante que la première fois. Il fallait se hâter... Elle connaissait trop ce refroidissement des lettres qui les rend dures comme la cire à cacheter, légères et vides comme la lave. Déjà Antoine lui échappait, courait devant, entre les lignes, se cachait au tournant de la page avec la taquinerie cruelle et grave des personnages dans les rêves. Antoine était là, mais il ne respirait plus... Le temps ! Toujours ce temps qui bat en vous, imperceptiblement plus vite que le sang... Mais, pour rappeler Antoine, la comtesse possédait aussi un talisman : dans le second tiroir de la commode basse, cette photo à la toque de fourrure et *Astrée*, l'oiseau empaillé, le stupide petit compagnon – pour rappeler Antoine au milieu d'un torrent de larmes.

Une cloche sonna, scellée au mur si proche qu'on percevait l'affolement du battant, la tension de la chaîne. La comtesse tressaillit et se leva : « Le déjeuner, déjà ! » Depuis deux mois le temps ne cessait de la prendre en faute (Quoi, le repas, ou le crépuscule, ou minuit, *déjà*.) dans des journées cependant désertiques. Autrefois, aux jours de joie, le temps était en elle : pas besoin de regarder sa montre pour savoir que Jules dressait la table, que Mathilde faisait la chambre d'Hubert, que les grands descendaient des vignes en ce moment même, que le *piéton* passait la grille, une lettre de Paris, à la main... Aujourd'hui, le temps la menait à la cloche, pensionnaire de Fontquernie, qui descend l'escalier sonore, rêvant des vacances passées, même pas des futures. « La guerre... Quand la guerre sera finie... Après la guerre. »

La comtesse ne se révoltait pas contre la guerre qu'elle jugeait, comme Antoine, un jeu imbécile. Mais la guerre était fatale : un enfant monstrueux que les nations portent en elles vingt ans, trente ans au plus, et qui doit voir le jour. Fatale comme cette apparition des veines sur sa main à quoi M^{me} de Fontquernie se regardait vieillir. Fatale... Comme Antoine et Isabelle. Chaque fois qu'elle passait sur ce palier où elle les avait rencontrés au bras l'un de l'autre, M^{me} de Fontquernie entendait son cœur battre. Et comme ses pas l'évitaient inconsciemment, elle s'obligeait à passer à cet endroit, « pour m'habituer » se disait-elle – en fait, c'était pour souffrir : se sentir vivre mal gré le temps.

Quand elle entra dans la salle à manger, le comte l'y attendait déjà. La cloche l'avait surpris, lui aussi. Il rangeait interminablement, dans

la sellerie, des mors et des gourmettes déjà parfaitement en ordre. D'habitude, son estomac lui annonçait les repas bien avant l'heure, mais, depuis quelques semaines, ce signal faiblissait ; au jour d'hui, il avait entièrement failli. Le comte fut soulagé de trouver que sa conversation sur la guerre avec Portelance était la cause de ce trouble, naïvement soulagé puisqu'il ne se demanda même pas en quoi ce dialogue avec un inférieur pouvait l'assombrir.

Quand il vit entrer la comtesse son cœur fondit. « Elle me reste, pensa-t-il malgré lui : elle, du moins, *me restera...* » Il lui tendit la main :

– Catherine chérie...

M^{me} de Fontquernie en fut surprise ; pas cependant au point de donner sa main droite (celle où elle se voyait vieillir !) Elle tendit donc en souriant sa main gauche, l'étrangère, la jeune. Mais, en observant le comte avec une attention plus tendre, elle comprit tout d'un coup que les jardins à la française souffraient aussi de l'hiver à leur manière, qui est plus orgueilleuse, et elle prit peur. Oui, le comte était miné comme un arbre. Et son silence était-il toujours celui de la plénitude ou celui du vide ? Silence de rocher ou silence de grotte ? Et s'il allait s'effondrer soudain comme la neige dont l'épaisseur a fondu sous elle !...

– Bernard, demanda-t-elle avec angoisse, Bernard, comment vous sentez-vous ?

– Mais... très bien, ma chère, fit-il en se redressant et redonnant de la vie à son regard. Ce n'est pas à mon âge.

Il allait poursuivre. « ... que je vais commencer à être malade ! », phrase familière, mais il s'arrêta, comprenant pour la première fois que c'était justement à son âge... Il y eut un silence.

– Théroigne est très mal, reprit-il sans lever les yeux et il ne vit pas la comtesse pâlir. C'est Portelance qui me l'a dit. Il est le cousin germain...

–... du jardinier de *Valombres*, oui.

– Je ne le savais pas, fit le comte en relevant le sourcil d'une manière qui signifiait : « Comment le saviez-vous ? » mais il ne demanda rien.

– Oui, continua-t-il, très mal... Pauvre Théroigne... Jamais eu de santé...

– Sa blessure !

– Bah, il y a... vingt-cinq ans de cela ! Non, c'est plutôt une question de caractère, dit le comte avec ce rictus de gaieté qu'Antoine appelait « son petit rire d'injustice ». Puis : Ah ! J'ai reçu un mot d'Hubert...

Rien de spécial. Il n'écrit pas souvent ; mais Antoine est pire encore !

Comme il avait dit cela avec une sorte de dépit presque tendre, la comtesse ne put s'empêcher de parler.

– J'ai reçu une lettre de lui, ce matin.

Le comte tendit la main, machinalement.

– Je... je ne l'ai pas sur moi, dit M^{me} de Fontquernie en baissant les yeux, et son cœur battit violemment jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une solution : « Je vous donnerai la lettre d'avant-hier. Elle est du style : Je fais ceci... je fais cela... »

– Antoine à la guerre ! murmura le comte attendri.

Mais le temps que, bouleversée, M^{me} de Fontquernie levât sur lui son regard, il avait tourné au narquois. Heureusement ! Elle eût éclaté en sanglots.

– Qu'est-ce que la guerre ? dit-elle au bout d'un moment. Nous possédons trois « correspondants de guerre », comme écrivent les journaux, et chacun nous en donne une version différente.

– Et fausses toutes les trois, fit le comte avec brusquerie. Moi, je sais ce qu'est la guerre.

– Non, reprit-elle doucement, vous ne le savez pas entièrement, Bernard.

Elle voulait exprimer que la guerre moderne, la guerre mécanique... – mais il repartit brutale ment :

– Vous avez raison : je ne le sais pas « entièrement ». Mon frère Patrice, lui le sait !

– Mais... dit la comtesse interdite.

– Les histoires des survivants, ce ne sont pas les vraies.

– Eh bien, fit la comtesse avec une sorte de fermeté agressive, aucun de mes fils ne saura donc ce qu'est la guerre, et tant mieux !

Le comte la regarda sans un mot : « Même race que Portelance, pensa-t-il sans aucun mépris, la Tradition n'a pas de prise sur eux... Comme ils sont heureux ! Mais je ne les envie pas. »

Déjà s'achevait le déjeuner ; le comte n'avait repris d'aucun plat. M^{me} de Fontquernie craignit, en lui en faisant la remarque, qu'il s'obligeât à manger trop, par orgueil.

Comme ils passaient au salon :

– Catherine chérie, jouez-moi du piano, demanda-t-il de sa voix de fiançailles.

– Non, Bernard, non, répondit la comtesse en souriant, vous savez bien que je ne sais plus jouer qu'à quatre mains !

– Et pourquoi ? fit-il brusquement, je monte bien toujours à cheval, moi !

Pourtant, en un éclair, chacun des deux pensa que l'autre seul avait raison. La comtesse se dirigea vers le piano :

– Si cela vous fait plaisir, Bernard... Mais ne me demandez pas l'étude en *sol*, ajouta-t-elle en baissant la voix.

– Non, ma chérie, dit-il avec une nuance de tristesse dans le ton, mais un éclair de moquerie dans les yeux, allons plutôt *en terrain neutre* : venez-vous promener à pied avec moi...

Le salon de Fontquernie les regarda sortir au bras l'un de l'autre : le comte très droit, très grand ; elle, un peu penchée. Le salon de Fontquernie se rappelait les premiers temps, quand le comte, par gracieuseté, voulait paraître de la même taille. Leurs bras noués, alors, le même sang circulait ici et là, faisant battre les cœurs. Au jour d'hui, n'était-ce pas seulement un lien d'habitude comme s'en créent les vieux arbres qui se soutiennent l'un l'autre ? Le salon de Fontquernie pensa cela puis retomba dans son silence.

L'escadron cantonnait à présent dans un lieu de pèlerinage déserté depuis septembre et situé à onze cents mètres du Rhin. L'aspirant Antoine de Fontquernie, le plus jeune officier du groupe (d'ailleurs, un aspirant était-il vraiment officier ? Sujet d'interminables discussions au mess...), Antoine était chargé de plusieurs corvées dont celle du cantonnement. Il avait donc, le premier, troublé la paix de ces lieux où ne vivait plus qu'une source miraculeuse. On entendait le canon, pas très loin, ses rafales sans écho, inutiles. Dans le jardin jusque-là minutieusement soigné, les mauvaises herbes apparaissaient, timides et ravies comme des cambrieurs dans un appartement princier. Antoine avait poussé la porte de la chapelle encore tiède de prières. La statue était là, au milieu d'un théâtre d'ex-votos, baignée d'une lumière étrange, et il était impossible de penser que ce fût seulement un morceau de pierre sculptée...

Quand Antoine sortit de la chapelle sonore, un avion rôdait dans le ciel et il se plaqua contre le mur, car on savait déjà qu'un avion libre dans les airs ne pouvait être qu'allemand. L'aviation française se réservait pour la bataille. Antoine entra dans la Communauté, ruche triste dont la cire servait à cirer les parquets. La « chambre de Monseigneur », avec son tapis aux motifs pieux, son prie-dieu de velours cramoisi, son lit enceint de l'édredon, Antoine l'attribua au commandant, la chambre du prieur au capitaine-adjoint, et ainsi de suite. Il se relégua, avec quelques autres, dans un hôtel sordide où les punaises avaient remplacé les pèlerins. Le plafond de la chambre était

noir, mais quand Antoine eut ouvert la croisée à grand mal, le plafond bourdonna et s'éclaircit par plaques : c'était un tapis de mouches. Pourtant, rien n'aurait entamé la jubilation d'Antoine ; depuis deux mois, il n'avait pas dormi dans un lit...

Il se promena dans les bois voisins du couvent. Les bêtes avaient repris possession de leur royaume déserté par les hommes, « C'est le paradis terrestre, pensa Antoine. Mais non ! l'hiver n'y existait pas... Oh, l'hiver à Fontquernie !... Oh, la messe de Noël !... »

Il marchait seul dans cette paix, les oiseaux s'interrompaient à peine sur son passage, des lapins détalait sous ses pas.

– Insensés, leur dit-il tout haut, vous croyez que c'est la paix, n'est-ce pas ? Mais, dès ce soir, les hommes vous feront la chasse à coups de bâton pour améliorer de votre mort leur ordinaire. Et de très braves types, croyez-moi ! Seulement voilà... Et toi, continua-t-il en « tragédiant », et toi, Armée Française, tu crois aussi que c'est la paix ! La paix de la belote et du cabaret et des maisons pillées en Alsace ou en Allemagne, indistinctement... La belle vie ! et tu crois que c'est la paix... Eh bien, attends, ma pauvre vieille, attends seulement...

Des hommes passaient sur la route en chantant. Les clous de leurs chaussures sonnaient contre les cailloux ; sûrement, leur haleine fumait dans l'air simple. Ah non, le monde était trop bête ! Tous ces hommes enfantins, ces soldats de cuir et de fer qui venaient pleurnicher dans votre giron kaki : « On était si heureux... » Pourquoi se battaient-ils ? Pour savoir si ces arbres que voici seraient allemands ou français ? Même plus ! C'était bon pour les vieilles guerres ! Alors ? Alors, rien. Le monde était seulement trop bête. Ces arbres qui ressemblaient tant à ceux de Fontquernie...

– Fontquernie ! crie Antoine en s'arrêtant, et la forêt paraît s'immobiliser. Fontquernie ! (Toutes les bêtes attentives dans leurs trous d'arbres, leurs terriers, leurs nids...) Hubert ! appelle encore Antoine dans le silence mouillé, puis : Gérard ! puis d'une voix moins sûre : Mammy !

Il attend que tout écho soit retombé et il dit aussi :

– Isabelle !

– Avoue-nous tout, Fontquernie : tu es fiancé, mon vieux ? Une lettre par jour, mes compliments ! N'est-ce pas mon capitaine ? (C'est un camarade qui tend à Antoine une lettre de sa mère.) Mais aujourd'hui, poursuit-il d'un ton comique, il y en a deux... Laquelle est la vraie ?

L'autre est une lettre d'Isabelle. Antoine juge plus habile de prendre l'indiscrétion en riant. Il cherche une répartie ; il la trouva trop tard preuve qu'il est touché.

La lettre de M^{me} de Fontquernie, il la met dans sa poche, la garde pour plus tard : c'est elle « la vraie ».

Lettre d'Isabelle Antoine chéri,

C'est l'heure où souvent vous m'appeliez au téléphone. Nous baissions la voix à cause de cette ville entre nous deux qui dormait. Que disions-nous ? Je ne me rappelle rien, mais seulement qu'il était aussi dur d'en terminer que de sortir d'un bain chaud. Et je pense aussi qu'il n'est pas une de ces phrases que nous pourrions répéter aujourd'hui. Ce téléphone, je le regarde à présent comme un ennemi, et que peut-il m'apporter, si non de mauvaises nouvelles ? Je dois vous en annoncer une, Antoine, et qui vous fera de la peine (Antoine lit plus vite) Devraisme est mort, tué aux avant-postes au cours d'une patrouille. (« Devraisme ! pense-t-il Devraisme immobile, défiguré peut-être... Cette fois, la guerre est commencée. Pourquoi Devraisme ? ») C'est Christian Lemerrier (qui fait partie du même corps franc) que leur colonel a chargé d'apporter aux parents cette nouvelle et la citation de Devraisme. J'ai donc vu Christian hier et je lui ai annoncé le mariage de Marion Verheim avec Claude Duriel. Mais peut-être aussi l'ignoriez-vous ? (Marion ! Claude ! Pourquoi ne me l'a-t-il pas écrit ?) Christian en a été extrêmement frappé Marion le fascinait et, si elle ne s'était pas appelée Verheim, je suis sûre que Christian l'eût épousée. Mais il fallait choisir entre une Juive et la Carrière... C'est d'ailleurs effrayant à penser, ne trouvez-vous pas ? Claude, lui, a préféré Marion et c'est bien. (« Non, songe Antoine, c'est Marion qui a préféré Claude... ») Ils sont partis le 5 septembre pour les États-Unis où Claude avait obtenu un poste officiel. Lui voulait rejoindre son unité, mais Marion a exigé leur départ. (Antoine rougit en lisant ces mots ! on sait que les torts des autres le rendent aussi honteux que les siens) Christian était donc de passage à Paris, nous nous sommes promenés au Bots. C'était hier ; il faisait ce temps, Antoine, que vous appelez toujours « vivace ».

J'étais malheureuse de cette nouvelle que Christian m'avait apportée ; lui l'était de celle que je venais de lui dire. Nous n'étions pas tout à fait tristes, cependant, puisque chacun était content de la présence de l'autre. Et voici que, devant la cascade, nous rencontrons Marion elle-même Très différente Comment dire ? Un visage de femme. Mais je suis mauvais juge. Conversation : « Je vous croyais à New York ! – Ma mère est tombée très malade et je suis revenue pour quelques jours. – Et comment va-t-elle à présent ? – Mieux, merci », etc. Elle nous raconte alors comment elle a pu trouver une place sur le bateau alors que toutes sont réservées aux résidents français mobilisés. Et aussi, sans aucune gêne, comment deux mots plus tôt, Claude avait croisé à chaque étape du voyage (Le Havre, Plymouth, New York, Washington) des garçons, ses aînés, qui traversaient en sens inverse pour venir se battre. Christian pâlit un peu (Antoine dut s'essuyer le

front) et, pour parler d'autre chose ou pour donner à Marion une chance de « comprendre », il lui annonça la mort de Devraisme. « Ah, fit-elle seulement, il n'y a donc pas de Dieu pour les ivrognes ! » Oh, Antoine, cette scène ... Nous étions entrés au restaurant de la Cascade et Manon, je la revois ! Se mettait du rouge aux lèvres. Christian s'est levé et l'a saisie par l'épaule si rudement (oui, Christian le trop poli ! qu'elle se fit une balafre avec son bâton de rouge, comme d'une blessure à la joue. Il a presque crié ; je crois qu'il aurait voulu crier mais il étouffait trop : « Assez, Marion ! Pas cela ! » Il ne put rien dire d'autre sur l'instant, sinon : « Venez, Isabelle, partons ! » Pourtant, après trois pas, il revint vers la table pour ajouter : « Ne racontez jamais cela à Claude, je vous le conseille ! » En sortant, ses mains tremblaient tellement qu'il pouvait à peine tirer des billets de son portefeuille pour payer le maître d'hôtel. Tout cela est incroyable de Christian, n'est-ce pas ? Il m'a raccompagnée chez moi en taxi presque sans un mot. « Je vous reverrai... » Et je suis sûre qu'il est rentré droit chez lui pour être seul, seul avec sa rage, ou sa tristesse, ou la déception de son cœur (car il a aimé Marion), ou les trois peut-être...

Antoine, je vous ai raconté cette scène tout au long parce qu'elle m'a bouleversée. Mais pas à cause de Devraisme, je dois l'avouer. Il me semble... J'hésite avant d'écrire ; mais, Antoine, si je cherche mes phrases, je n'écirai rien, et il faut, ce soir, que je dise cela à quelqu'un. Non ! Pas à quelqu'un : à vous. Il me semble que nous sommes devenus des femmes et des hommes et que chaque mot et que chaque minute compte à présent. Nous étions dans la coulisse et l'on nous pousse sur la scène. Plus de jeu. Ou un jeu dont les règles sont peut-être aussi futiles mais dont l'enjeu est définitif. Je vous dis là ce qui me passe par l'esprit. Quelle confusion ! Est-ce que Christian ne mêle pas son dépit de perdre Marion à sa colère d'ami et de combattant ? Et Claude ! Quelles peuvent être ses pensées quand il voit Marion préservant sa vie en le séparant assez honteusement de ses amis, de ses frères (il en a trois au front) ? Quelles seront-elles quand il apprendra la mort de Devraisme ? Et moi qui vous écris cela, est-ce que je n'admire pas Marion, au fond, de sauver son amour au prix de... j'allais dire « son honneur ». Vous voyez ! J'emploie des mots de tragédie, et c'est bien cela : nous sommes entrés dans le répertoire dramatique. Antoine, vous sentez-vous prêt pour ces rôles ? Oh, pas moi !

Et pourtant je change. Je vais encore écrire sans regarder les lignes derrière moi, sans quoi je me tairais ! Oui. Je change, Antoine : tout reprend sa place vraie dans mon esprit, comme des objets flottant à des hauteurs diverses dans une eau qu'on vient d'agiter. Je « décante » – vous disiez souvent ce mot. Je crois que j'apprends de moi-même ce qui compte et ce qui ne comptait pas. Fontquernie, par exemple. (Oui, j'en parle malgré cette convention tacite dans nos lettres, ce pacte de silence. Oui, j'en parlerai ce soir...) Fontquernie : le solide, le sûr, le vrai de Fontquernie... Est-ce que ce n'est pas vous ?... Et c'est bien vous qui êtes Fontquernie,

Antoine. J'ai dit le contraire, cet été, mais j'efface cette parole. Vous serez mal à l'aise en lisant ceci ; moins que je ne le suis en rappelant ce souvenir, mais il fallait que je l'écrive une fois, Antoine... Fontquernie c'est vous, depuis que vous avez rejoint les autres et le danger et ce jeu étranger que je déteste. Je ne m'explique même pas ce que je vous dis là, alors comment vous l'expliquer ? Et pourtant, c'est la vérité. Qu'en penserez-vous ? On n'écrit jamais soi-même.

Cette lettre, je vais la fermer, descendre la porter malgré l'heure. Sinon, demain matin, l'enverrais-je ? Et si vous saviez comme elle me soulage ! Mais votre réponse !... Je vais attendre, comme jamais je n'ai rien attendu, votre réponse à une lettre dont je ne saurai même plus ce qu'elle disait.

Voilà, tout Paris dort et vous veillez sans doute Cette grande veille obscure aux extrémités de la France. Et moi ici, seule – non, pas seule, désertée, inutile Complètement inutile car la Croix-Rouge a trop de monde et m'a refusée ; et je ne peux pas travailler à Sciences-Po avec ces garçons qui n'en sont plus à mes yeux parce qu'ils sont restés, ni avec ces filles qui n'attendent personne. Tellement inutile que je vais sans doute partir pour la montagne, non parce que c'est la saison des sports d'hiver mais afin d'être seule, je veux dire : solitaire, et non plus seule au milieu de cette fourmilière...

Et savez-vous ce que je veux, ce qu'il faudra bien qu'il arrive ? Je retournerai à Fontquernie durant votre permission... (Mais quand viendrez-vous ? On ne parle pas encore des permissions.) À Fontquernie, nous effacerons tout. Parce que c'est-cela être jeunes : pouvoir encore effacer, si on le veut ; refuser l'enchaînement, la fatalité, toutes ces histoires de Grandes Personnes... Je ne veux pas servir de personnage à leurs tragédies.

Peut-être suis-je lâche (ou courageuse !) comme Marion... Mais nous effacerons là-bas des minutes et des paroles que je déteste. Nous les effacerons toutes sauf celle-ci :

« Je vous attendrai, Antoine... »

Isabelle,

Antoine, comme un somnambule, va chercher un papier, s'assied et commence d'écrire – sa main commence d'écrire sans que rien dicte en lui ; « Isabelle, mon amour. »

La nuit est tombée. Demain, demain seulement, Antoine de Fontquernie tout à coup pâlera de honte : il n'a pas pensé une fois à Devraisme. Il n'a pas pensé non plus à la lettre de M^{me} de Fontquernie, demeurée au fond de sa poche. Quand sa main la touchera, demain matin et par hasard, son cœur s'arrêtera de battre.

Le boulevard est chaud d'un bord et frais de l'autre, comme un dormeur. Et peut-être, en effet, s'est-il assoupi, ce matin de mai, malgré le vent tiède et ce bruissement, dans ses vieux arbres, des feuilles nouvelles.

Antoine remonte le courant avec, aux lèvres, un sourire qu'il est le seul à ne pas percevoir. Dix jours de permission, non compris l'aller ni le retour ! Dix jours : un à Paris, et neuf à Fontquernie, où se trouvent déjà Hubert et Gérard. Antoine les rejoint demain. Ils vivront alors trois journées pareilles à celles des vacances d'autrefois, mais si précieuses... Puis les grands repartent et Isabelle arrive. Antoine a régi cet emploi du temps de manière que la jeune fille ne puisse rencontrer Hubert. « Une bassesse n'arrive jamais seule » : en interceptant la lettre qu'Isabelle écrivait à son frère, Antoine s'est condamné à cette intrigue qui, ce matin, bride un peu sa joie.

Il remonte le boulevard Saint-Germain, heureux des femmes, des enfants, des voitures non camouflées, de l'odeur des bouches du métro, du *ding* des autobus de tout ce qu'il n'a pas vu, senti, entendu depuis des mois. Heureux, mais agacé, et pourtant fier de cette paix qu'entretiennent ici ses pareils qui, là-bas, s'ennuient.

À la boutonnière de bien des hommes, un arc-en-ciel de rubans inconnus a fleuri depuis septembre. « Quelle joie de penser que tous, jeunes et vieux, ont si pleinement rempli leur devoir durant la dernière guerre ! » songe Antoine. Mais, à vingt pas devant lui, voici qu'une bâtisse grise déverse sur le trottoir pacifique un flot de militaires : c'est le ministère de la Guerre, et midi sonne. On serre les mains longuement ; puis Antoine voit déferler le troupeau : les galons brillent au soleil, des accents épais parviennent déjà jusqu'à lui avec une odeur de mégots. Ces officiers, mobilisés au ministère, ont seulement changé de bureau et de costumes, pas d'habitudes. « Qu'importe ! ils sont sans doute plus utiles ici que tu ne l'es là-bas », crie à Antoine cette voix intérieure qu'il nomme tendrement son *emmerdeuse* et qui doit être sa conscience. « À la guerre, il ne s'agit pas d'être utile, se répond Antoine, mais d'être fraternel. Et qui pourrait l'être dans un ministère ? – « Comment ! Reprend la voix, tu n'as encore rien fait et tu prétends juger ces vétérans ? Mais certains d'entre eux furent des héros en 14-18 ! » – « Être un héros ne se conjugue pas au passé », réplique Antoine définitif, et il change de trottoir pour ne pas devoir saluer. « Hubert ne l'aurait pas fait »,

pense-t-il et cette idée (ou bien d'être passé au trottoir sans soleil) assombrit encore sa joie.

Côté ombre, la rue, la ville, la vie ressemblent à des coulisses. Oui, cette ville sans Isabelle (elle n'y rentre que dans trois jours) n'est qu'une grande machinerie pleine de figurants. Le rideau se lèvera vendredi matin, à Fontquernie : *le décor représente la terrasse, d'un vaste château Louis XIV. On aperçoit, à gauche, l'amorce d'une imposante allée de tilleuls, à droite les premiers éléments de jardins à la française...*

Trois soldats qui passaient s'absorbent soudain dans la contemplation d'une devanture. « Pour ne pas me saluer, pensa Antoine. Eh bien, nous voici quittes, l'armée et moi ! » – et il traverse de nouveau le boulevard, vers le soleil.

Antoine retrouve son geste ancien pour pousser la porte de l'École : la main à cet endroit précis de la barre de cuivre, la tête déjà tournée à droite vers le vestiaire. Seul le bruit insolite de ses bottes sur le dallage le « réveille », et Antoine est saisi de respect et de crainte devant ce corps qui vit à sa place : il paraît qu'un canard auquel on coupe le cou continue de marcher quelques pas, et qu'une grenouille...

– Monsieur Antoine !

La vieille dame du vestiaire mêle un reproche à la fête qu'elle lui fait :

– Vous n'êtes pas passé nous dire au revoir en septembre.

– J'étais à Fontquernie. (C'est un mensonge.)

– Et tout le monde va bien là-bas ? demande la vieille qui n'y connaît personne.

– Je le crois. Je l'espère. Cette fois, je passe vous voir avant d'y aller !

– Et M^{lle} Saunois qui n'est pas ici, quelle malchance !

– Je le savais.

La figure de la vieille s'éclaire : c'est donc vraiment pour eux qu'Antoine est venu... Elle prend le képi qu'elle range parmi d'autres.

– Quoi, tous pensionnaires ?

– Non, monsieur Antoine, répond-elle avec un mépris visible : Intendance, regardez l'écusson ! Ils sont ici tous les jours, eux.

– Vous êtes bien savante sur les insignes militaires !

– Monsieur Roblet était sous-officier !

Elle tire d'une boîte à ouvrage la photo de son mari en uniforme : moustaches, médailles, mollets, qu'Antoine s'oblige à regarder plus longtemps qu'il ne serait nécessaire. Il n'ose pas dire : « Bel homme ! »

– C'était un bel homme, fait-elle, un vrai combattant. Tandis que

ceux-là (les képis) des soldats de bibliothèque !

– Pas tous, dit Antoine heureux de découvrir un écusson de cavalier parmi les « fleurs d'acanthé ».

– C'est M. Schwab ; en permission, lui aussi.

– Et Christian Lemerrier ?

– Ah, non.

– Zut ! Moi qui venais pour lui dire... et pour vous, et pour vous ! ajoute-t-il avant que la vieille ne l'ait pensé. À tout à l'heure !

– Passez à l'Administration, surtout, monsieur Antoine. Ils tiennent un fichier.

« Un fichier... Avec quel respect n'a-t-elle pas dit ce mot ! C'est pourtant un outil, un outil comme les autres – non ! Moins utile... Il n'y a donc qu'à Fontquernie qu'on respecte autant une bêche qu'un fichier... »

L'entrée d'Antoine dans ce bureau où on lui avait fait épeler son nom, trois ans plus tôt parut transfigurer les visages. L'employé vint à sa rencontre et lui prit les deux mains.

– Avez-vous été engagé ? demanda presque aussitôt la secrétaire.

– Mon Dieu... non ! dit Antoine, et, comme une certaine déception se peignait sur le jeune visage : Mais qu'est-ce que vous appelez « être engagé ? »

– Voir le feu, répondit-elle sans hésiter.

« Le feu, allons, c'est son « fichier » à elle Chacun ses mots magiques ! » Antoine lui précisa qu'il avait vu le feu.

– Mais alors, vous avez été engagé ?

– Je croyais que cela signifiait ; être utile, murmura-t-il ; mais elle enchaîna, ravie :

– *Nous* avons déjà trois croix de guerre !

– Et au moins un mort, ajouta Antoine qui pensait à Devraisme.

– Deux, fit-elle avec fierté. D'ailleurs, la plaque de marbre du hall est déjà commandée.

– Et pour combien de noms ?

La secrétaire interloquée se tourna vers l'employé.

Mais... pour une trentaine, comme la dernière fois.

La dernière fois... » – Vous me faites froid dans le dos, dit Antoine en se dirigeant vers la porte-

Mais il ne s'en tirerait pas à si bon compte : il dut se situer sur la carte des opérations, donner son avis sur Gamelin (un as), nos blindés

(les meilleurs), la durée de la guerre (courte, bien sûr). Il lisait dans leurs yeux la réponse attendue et, lâchement, la donnait. Puis l'homme le prit dans un coin pour lui raconter sa guerre à lui qu'il appelait « la campagne 14-18 ». Antoine écouta poliment ces récits d'espions et d'estafettes ; ils lui semblèrent préhistoriques. La secrétaire, qui les connaissait, s'était remise au travail ; mais l'employé retrouvait là une nouvelle jeunesse au détriment d'Antoine qui s'ennuyait. « C'est-cela ce type est en train de me refiler son âge. Eh bien, non ! » Et il l'interrompit en riant :

– Assez de guerre ! Je suis en permission... Allons, au revoir !

Et il promit de repasser, se jurant bien le contraire « On verra si le comte me rabâche Verdun », se disait-il en marchant vers la bibliothèque, mais il savait d'avance que non. De Paris, Fontquernie avait toujours eu toutes les qualités...,

La porte de la bibliothèque – elle résistait, grinçait, puis cédait, toujours de la même façon – la porte de la bibliothèque, à peine se fut-elle refermée derrière Antoine, qu'une rumeur courut de table en table :

– Fontquernie !... Qui ça... Fontquernie, vous savez ?... Ah, Fontquernie !...

Antoine en conçut plus de plaisir que de gêne, et s'en voulut. Il monta présenter ses devoirs à M. Foix, le bibliothécaire, qui l'embrassa avec émotion ; la rumeur redoubla. Antoine, agacé, tourna le dos aux élèves. M. Foix lui parlait avec une sorte de respect, comme à un aîné. « Et je le suis, en effet, puisque plus près que lui de la mort, pensa Antoine. Giraudoux a écrit quelque chose là-dessus... » M. Foix s'excusait presque d'être ici, enfermé entre ces quatre murs de livres, si tranquille... Il avait retiré ses lunettes et, avec elles, toute gravité, sinon toute tristesse. Il ressemblait à un petit orphelin barbu. De sa main blanche il repoussait, comme s'il en eût honte devant Antoine, des fiches qu'avaient envahies les fourmis de son écriture. Il ferma et rejeta son livre avec un bruit qu'il n'eût point toléré chez un lecteur :

– Tout cela est si peu de chose, soupira-t-il.

– Mais c'est tout, monsieur ! C'est tout, au contraire, répondit Antoine avec autant de force qu'il en pouvait mettre dans un murmure. Ou alors, qu'est-ce qui compte ?

– La vie et la mort, fit M. Foix dans un souffle. Mais ne le leur dites pas encore, ajouta-t-il en pointant un doigt maigre vers les élèves.

À regret il remit ses lunettes après cette brève récréation. Antoine connaissait le signal. Il quitta le bibliothécaire, assez désemparé : il aurait presque préféré le couplet sur la civilisation à défendre et sur la pérennité des valeurs spirituelles, préféré être encore l'élève, c'est-à-

dire pouvoir se moquer du maître.

Comme il touchait la porte, Deboin le rejoignit bruyamment et sortit avec lui ;

– Mon cher vieux !

Tout miel, toute affectueuse admiration, Deboin l'intransigeant ! Allons bon, les rôles étaient encore retournés... « Ils vont finir par me donner un *complexe de supériorité* », pensa Antoine. Deboin lui expliqua qu'il avait déjà deux fois tenté de s'engager sans succès :

– Alors quoi, mon vieux, on ne peut tout de même pas être plus royaliste que le roi !

– Non, bien sûr, approuva lâchement Antoine en songeant que l'autre venait de donner la définition même du héros ; « Plus royaliste que le roi »... Et aussi que la commission de réforme était plus sévère à Paris qu'à Toulouse, « Pieds plats, double cheville, les orteils en marteaux, et ils m'ont pris tout de même, les salauds ! » C'était le refrain du Toulousain Bourguès, l'un de ses hommes...

– Mais, au fond, te sens-tu tellement utile là-bas ? hasarda Deboin.

Deux tentations s'offraient à Antoine : écraser l'autre en jouant les matamores (Hubert l'eût fait, mais de bonne foi) ; ou pire : persuader Deboin qu'on perdait son temps au front (Gérard l'eût dit, mais par gentillesse). Antoine se livra à cette dangereuse volupté de laisser triompher ceux qui ont tort. Il apporta de l'eau à ce moulin dont il méprisait le grain. Le bonhomme, inconscient du piège, se redressait visiblement, se sentait plus *malin* :

– En somme, conclut Deboin, n'est-ce pas aussi bien que je sois ici ?

Antoine eut honte pour eux deux et ne répondit pas.

L'amphi déversait dans le hall son auditoire encore tiède d'attention. Devant les autres, Deboin prit chaleureusement le bras d'Antoine et se mit à lui parler à la fois plus fort et plus familièrement. « Il m'emmerde pensa le garçon, que ces visages inconnus intimidaient. Je ne suis ni un alibi ni un spectacle, à la fin ! » Heureusement :

– Le cours de Gilard va commencer, mon vieux, je te quitte.

Après trois pas il revint pourtant vers son ami et lui dit avec un regard angoissé de chien :

– Mais bonne chance, hein, mon vieux ? Bonne chance !

Antoine en fut bouleversé, « Le meilleur et le pire... » Tous ces hommes adorables et détestables, tous ces hommes-enfants étaient décidément trop compliqués. « Ah ! vivement Fontquernie, Fontquernie où l'on est simple et soi ! Vive-dieu, Isabelle a raison : « le solide, le sûr, le vrai »... Je vais rentrer chez moi et jusqu'à l'heure du

train, jouer au piano, ou chercher *la vérité concernant le cas de M. Antoine de Fontquernie*, ou bien dormir ! »

Il achevait cette pensée quand il s'entendit appeler d'une voix joyeuse : – Fontquernie !

C'était Guy Schwab en uniforme, descendant l'escalier à sa rencontre avec un certain sourire si vrai qu'il toucha Antoine. Ils se serrèrent la main.

– Fontquernie, mon vieux ! Tu partais ? Alors, sortons ensemble, je me suis assez fait voir ici.

– Fait voir ?

– Un juif, en uniforme, ça se montre !

– Et avec la croix de guerre, Guy ! (N'était-ce pas la première fois qu'il l'appelait de ce prénom ?)

– Tu penses bien qu'il fallait que je décroche la première du groupe pour me « naturaliser » aux yeux des autres officiers !

Il avait parlé avec tant d'amertume qu'Antoine, qui perdait toujours son sang par les blessures des autres, en souffrit.

– Cher crétin, fit-il, et il le prit affectueusement aux épaules.

– Et toi-même, commença Guy plus lentement, mais il se tut.

Antoine l'en remercia en poursuivant à sa place :

– Eh bien oui ! c'est stupide, mais cette croix te rapproche de moi – de moi qui, pourtant, ne l'aurai sans doute jamais.

– Allons donc, tu l'auras, même si tu dois y rester pour ça ? Et c'est assez ce que j'aime en *vous*...

« Schwab est le seul qui me parle avec cette franchise, comme à un frère ou à un ennemi, songea Antoine, Quelle étrange amitié ! Amitié ? Ce matin, oui. »

Comme ils reprenaient leurs képis au vestiaire :

– Demain, adieu képi ! Adieu kaki ! s'écria Antoine. Mon vieux, pour ma permission de janvier j'avais établi à l'avance tout un calendrier : huitres chez Prunier, déjeuner chez Maxim's, dîner à la Tour-d'Argent, tour de chant Chevalier, etc. Conclusion : une angine et j'ai tout raté ! Aussi, cette fois, c'est Fontquernie sans aucun plan ; je me laisse porter ! (« Se laisser porter... » L'alouette traversa son esprit : Isabelle...)

– Moi je n'ai pas de plan, répondit Schwab souriant sans joie, j'ai seulement une liste... (Il sortit un papier de sa poche et lut ; Pascal Goldschmit, Etienne Lévy-Wahl, François Bernheimer, et deux ou trois noms semblables.) Une liste de garçons à voir pour la dernière fois,

– Pour la dernière fois ? Tu dramatises ! N’oublie pas qu’à la guerre ce sont les survivants qui comptent... Qui m’a dit cela ?

– Mais je suis sûr d’en être ! « Pour la dernière fois » signifie seulement que si ces types qui se sont *planqués* ne me jurent pas de s’engager, je ne les reverrai de ma vie, c’est tout.

– Te voilà sergent recruteur ! Plaisanta Antoine interdit.

L’autre se pencha vers lui.

– S’ils s’appelaient Durand ou de la Prétontaine, ça ne me regarderait pas...

– Il y en a, d’ailleurs, et beaucoup !

– C’est leur affaire, ou votre affaire, pas la mienne. Mais les Juifs... Ah, non ! Continua-t-il comme pour lui seul, pas eux ! pas cette guerre-ci ! Puis, se retournant vers Antoine :

– À quand remonte ta famille ?

– Mais... je ne sais pas ! Je... les Croisades, paraît-il.

– Eh bien, je vois assez le Fontquernie de l’époque allant emmerder – il n’y a pas d’autre mot – tous ses cousins, voisins et connaissances pour qu’ils partent avec lui. Non ?

– Je crois, dit Antoine, qu’ils y partaient d’eux mêmes.

– Et Pierre l’Ermite ? Et la propagande ? Tu raisonnes comme un manuel d’école primaire ! D’ailleurs, si l’un de tes meilleurs amis se planquait...

– C’est arrivé, murmura Antoine.

Il y eut un silence. Tous les deux pensaient à Claude Duriel, à Marion Verheim. Le visage de Schwab prit une expression de dureté qu’Antoine ne lui avait jamais vue ! Si ! Le soir du dîner chez Christian, quand Marion et lui parlaient sous le péristyle, se croyant seuls...

– Marion a été impossible, reprit Schwab d’une autre voix. D’ailleurs... – Il n’acheva pas.

« D’ailleurs, elle n’aurait jamais dû épouser Claude, n’est-ce pas ? pensa Antoine. Même réaction que Christian, lui aussi, trop heureux de prendre Marion en faute sur un autre point. Ces types sont inouïs, ils confondent tout ! » – « Et toi, garçon, répondit sa conscience familière, est-ce que tu ne confondais pas tout en pareil cas ? Si Isabelle se fiançait avec Hubert, par exemple, ou avec Christian ? » Ce plaisir de tout mettre à vif, de se navrer lui-même avec des mots et des images... *La vérité concernant le cas de Mr Antoine de Fontquernie ?* Ah, Dieu oui ! Mais qui la saurait jamais, puisque lui-même...

Blessé, il se sentit soudain proche de Marion. Elle, au moins, savait

ce qu'elle voulait et en acceptait le prix. Si sa loi était au-dessus des lois, c'est que son amour lui-même..., « Si demain on te refusait Isabelle, j'espère que toi aussi tu payeras le prix, quel qu'il soit ! se dit-il. Mais Isabelle en ferait-elle autant ? » Antoine sentit que si Guy Schwab risquait un seul mot contre Marion, il la défendrait. On ne défend jamais que soi...

Tous ces raisonnements avaient bien duré cinq secondes ; il ne se demanda pas quelles avaient été les pensées de Guy pendant ce temps, aussi vives que les siennes. Celui-ci n'en livra que la conclusion :

– Marion... Marion est seulement un animal, un magnifique animal.

– En matière d'attachement, c'est plutôt un éloge, dit bravement Antoine.

L'autre resta un moment interloqué.

– Joli sujet pour le Concours Général, reprit-il enfin : « De la trahison comme preuve d'attachement »...

« Trahison envers la patrie ? Non ! d'abord envers la race et envers toi », pensa Antoine en un éclair. Mais il dit seulement, sans mesurer la cruauté de ces mots pour Schwab :

– Cela prouve qu'elle aime Claude plus que son pays, voilà tout. Eh bien, ce n'est pas monstrueux !

– Non, cela prouve qu'elle aime Claude plus qu'il ne l'aime.

– Et pourquoi ?

– Il se laisse aimer, dit Guy, les lèvres sèches. Voyons, c'est l'attitude d'un type qui se laisse aimer !

Antoine fut effrayé de la profondeur de cette vue. « Est-ce que moi je connais Isabelle à ce point ? Est-ce que je l'aime assez ? » Sans doute, puisqu'il ramenait tout à elle ! Il en oubliait de penser combien ses paroles avaient dû blesser Guy. Il changea pourtant de sujet et, d'instinct, voulut lui être agréable :

– En tout cas, si tous les Juifs te ressemblaient, il n'y aurait plus de question juive !

– Naïveté ou politesse ? Questionna l'autre à mi-voix.

– Amitié et... vœu, répondit Antoine en riant. Et voilà que je m'exprime comme une carte postale !

– Eh bien, m'inviterais-tu demain à Fontquernie ? fit Schwab brusquement.

– Non !

Antoine avait seulement pensé qu'Isabelle y serait. Pourtant il avait dit ce « non » si vivement, si naturellement que l'autre eut d'abord un haut-le-corps. Antoine se fût volontiers giflé.

Schwab s'obligea à plaisanter :

– Évidemment ! Abel, Abel, tu n'es pas le gardien de tes frères, ni du très noble et très antisémite marquis de Fontquernie !

– Comte, comte ! Mais non, vieux. Ce n'est pour aucune des raisons que tu peux imaginer.

Guy attendit une explication puis, comme Antoine n'ajoutait rien :

– Respectons le mystère Fontquernie ! Mais je serai plus hospitalier que toi : viens déjeuner à la maison.

– Impossible, mentit Antoine. J'ai promis à la mère de Christian Lemerrier. Je suis navré.

– Tant pis ! Je repars dans cinq jours. Appelle-moi à ta prochaine permission.

– Cette fois, tu auras la Légion d'honneur, tu ne peux faire moins !

Mais Guy ne riait pas en lui serrant la main très fort :

– Bonne chance, Fontquernie ! Bonne chance pour nous deux !

Il s'éloigna, le corps trop penché en avant, les pieds un peu écartés : la démarche juive que le comte dénonçait toujours... Et puis après ? Un Juif, c'était d'abord une âme, un cœur, un cerveau ! Antoine entrevit le gouffre païen de l'antisémitisme. « Je ferai un éclat à Fontquernie, décida-t-il. Je le dois bien à Guy ! » Il se sentait en faute ; il aurait voulu courir après Schwab, mais l'autre avait déjà sauté dans un taxi. Eh bien, en arrêter un à son tour, comme dans les films policiers : « Suivez cette voiture ! » Oui, le rejoindre, effacer une partie de leur entretien : « Laisser Schwab aussi satisfait de moi que je le suis de lui ! »

Son mensonge pesait tellement à Antoine qu'il brava toute convention et se fit conduire chez M^{me} Lemerrier. Une heure sonnait. Le maître d'hôtel lui jeta un regard scandalisé : il souffrait visiblement que ce militaire qui faisait visite à l'heure du repas et insistait pour pénétrer dans la salle à manger l'appelât par son prénom.

– Madame, je viens bonnement vous demander à déjeuner !

Elle était seule dans cette pièce, seule à cette table, déjà démesurée quand Christian lui tenait compagnie. Christian absent, la salle ne paraissait pas deux mais vingt fois plus déserte, cent fois plus silencieuse, Antoine y fut accueilli comme un fils ; M^{me} Lemerrier lui parut moins vieillie que vidée. Elle s'égayait par instants, puis retombait dans un silence où l'on entendait une horloge compter l'attente quelque part dans la grande maison sans vie. Dieu merci, le fantôme d'Isabelle et de cette adorable, lamentable soirée d'avril n'effleura pas Antoine. MAIS une idée s'était implantée en lui dès la première minute, petite graine qui germait, grandissait, devenait

étouffante : « Est-ce que la Mamita ne vieillit pas de m'attendre ? Est-ce que la Mamita, elle aussi... ? »

Maintenant il n'y tenait plus. Son café avalé brûlant – « Non merci, madame, jamais d'alcool ! » – sous l'œil exorbité du maître d'hôtel, il sortait de cette maison moins d'une heure après y être entré. Il se faisait conduire chez lui, puis à la gare ; il prendrait le train de nuit : il serait à Fontquernie demain matin et non demain soir, comme on l'y attendait. Un jour de gagné ! De gagné sur l'attente, sur les rides du front de Mammy, sur ce creux dans son regard et cette lassitude dans les épaules qu'il avait remarqués en janvier. Un jour de gagné sur leur ennemi le temps !

Il oublia seulement d'envoyer contrordre par dépêche.

Personne, à la gare de G..., n'attendait Antoine et il s'achemina vers Fontquernie à pied, sa valise à la main, pour la première fois.

Il était en avance d'une nuit et tout paraît neuf à qui vole le temps. Ce chemin, si vite parcouru d'habitude, il le « passait en revue » avec une lenteur de général en chef. Il se joua donc la comédie du *général* ; puis, sur cette route, celle du *déserteur* ; puis celle du *chemineau*. Il était au milieu de la scène de *l'étranger* quand Fontquernie apparut sur sa droite, à trois vols de perdrix, prenant si naturellement place dans le décor de sa comédie qu'Antoine en resta saisi. « Qu'est-ce que Fontquernie aux yeux du *passant* ? Vraiment une maison comme les autres ? Lui se hâte vers la sienne, qui me laisse indifférent. L'essentiel est donc d'être attendu quelque part... Réserver toute sa pitié pour ceux qui ne sont attendus nulle part ! Définition de Dieu celui qui attend ceux que n'attend personne... »

Il avait emprunté le chemin plus étroit qui menait à la grille, et il pensait aux autres ; que faisaient-ils à cette heure ? Le comte et Hubert ?... Il les imaginait *de dos*, pourquoi ? Et Gérard ?... Sur le « stade », bien sûr, à cette heure-ci. Aucun des trois ne se doutait qu'il approchait. Il les surpassait donc en cela : il connaissait l'avenir (enfin les cinq minutes à venir) et il était le seul... Il ralentit le pas pour savourer cette sensation. « Eh non, pas le seul, crétin ! se dit-il brusquement. La Mamita, parmi ses rosiers safran, son panier au bras, elle s'arrête sans doute, en ce moment-même, le sécateur à la main... elle s'arrête, m'écoute approcher.. »

Les oiseaux chantaient de soleil. Le château jouait à « cache-cache première vue » et perdait : trop gros pour se dissimuler entièrement derrière les arbres. « Voilà, pensa encore Antoine dont le matin déliait l'esprit, on croit que j'aime la solitude. Je le croyais moi-même. Mais non. J'aime l'isolement. Savoir les autres à portée : les chers, les

bruyants, les insupportables, indispensables autres... Seul à Paris, mais près d'un téléphone, seul sur ce chemin, mais *ils* sont à deux pas... Et je les aime. Oh, comme je les aime ! Ai-je jamais été aussi heureux ? » Mais, parvenu au carrefour d'entrée, Antoine s'arrêta incertain. La grille était ouverte, bien sûr, mais comment dire ? ouverte sur le dehors, pas sur le parc : pour en sortir, pas pour y pénétrer. « Ils ne sont pas là, se dit-il, j'en suis certain. D'ailleurs, s'ils étaient là, Mammy marcherait déjà à ma rencontre. Oh, par hasard, bien sûr ! Le hasard a bon dos... »

Il pénétra dans le parc immobile où les arbres feignaient de dormir. C'était la Belle au bois, Fontquernie aux absents ! « Pourvu que personne ne soit malade ! Pourvu que... »

Un hennissement sur sa gauche rompit le mauvais charme. Les chevaux ! Antoine fonça à travers les taillis ; le grand Pré-Mandart apparut, le seul domaine de son enfance qui ne lui semblât pas plus exigu de vacances en vacances ; le Pré-Mandart où il avait monté son premier cheval, passé sa première nuit sous la tente, vu sa première vipère...

Les cinq bêtes y paissaient, paisibles. Il appela : – *Atalante* !

Les cinq têtes se tournèrent de son côté, mais seule *Atalante* flaira le vent et s'en vint lentement vers Antoine, avec une sage jubilation, comme quelqu'un qui refrène sa joie. « C'est ça, ma douce, pensa-t-il, ne te hâte pas ! Feins de ne pas me voir ! Nous avons le même caractère : savoure ta joie, ne l'affiche jamais... »

La bête prit possession de son maître amoureuxment, promenant sur le cou, les oreilles, les yeux fermés de plaisir, son souffle tiède. Elle flaira un instant l'uniforme inconnu, plus longtemps les bottes familières puis, se détournant, poussa un long hennissement.

– Oui ! cria Antoine et, jetant son bagage, il sauta à cru sur le dos d'*Atalante*.

Elle prit son allure « petit galop heureux ».

Elle encensait majestueusement, tournant parfois vers le cavalier son profil grave. « Grande bête, pleine de rires qu'elle seule entend ! *Atalante, Atalante*, dont le nom imite le galop... »

Portelance, qui bricolait dans la cour des écuries, dressa l'oreille bien avant de lever les yeux.

– Ho, Portelance, lui cria Antoine du plus loin, j'arrive à cheval du front !

L'autre le crut une seconde. (Dans sa guerre à lui, ça s'était vu) Mais il reconnut *Atalante* et se mit à rire à sa manière : en commençant par les yeux.

– On ne vous attendait pas avant ce tantôt, monsieur Antoine : vous ne trouverez personne au château.

Il allait répondre : « Je le sais » mais craignit d'étonner Portelance.

– Où sont-ils partis ?

– M. Théroigne les a fait demander d'urgence.

– Il est donc si mal ?

– Au plus mal, dit l'homme à voix basse. Il sera déçu de ne pas vous voir, monsieur Antoine. Mon cousin m'a dit qu'il vous a réclamé plusieurs fois !

– Cher Théroigne...

Ce voisin sauvage mais soigné, sensible et coléreux ; cet ami, le meilleur, mais qu'on ne voyait pas deux fois l'an ; ce solitaire qui vivait parmi ses violons, ses chevaux et ses livres, sans famille, de gris vêtu, en demi-deuil de toutes choses, et premièrement de lui-même ; Théroigne, c'était d'abord, pour Antoine enfant, le seul homme dont les joues ne piquaient pas, et qui sentait bon, et dont les ongles brillaient. Plus tard, l'homme qui mettait au pas sa jument dans les bois moussus de Valombres et jouait du violon à cheval, pour lui seul. Antoine l'avait rencontré ainsi, inoubliable... « Théroigne au plus mal, Théroigne à la mort... » Que de fois l'avait-on assuré, depuis cette blessure au ventre qui le ramena au pays en 17, blanc comme neige et plus transparent que l'hiver ? Eh bien, on le disait une fois de plus, voilà tout !

Antoine sauta à bas de la jument.

– Retourne au vert, ma belle, retourne ! Et rapporte-moi ma valise !

– Elle en serait capable, dit gravement Portelance qui n'aimait pas qu'on moquât ses bêtes. Mais j'y jetterai tout de même un œil...

Antoine regarda *Atalante* et l'homme s'éloigner du même pas. Puis il gagna la cathédrale : c'est par cette avenue royale qu'il voulait accéder au château. La fenêtre de sa chambre et de celle de la comtesse étaient fermées ; il n'y avait personne derrière ces murs : la façade en parut à Antoine un décor. De la pierre, du plâtre, du bois, du verre : Fontquernie n'était que cela – il n'y avait encore jamais pensé. « Et si un Américain le rachète, se dit-il, il construira peut-être une aile.

Pourquoi pas ? » Que tout était donc fragile, ce matin !

La porte du billard était entrebâillée : la demeure endormie gardait sa bouche entrouverte. Il s'y glissa, flairant tout comme un chat qui revient de voyage. Le cendrier contenait les restes de trois cigares : le comte avait joué hier soir avec les deux grands. Antoine imagina, au-dessus du drap vert, sous la lumière crue, les nuques appliquées, les trois nuques Fontquernie...

Des portes doubles séparaient les pièces du bas : pour se donner peur, Antoine enfant s'y enfermait souvent et, ce matin, il joua encore à l'écluse pour passer dans le salon puis dans la salle de musique. Il promena ses doigts sur le clavier du piano : un peu faux, *suri plutôt*. La comtesse, qui ne supportait pas le moindre désaccord, la comtesse n'avait donc jamais joué depuis janvier, depuis eux deux !

Antoine tressaillit en apercevant, dans sa boîte, le violon de Théroigne. Il en possédait un dans chaque maison amie. Depuis combien d'années celui-ci n'avait-il pas servi ? Théroigne... Si c'était vrai, pourtant, qu'il fût si mal ! « Eh bien quoi, je ne peux pas partir à pied les rejoindre à Valombres ! Ni à cheval ! J'arriverais pour voir l'auto démarrer. Alors ?... » Mais ce petit cercueil verni lui donnait du remords. Sauter sur *Atalante*, courir au chevet de Théroigne... « Je lui dois bien cela au nom de la musique, au nom de mon enfance... Et une belle crise de reins, dans trois jours, pour l'arrivée d'Isabelle ! »

Il hésita encore une seconde. L'ange insistait en lui, l'ange du premier mouvement. Il lui préféra le démon du calcul et Isabelle : il tourna le dos au violon mort et pénétra dans la salle à manger.

L'odeur du pain à Fontquernie... Ah non, elle n'était pas déserte, la maison qui sentait encore le pain ! D'ailleurs, les voix de Jules et de Mathilde s'élevaient dans les offices, à deux portes de là. Il écouta un moment leurs phrases quotidiennes et, renonçant à la surprise attendrie qu'il leur eût causée, s'en retourna comme un voleur vers l'escalier et monta dans sa chambre. « Elle doit sentir le renfermé, le drap humide, le début de vacances. Je m'en vais ouvrir les deux fenêtres... » Mais, quand il eut poussé la porte *Chambre de Mgr le Dauphin* (« Il faudra tout de même l'effacer un jour ! ») Il s'arrêta surpris : la chambre sentait la lavande. « Mammy est venue, se dit-il, Mammy vient garder ma chambre vivante... »

Il ouvrit un tiroir de la commode et en sortit *Astrée*, l'oiseau empaillé, qu'il plaça sur sa table de chevet « comme on hisse le drapeau quand le Président s'installe à Rambouillet ». Puis il s'assit devant son secrétaire, cadeau de la Mamita, l'ouvrit et commença l'« inventaire ». À Noël, à Pâques, aux vacances de l'été, c'est par-là qu'il commençait avant même de quitter ses vêtements de Paris : « Mes crayons... Mes poèmes de quinze ans, bien !... Les images de première communion, au fond... Mes photos, devant... »

Droite, gauche, il fit jouer les tiroirs de bois clair ; mais il y constata un grand désordre, ou plutôt un ordre qui n'était pas le sien. Voici le bloc sur lequel la comtesse lui écrivait chaque jour et un buvard rose tout imprégné de sa grande écriture (« Votre écriture de lévrier, disait le comte)... Voici le stylo d'un vert lézard qu'Antoine a offert l'an dernier à sa mère... Dans son tiroir aux billes d'agate, voici deux fleurs

fanées, une carte postale de Sicile, une *Imitation de Jésus-Christ* reliée en maroquin bleu...

Chaque tiroir lui livrait, par fragments, le « trésor » de sa mère et il en poursuivait avec attendrissement l'inventaire sans songer un instant qu'il pût être indiscret. Des photos de Gérard et de lui en marins, un journal de mars 21, une règle de cristal brisée, une enveloppe timbrée d'Hawaï, un écusson de la Croix-Rouge...

« Et la cache, pensa Antoine, qu'est-ce que Mammy conserve dans la cache ? » C'était un double fond dont lui seul et sa mère connaissaient l'existence. Il fit jouer la planchette et ne vit, dans l'obscur secret, qu'un paquet de lettres noué d'un ruban bleu : « Mes lettres... » Ainsi la comtesse montait chaque jour dans cette chambre penser à son « charmant petit enfant » et lui écrire sur ce secrétaire dont elle avait fait son coffre aux trésors – Mammy chérie ! Et ce paquet de lettres, le plus précieux de tous, étaient évidemment celles d'Antoine...

Il eut la curiosité d'en relire et délia la faveur bleue.

Il en lut une...

Il les lut toutes.

Quand Antoine de Fontquernie eut achevé cette lecture, il voulut renouer le ruban mais n'y put parvenir. Il mit un moment à comprendre que ses doigts tremblaient trop pour lui obéir ; cela ne lui était jamais arrivé de sa vie. Une main lui poignait le ventre, et son cœur sautait si violemment que sa cravate en marquait chaque battement. Antoine observa froidement ce corps étranger qui le trahissait au moment même où son esprit était si calme.

Ces lettres, écrites par Théroigne à sa mère, commençaient toutes par « Mon amour ». Bien. Elles dataient de fin 1918. Antoine était né en août 1918. Bien. Inutile de compter sur ses doigts, n'est-ce pas ?

Il eût envie de se lever pour marcher dans la pièce mais, d'instinct, se le refusa : on dramatise en marchant, on joue. Pas ça ! Il resta donc assis dans son fauteuil. Il s'y voyait amer, crispé, ricanant : la statue de Voltaire. Il n'était qu'un petit garçon au bord des larmes et qui faisait le brave, mais dont l'esprit galopait, rênes libres.

Il était le fils de Théroigne... Lui, Antoine... Le fils né de Théroigne, du sang de Théroigne... Eh bien, cela n'expliquait-il pas tout ? Tout, et premièrement qu'il n'eût aucun trait commun avec le comte :

– Avec mon oncle *tuteur* monsieur de Fontquernie, dit-il tout haut, mais d'une voix qu'il n'entendait pas.

Après dix ans, enfin, tout s'éclairait : la musique, le goût de la solitude, l'ironie, les larmes toujours proches, les colères (les colères de Théroigne !) – tout, tout jusqu'à la façon de s'habiller... Les

souvenirs lui revenaient en foule, à présent, l'avalanche des faux souvenirs... Oh Théroigne, Théroigne ! Quelle place dans son enfance ! que de promenades où le grand pas suivait son trottement ! quels secrets à l'oreille près des jeunes cheveux gris ! Théroigne... Oh, quelle préférence !... La joue si douce, le parfum, la main chaude, la canne, le vieux chapeau gris, la grande cape de Théroigne. Mon Dieu...

Eh bien, voilà : il apprenait qui était son père le jour même où cet homme se mourait... Quel mélo ! Quel mauvais film ! Et comment s'y prêter, accorder une seule larme à cette sale histoire de grandes personnes ? Le truc des lettres qu'on découvre, le coup du tiroir secret, ça arrivait donc aussi dans la vie ? Alors, quel ignoble mélo, la vie !

Il n'était pas Fontquernie. Et après ? Qu'y perdait-il ?

– ISABELLE !

La réponse avait jailli de lui, malgré lui, comme un cri. Isabelle... Bien sûr, il perdait Isabelle ! « Ce que j'aime surtout en vous, c'est Fontquernie... » Isabelle ! « Le solide, le sûr, le vrai : Fontquernie... » Mais non, mais non, ce qu'elle aimait, c'était Antoine, seul, irremplaçable, fils de personne ! D'ailleurs, s'était-il seulement soucie, lui, des parents d'Isabelle ? Non, il l'avait aimée du regard avant même de connaître son nom. Alors, son esprit à lui, sa chaleur, son âme unique, toute cette musique dont il étouffait, alors ce n'était rien, cela ? L'écume ? La poussière ? Allons donc ! Allons donc, c'était tout, au contraire ! Ça prenait toute la place : plus rien pour Fontquernie ! Pas de place pour Fontquernie !

– *Au contraire ! Tu ne vaux ni par tes dons ni par tes outrances, mais par ton équilibre, et Fontquernie était le contrepoids.*

La vérité comme une flèche, la réponse aiguë venait de cette part d'Antoine si habile à le blesser exactement. Quoi de plus à dire sur le cas Isabelle, à présent ? Rien. En détourner ses yeux secs. Voilà : on retirait une seule pierre et tout s'écroulait en chaîne ; ou plutôt non : à la fois, mais il ne s'en apercevait que successivement, pareil à un homme debout parmi les ruines de sa maison et qui n'en peut embrasser l'étendue d'un seul regard. Et tout cela si soudain, à la fois si fortuit et si fatal, comme les histoires des rêves...

(Et si ce n'était justement qu'un mauvais rêve ? Arrête, Antoine ! Peut-être galopes-tu sur des sables mouvants... Antoine, petit enfant, comment oses-tu interpréter ces lettres ? Mais celles que tu écris à Isabelle, que n'en conclurait-on pas ? Il faudrait au moins lire celles que ta mère répondait à cet homme. Tu ne connais que la moitié de la vérité, c'est-à-dire nulle vérité... Arrête, Antoine !)

Mais il ne s'arrêtera, ce cheval écumant, qu'au bord de l'ultime précipice, et seulement pour le mesurer tout entier avant de s'y jeter. Pourtant, l'espace d'un instant, Antoine a pitié de soi. Antoine pense : « Ce n'est qu'un mélo ridicule ! Et, après tout qui d'autre le sait ? Suffit de renouer ce paquet de lettres, de le remettre dans sa cachette : suffit de l'oublier... J'étais heureux, tout à l'heure : qui m'empêche à présent ? »

– MAMMY !

Ah ! Le dernier pan de muraille s'est abattu et, d'un seul regard, désormais, Antoine peut toiser le désastre. Il se moque bien des Fontquernie (il croit bien s'en moquer) – mais Mammy !... Mêlée à ces histoires sales, la seule femme au monde qu'elles ne pouvaient pas atteindre, la seule dont certains gestes, certaines images ne pouvaient s'imaginer... Oh, se crever les yeux, les vrais : ceux de l'esprit ! Ne plus penser ! Oh, dormir, dormir à la terre ! Ne pas pleurer surtout : c'est Théroigne qui pleure en lui... Demain, il pourra pleurer avec bonheur, faire l'inventaire, mettre chaque ruine à sa place, demain ! Mais d'abord partir, ne pas risquer de rencontrer les Fontquernie, de voir la Mamita ! Partir et laisser tout en ordre : qu'elle ne sache jamais ! Qu'elle, du moins, jamais ne rougisser de rencontrer son regard. Lui s'habituer, trouvera bien le moyen, demain, demain... Mais aujourd'hui c'est seulement un prétexte qu'il faut trouver, et partir.

Antoine noue le ruban exactement ; il cache les lettres, ferme le secrétaire, quitte cette chambre où il n'est pas monté, vous entendez ? Pas monté ce matin... D'ailleurs, Jules ou Mathilde l'aurait entendu ! Portelance, il faut trouver quelque chose à dire à Portelance... Eh bien, le télégramme ! Celui qui le mobilisait en août dernier et qu'il a conservé dans son portefeuille : « Rappel immédiat... Permission suspendue... État d'alerte... » C'étaient des mots magiques et que l'homme répéterait fidèlement : « D'ailleurs, monsieur Antoine m'a montré la dépêche ! – Vous l'avez lue, Portelance ? – Je l'ai lue, madame la comtesse... »

Demain, on verrait comment prolonger le mensonge, écrire des lettres héroïques : à la Hubert de Fontquernie ! Demain...

Il laissa Portelance, Jules et Mathilde hochant la tête, épilquant sans fin :

– Ce télégramme, tout de même... Et le premier jour de sa permission... Oh, sûrement les autres messieurs vont être rappelés à leur tour !...

Allons, le mélo était bien construit : tout y paraissait vraisemblable,

tout semblait au point. Pas tout à fait, cependant, puisqu'il omettait de faire prévenir Isabelle...

Il ne put se résigner à quitter cette demeure sans entrer respirer la chambre de sa mère. Et là, le cœur lui manqua presque parce que le grand chapeau de paille était jeté sur le lit. Oh,

Mammy ! N'était-il pas possible d'oublier, de rester, d'aimer ces deux grands frères qui lui avaient été donnés ? De vivre encore ces quelques jours de paix dans la grande maison noble ?

Une seule larme aurait tout sauvé, tout sauvé... Il ne laissa pas Théroigne en lui la verser et quitta cette pièce.

De Fontquernie, le dernier être vivant qu'il aima longtemps du regard fut *Atalante*.

La comtesse pâlit davantage de ce qu'Antoine eût devancé le temps de son arrivée que celui de son départ. Elle monta droit au secrétaire : Dieu merci, tout était en place de ce qu'elle avait projeté de ranger dans sa propre chambre l'après-midi même.

Elle respira : « Allons, Antoine n'était pas venu ici ! » Mais, comme elle quittait la pièce, elle vit, sur la table de chevet, *Aslrée* qui l'observait de ses yeux brillants et elle dut se retenir au chambranle de la porte pour ne pas tomber, « Antoine a lu ces lettres. Antoine a menti : c'est pour ne pas se trouver face à face avec moi qu'il est parti... » Elle passa la nuit la plus horrible de sa vie.

Pourtant, quand elle apprit, le lendemain 10 mai, la nouvelle de l'invasion allemande, son cœur s'ouvrit à l'espoir en même temps qu'à l'angoisse. Doublement inquiète, pour la vie et pour l'amour d'Antoine, elle ne vécut plus que pour attendre sa première lettre,

Dès le 10, Hubert et Gérard rejoignirent leurs unités, secrètement vexés de n'avoir pas, cette fois encore, reçu « leur » télégramme comme le petit, et n'en augurant rien de bon pour la campagne qui s'ouvrait, Gérard devait demeurer à Grenoble jusqu'au 25 juin sans voir un seul ennemi ni entendre un coup de feu. Quant à Hubert, reparti de Fontquernie sur cette moto qui faisait horreur au comte, il dérapa aux portes de Paris se cassa la jambe et passa tout le temps de la campagne, rouge de honte, blanc de rage, dans les draps gris du Val-de-Grâce.

Isabelle, certaine qu'Antoine avait rejoint son unité, ne partit pas pour Fontquernie et sombra, comme la comtesse, dans l'hébétude de l'attente.

Le téléphone sonna vers sept heures après midi. Le docteur appelait de Valombres.

« C'est donc la fin », pensa le comte. Théroigne, quinze jours plus tôt, le lui avait assuré en souriant :

– Fontquernie, mon vieux, je ne vous dérangerai plus qu'à bon escient. Mais quand je vous ferai appeler, venez !

Le comte le revoyait disant ces derniers mots. Sa bouche avait gardé la forme du sourire, pourtant il ne souriait plus du tout.

M. de Fontquernie décida de partir sur-le-champ. On préviendrait la comtesse qui n'était pas encore rentrée. Portelance malade (les mauvaises nouvelles de la guerre l'avaient abattu), le comte n'aurait pour rien au monde consenti à toucher à l'automobile. Il partit donc à cheval, avec *Atalante* dont c'était le jour de promenade.

Quand il déboucha sur la grande route et prit vers l'ouest, il vit le soleil suspendu et comme stationnaire et qui semblait faire halte avant que le soir tombât. L'agonie de cette journée serait longue. Une lumière immobile baignait le décor. Le paysage paraissait très sûr de lui : non, vraiment, rien ne pouvait lui arriver ! Demain matin le trouverait semblable, et cette même lumière, à cette heure-ci, dans les siècles des siècles...

On n'entendait pas d'autre bruit que le petit trot d'*Atalante* sur la route dure. Le comte était rempli d'une tristesse qu'il feignait de prendre pour de la fureur, celle-ci lui paraissant plus saine et plus simple à justifier que celle-là. Il était furieux des nouvelles, et surtout de la façon dont les journaux les annonçaient. Quoi ? *L'Action Française* le prenait donc pour un imbécile ? Portelance lui-même lisait entre les lignes, et il en était tombé malade ! Alors, à quoi bon ces ménagements hypocrites, ces vantardises et surtout, chaque jour, cette « journée du lendemain qui pourrait bien nous apporter des surprises décisives ?... »

Furieux contre Gamelin « qui avait une gueule à perdre l'autre guerre », contre Antoine dont on n'avait reçu aucune lettre, contre la comtesse qui vivait comme une somnambule, contre lui-même qui ne servait à rien, contre Théroigne qui mourait au bon moment, lui, qui se désistait : « Débrouillez-vous, mes amis, adieu !... » Furieux, ah ! Furieux contre ce paysage qui se moquait bien de ce qui se passait à cent lieues de lui, cette journée qui prenait sa retraite, tout ce pays,

devenu fonctionnaire et où lui-même ne réagissait plus, déjeunait et dînait à l'heure, dormait parfaitement.

M. de Fontquernie conservait les journaux quotidiens depuis le 10 mai et, plusieurs fois par jour, en feuilletait la liasse. Quelques fois, pour se navrer, il relisait leurs manchettes à l'envers : 25,24,23 mais... Il voyait alors nos troupes gagner des positions plus avantageuses, remonter vers la frontière belge puis l'allemande, la victoire se dessiner de jour en jour...

De ce jeu cruel il sortait plein d'un sentiment jamais éprouvé jusqu'alors et qu'il n'identifiait même pas puisqu'il l'appelait fureur ou mépris : c'était l'amertume.

Un paysan, avec son fils plus haut que lui, croisèrent le cavalier et le saluèrent : les deux Leloup. Il leur rendit à peine le bonsoir. « Ce grand garçon, plus fort qu'Antoine, que n'était-il aux armées ! Ses intestins ? Oui, c'est vrai, vieille histoire... Mais Gérard non plus n'était pas si solide de ce côté ! » L'amertume...

Une fumée bleue montait de la terre. Au rythme d'*Atalante*, le comte entra dans sa torpeur qui était celle du berger. Ses idées, ses souvenirs, ses projets l'accompagnaient, troupeau familial, trop docile. Quand l'un d'eux s'écartait, le cavalier le ramenait promptement dans ses chemins battus. Depuis le départ de ses fils, M. de Fontquernie tombait de plus en plus souvent et profondément dans cette solitude. Auparavant, son esprit tournait aux mêmes parages mais à la manière d'un fauve dans sa cage ; aujourd'hui c'était seulement comme un cheval de cirque. Une idée inattendue, un projet neuf lui eussent fait l'effet d'un coup de sang.

Au tournant de la côte Bigot, le comte aperçut enfin l'église de Valombres. Il en fixa le clocher et, comme répondant à ce regard, celui-ci sonna dix heures. Le cavalier tressaillit ; à cette heure de nuit, on n'aime guère que les choses vivent...

Dieuleau, l'homme de Théroigne, devait le guetter, car à peine *Atalante* se fut-elle arrêtée, soufflant fort et sa tête déjà tournée vers l'écurie, qu'il apparut sur les marches.

– Le docteur vous attend, monsieur le comte. Je vais conduire... (il eut une seconde d'hésitation) *Atalante* avec les autres !

– Tu l'as reconnue, mon bon !

– Je l'ai vue naître, dit l'homme en caressant la bouche écumeuse. Viens, ma belle...

Le docteur descendit au-devant du comte dans le vaste escalier. ^

– Je vous ai fait venir pour rien.

– Il est mort ? demanda M. de Fontquernie avec un haut-le-corps.

– Non, mais entièrement paralysé depuis six heures. Il ne peut ni parler ni écrire. Il ne passera pas la nuit.

– Est-ce qu'il souffre ?

– Je l'ai engourdi. Vous le trouverez comme mort... Pauvre Théroigne, il m'avait fait jurer de vous prévenir à temps... Allons, ajouta-t-il presque durement, que puis-je faire de plus ? Rien ! Et d'autres malades m'attendent.

– Eh bien, partez, docteur ! dit le comte, je veillerai jusqu'au bout. Dieuleau sait où vous atteindre ?

– Oui, fit l'autre en lui serrant la main.

Mais, comme il s'éloignait :

– Théroigne a-t-il vu les prêtres ? demanda M. de Fontquernie pour qui « se mettre en règle » était une question de politesse.

– Le curé sort d'ici, répondit le docteur ; et il en sortit à son tour.

Le comte le regarda non sans envie de se perdre dans la nuit vivante comme un poisson qu'on rejette à l'eau, puis il respira profondément et monta l'escalier.

Dans la chambre de Théroigne, une seule chose vivait : le feu dans la cheminée. L'homme était étendu sur son lit de mort : ce lit où plus rien désormais n'empêcherait qu'il mourût. Vivait-il encore ? Il vivait. Le drap se soulevait imperceptiblement. Le comte, qui l'avait vu quinze jours plus tôt, ne le reconnut pas ; et pourtant, ce front devenu immense, ces tempes bleues, ce visage tendu, il les connaissait bien. « Il a rajeuni, pensa-t-il. Comme Foch, comme Bonaparte, comme tous : retrouvé son visage de jeune homme. À quoi sert donc d'avoir vécu ? » Cette pensée l'effraya comme neuve. Sur la face de Théroigne, seul le feu luttait encore contre les étendards de la mort, moins par ses reflets que par ses ombres mouvantes. Mais Théroigne touchait le fond : que lui importait ce qui se passait en surface ? Replié au plus profond de lui-même, prenant son élan, hautainement absent... Mr de Fontquernie tourna le dos à ce combat et regarda fixement le feu.

Dieuleau entra à pas de loup et s'arrêta près du lit en hochant la tête. « Il pense à sa propre mort, se dit le comte (sans doute parce qu'il venait de songer à la sienne). Manque de tact ! »

– Eh bien, lui dit-il brutalement, c'est la mort, Dieuleau, c'est la mort !

– Oui, fit l'homme à voix basse. Je me demande... je me demande à quoi pense monsieur en ce moment-ci...

– Monte dormir un peu, reprit le comte désarçonné. Je t'appellerai quand... Je t'appellerai à temps.

– Ma chambre est là... (Dieuleau montra par la croisée un carré de lumière proche.) Je ne dormirai pas.

M. de Fontquernie reprit sa place devant l'âtre. C'était un théâtre, la scène d'un théâtre, rouge et or, et le feu lui donnait le spectacle. Et il replongeait par degrés dans sa torpeur.

Le sentiment d'une présence l'en éveilla. Il se retourna brusquement : Théroigne le fixait d'un regard si suppliant qu'en un instant, il fut près de lui :

– Mon vieux, mon vieux... Alors, mon vieux

Le regard gris ne bougea pas. Deux larmes seulement coulèrent dans le chemin des rides profondes de part et d'autre de la bouche ; et pourtant le visage tout entier semblait sourire – non pas sourire, mais rassurer, s'excuser. Les lèvres sèches voulaient-elles parler ?

– Soif ? demanda le comte en s'efforçant à un ton naturel, avez-vous soif ? Je vais vous chercher à boire.

Il crut lire oui, et sortit de la chambre. Mais n'était-ce pas plutôt pour fuir ce visage d'agonie, cette impuissance ? Le corps qui trahissait son maître, c'était sa seule crainte : ne pas pouvoir faire face...

Il descendit dans la salle à manger qui se trouvait sous la chambre de Théroigne. La pièce sentait déjà le musée. Il y trouva un verre, une carafe, de l'eau, et il allait la verser quand un bruit sourd, au-dessus de sa tête...

– Théroigne !

Laissant tout, il monta d'une traite à la chambre.

– Théroigne !

Le corps était allongé entre le lit et la cheminée, immense, le bras droit étendu, les yeux grands ouverts sur une expression d'angoisse effrayante. Le comte vit aussi une masse blanche qui lui parut être un mouchoir et qui avait buté contre les chenets. Il comprit en un éclair que Théroigne s'était levé, avait ramassé les dernières forces de sa vie pour se lever, marcher vers le feu, tenter d'y jeter ce linge. Il s'approcha du corps : sous ses doigts, que le feu si proche brûlait presque, il sentit le visage glacé ; il écouta le cœur – rien. En relevant la tête, il croisa de nouveau ce regard qui lui fut insupportable : alors, il abaissa sur lui les paupières et se sentit seul.

Relever Théroigne, le coucher sur son lit, il n'y fallait pas songer : l'homme étendu était immense et le comte ne tenait pas à se colleter avec cette statue.

– Vieil ami... Vieil ami...

Il ne pouvait que répéter ces mots à mi-voix : Vieil ami ! en faisant

des gestes inutiles. Lui aussi, à présent, le corps le trahissait.

M. de Fontquernie se releva et marcha à la fenêtre qu'il ouvrit toute grande ; le vent le rendit à la vie. Allons, c'était bien lui qui avait raison ! Lui, et le vent, et les chevaux qu'on entendait saboter à l'écurie : tout ce qui vivait avait raison.

– Dieuleau ! Il appela dans la nuit vers la lumière : Dieuleau !

Il y eut un coup de vent qui fit tourner la girouette des bâtiments de servitude et frissonner quelques tuiles : la nuit virait de bord. Et soudain, s'éleva derrière le comte une musique si proche, si étrange, qu'il se retourna, cœur serré. C'étaient les violons, les dix plus précieux violons de Théroigne, pendus au mur de sa chambre, toujours accordés et dont jouait quelqu'un pour la dernière fois : le vent.

Mais un bruit lourd couvrit cette musique singulière : Dieuleau qui courait en sabots sur les pavés, puis sur les graviers de la cour, Dieuleau qui quittait ses sabots, montait l'escalier en chaussons, soufflait derrière la porte, hésitait, puis l'ouvrait d'un coup.

– C'est fini, lui dit le comte : il a voulu se lever pendant que je lui cherchais à boire. Aide-moi maintenant.

Ils firent un mort paisible aux doigts joints sur le crucifix, un mort comme tous les autres, du grand homme étendu au regard pathétique. Puis Dieuleau s'agenouilla pour prier. Le comte crut devoir essayer, mais n'y put réussir. Non, vraiment, il ne savait plus les paroles, ni quoi penser, ni même l'intérêt de tout cela. Il ne pouvait que répéter :

« Vieil ami... Vieil ami... » En fixant les mains blanches, les paupières bleues.

– Je reviens, souffla-t-il à l'oreille de l'homme agenouillé.

Il descendit l'escalier, sortit de la maison et, là, respira comme un nageur qui remonte en surface. Quelle plénitude ! Et pourtant non : il y avait, au fond de la nuit, quelque chose de menacé, de fragile, d'amer. Au fond de la nuit, pensa-t-il – mais c'était au fond de sa poitrine.

Quand il pénétra dans les écuries, tous les chevaux tournèrent la tête et il entendit le frôlement des neuf longues qui coulissaient dans les anneaux de cuivre. Lumières allumées, aucune bête ne dormait. Elles entendirent ce pas, respirèrent cette odeur qu'elles connaissaient mal et s'immobilisèrent, l'œil vivant, avec la feinte indifférence de ceux qui s'attendent au pire.

Des lèvres, de la main, du regard, le comte parla à chacune d'elles. Il leur annonçait la nouvelle ; c'était sa façon de prier. Près de *Fantasia*, lourde et lasse d'un poulain tout proche, il resta beaucoup

plus longtemps.

Quand il eut dit la vérité à tous ces orphelins, M. de Fontquernie sortit. Lâchement, il s'accorda de rester dans la nuit quelques instants encore, puis il rentra dans la maison du mort.

Dieuleau avait allumé une bougie, disposé le buis et l'eau bénite : fait son devoir.

– Va dormir, Dieuleau... tenter de dormir, se reprit-il, craignant de l'avoir blessé. Tu veilleras demain... Allons, va ! Va !

Il le brusquait, car il savait manier les chevaux mais que répondre à un homme qui s'attendrit ?

– J'ai ramassé ces papiers, dit Dieuleau, en montrant, sur la table, ce que le comte avait, tout à l'heure, contre les chenets, pris pour un mouchoir. D'ailleurs, monsieur le comte devra voir tous les papiers. Le notaire l'annoncera demain, mais monsieur me l'avait déjà dit... (« Exécuteur testamentaire », traduisit le comte.) Tous les papiers, répéta l'homme avant de sortir de la chambre.

M. de Fontquernie s'assit près de la table et s'apprêta aux heures lentes. Tous ces meubles... Il les regarda longuement, l'un après l'autre, tous ces meubles qui n'étaient plus familiers à personne. Pauvre Théroigne ! Laisser tant de biens derrière soi, mais pas un seul être... À qui tout cela irait-il ? On le saurait demain.

Ces meubles, cette demeure, ce domaine sans maître, ouvert au vent : « domaine public »... C'était, pour le comte, une pensée insupportable : il rapportait tout à lui, à Fontquernie. L'image de ses trois fils, debout autour de son lit de mort, le consola sur lui-même. Hubert, Gérard, Antoine... Aïe ! Cette pointe au cœur : Antoine en Flandre, Antoine dont on n'avait aucune nouvelle-

Son regard qui faisait le tour de la pièce s'arrêta sur le cadavre : un meuble parmi les autres.

– Vieil ami, murmura-t-il pour racheter cette pensée.

En tournant la tête, il s'aperçut qu'un parfum nouveau chassait l'odeur de cire et d'eau bénite que les hommes croient, jusqu'aux guerres, être celle de la mort. Le comte arquas ses narines : « l'odorat Fontquernie » dont il était si fier...

Lavande ! Quelque chose, près de lui, sentait la lavande. Ah ! les papiers que Dieuleau avait posés sur la table. Il les toucha, encore tièdes d'être restés contre le feu, les respira. La chaleur en avait exprimé l'ancien parfum. Lavande...

Il passa alors dans l'esprit de M. de Fontquernie une série de pensées si rapides que la dernière emporta les autres et qu'il crut peut-être sincèrement n'avoir eu qu'elle. Il pensa : « Ne pas toucher à ces

papiers. Justement à cause du parfum. Justement parce qu'il m'attire ; et, dans la mesure où il m'attire, m'en détourner ! D'ailleurs, Théroigne voulait les détruire. Théroigne a hâté sa mort, tenté l'effort impossible pour les jeter au feu – Oui mais, dès demain, les papiers me seront remis. *Tous les papiers sont à moi, tous ! Alors ?... »*

Il saisit donc vivement ces papiers et les lut. C'étaient des lettres de la comtesse à Théroigne.

« Je suis trompé ! Fut la première pensée de M. de Fontquernie. Un homme trompé, comme ceux dont on rit, dont cent fois j'ai ri ! » Il ne pensa pas « cocu », il ne ricana point. Non pas par dignité ; mais n'eût-ce pas été une façon de s'apitoyer sur soi-même ? Et ce ménagement lui paraissait bas.

Cette pensée qu'il était un homme trompé lui causait une douleur indéfinissable. Rien de tel dans sa vie. Si ! Le jour où il était tombé de cheval devant son colonel, à vingt ans. Rien de commun, bien sûr ! Mais cette même sensation de brûlure...

« Eh quoi ! se dit-il, je suis bien bon ! Je jette ces lettres au feu, *où elles devraient être*, et personne ne sait rien. »

Il le fit aussitôt ; car, semblable à ses paysans, il perdait un temps infini à discuter de détails quotidiens mais tranchait sur l'essentiel, toujours trop vite.

La flamme claire ne fit qu'aggraver sa brûlure. La destruction de ces lettres ne les supprimait pas ; rien n'était résolu. Alors seulement il pensa à la comtesse et souffrit vraiment.

– Catherine... Catherine... (Il s'obligea à dire ce nom tout haut.)

Catherine... Sa main avait écrit ces lettres : sa main à l'alliance, à la bague de leurs fiançailles ; sa main que, ce matin encore, il serrait dans la sienne. Le mensonge...

Un embarras dans sa gorge, des piqûres près des paupières et dans le nez : il n'y reconnut pas les prémices des larmes (pas pleuré depuis si longtemps !) et s'inquiéta de cette nouvelle trahison. Son vieux compagnon, le corps, lui aussi, le lâchait donc !

Des lambeaux de ces lettres lui revenaient en mémoire, des expressions toutes neuves que jamais la comtesse n'avait employées en lui écrivant. Un autre eût souffert de cela ; mais le comte préféra que cette main ne les lui eût pas déjà écrites. Il méprisait *d'abord* le mensonge. Il n'aimait donc pas...

Il n'aimait donc pas ? Ce grand doute l'assaillit. « Catherine de mes trente ans... Ai-je su l'aimer ? Cet homme (il n'osait pas regarder le cadavre) l'a donc su mieux que moi ? » Et, parce qu'il craignait de s'attendrir, il appela à son secours le Mépris, allié méprisable :

« Théroigne ? Un rêveur, un sensible ! C'est tout ce que savent aimer les femmes ! » Mais non ! Pas Catherine ! Non, non, il ne surnagerait pas en enfonçant les autres dans l'eau ! La lâcheté ne paie pas : c'est lui seul qu'il abaissait en diminuant les autres... – Catherine ! Catherine ! Oh, Catherine !...

Il se força à regarder l'homme étendu, et le détesta ; l'envia un moment, mais surtout le détesta. C'était lui, Fontquernie, le mort ! C'était sa fierté, sa joie, sa certitude mortes qu'il veillait, qu'il allait veiller toute la nuit.

« Une passade, se dit-il enfin. Pas une passion, rien qu'une passade... » Cette pensée lui plaisait, il aurait bien voulu la croire vraie, mais comment savoir ? Comment savoir, puisque Théroigne était mort et que lui n'en parlerait jamais à la comtesse, et que tout cela remontait à... – quelle était la date de ces lettres dont la cendre même avait à présent disparu ? – 1918. Vingt ans de cela ! Le temps, la mort avaient passé ; on ne saurait jamais : ce serait une épine dans le corps, à jamais...

1918... Le chiffre insistait dans sa mémoire, sûr de son effet. Et quelque chose, en Fontquernie, était déjà atteint, à son insu. 1918... L'esprit hésitait encore, reculait, dérobaient. Allons, cheval !

C'est franchi ! Comte de Fontquernie, voici le coup de foudre, le coup de cymbale du Destin : 25 mai 1940, onze heures vingt de la nuit – vous ne l'oublierez jamais...

« 1918, pensa-t-il avec un frisson, 1918... Mais alors... Antoine... Bien sûr ! Bien sûr, Antoine ! »

Il fut tout en sueur en une seconde. Depuis quand cela ne lui était-il arrivé ? (« Sommes des canins, nous autres ! ») En sueur et transi, dans le même temps.

Tout de même, son esprit balançait encore : l'instinct de conservation y luttait contre le goût du pire comme en chaque homme. Est-il encore temps de lui parler ? Essayons...

Fontquernie, Fontquernie, vous êtes donc aussi neuf qu'Antoine, malgré vos cheveux gris ? Malgré ces grands fils qui vous imitent et tous ces hommes sur vos terres qui en appellent à vous ? Un mélo, une coïncidence, un enfantillage du Ciel. – et voici l'homme de soixante ans aussi désarmé que son fils ! Les grossièretés du Hasard ne dresseront donc jamais que les seuls qui seraient dignes de rire d'elles ! noblesse et naïveté...

Fontquernie, tous ces mauvais romans du temps où vous lisiez, ces histoires de bâtards et de trahisons mondaines, vous allez accepter d'y jouer un rôle ? Vous qui reprochiez à Hubert de romancer sa guerre ? Le coup des lettres... Vous ? Cette mise en scène du Destin, si parfaite – si inconvenante – ne vous donne pas même un haut-le-corps ? La méfiance du

policier devant un crime trop bien agencé ? – Quoi de plus douteux que l'évidence, Fontquernie ? Trop clair, trop simple, trop convenu pour être vrai ! Ces lettres, ces lettres... Mais il faudrait, au moins lire celles de Théroigne auxquelles répondent ces lettres ! La moitié de la vérité... Qu'est-ce que la moitié de la vérité ?

Peut-être une voix parlait-elle ainsi dans cette grande tête navrée, au fond de ce cœur qui battait à regret. Le comte l'entendit-elle ? Il ne l'écouta pas. Il enviait Théroigne, de toutes ses forces. La crise de désespoir qu'il n'avait jamais connue à seize ans, il l'eut cette nuit : cet enfant de soixante ans souhaitait d'être mort.

Un moment, un très court moment, il joua au chat et à la souris-avec son esprit, tenta de se duper soi-même, vaincu d'avance : « Était-ce bien 1918 que ses yeux avaient lu ? » 1917 eût été plus naturel : Théroigne rentré, lui au front, la comtesse aurait pu... Ou 1919 ! Cette grande déception du retour, sa dureté de combattant que la paix n'apprivoisait pas... Son intransigeance, son incompréhension... – Il s'humiliait pour mieux se persuader que 1919... mais oui, 1919 !...

Mais non ! Le chiffre 8 était gravé au fond de ses yeux, et d'une écriture si chérie !... Pas de mensonge, hein, surtout ! Pas lui, en tout cas. Que lui, du moins, reste solide et sûr au milieu de ce grand écroulement ! Allons, c'était bien 18, et Antoine était le fils de Théroigne. Et d'ailleurs...

Ah, Dieu ! comme à Verdun, ses trois blessures à quelques secondes d'intervalle... Là, maintenant, la troisième blessure, la mortelle : *cette ressemblance*... Comment n'y avoir pas songé plus tôt ? Ce n'était pas à Théroigne jeune homme, mais à Antoine que Théroigne mort ressemblait.

Il s'obligea à le regarder, cette fois : ces tempes transparentes, ces rides de chaque côté de la bouche...

– *Vous êtes fou, Fontquernie ! Antoine est le portrait de sa mère.*

– C'est qu'ils sont tous les trois de la même race ! C'est qu'elle ressemblait à Théroigne à force de l'aimer !... Et la musique, hein, la musique ?

– *Mais la comtesse aussi adore la musique !*

– Tous de la même race ! Et les colères ? Et les larmes ?

– *Gérard aussi !*

– Et le regard ? Là, le regard de tout à l'heure ! Quand je suis rentré dans cette chambre : le regard de l'homme allongé par terre, c'était celui d'Antoine !

Il est fou, Fontquernie. Il se lève, d'un bond va au cadavre, lui

relève de force les paupières. Mais les yeux sont révoltés, le regard de Théroigne ne rend plus de comptes qu'au ciel : des globes blancs seuls apparaissent. Le comte ne saura jamais.

Son geste lui fait horreur. Théroigne aussi lui fait horreur – mais quoi ? On ne gifle pas une statue...

Le feu va s'éteindre, puis le cierge. La nuit se tait, respire à une cadence humaine : la nuit dort, où seul veille M. de Fontquernie. Tout est joué : les arguments sont dans sa tête, tous. Il a exploré son désert dans ses moindres recoins, et il marche – l'horloge sonne – de long en large, devant ce mort *qui sait*.

Il veut lui arracher sa femme et cet enfant. Catherine... Oh, cette lutte ! Il appelle à son secours tous les souvenirs tendres... Celui-ci... Celui-là encore... Quoi, pas d'autres ? « Catherine de mes trente ans », est-ce donc tout ? Était-ce aimer ? Quel poids léger dans la balance contre ce mort de marbre !

Il veut lui arracher sa femme et cet enfant qu'il aime, qu'il aimait peut-être plus que les autres : cet enfant qui ne lui doit pas tout, comme les autres, mais lui apporte tant ! Son tout petit Antoine, son garçon secret, son mystérieux enfant, il tente de l'arracher au mort, image par image : ses boucles... ses colères... Et ce grand orage, quand il l'avait caché sous sa cape, oh, la petite masse chaude contre sa poitrine. Et cette maladie qu'il eut à sept ans (ses yeux brillants...) la nuit tout entière qu'il a veillé, tout seul, sans le quitter du regard... Elle est bien à lui, Fontquernie, cette nuit-là, non ? Antoine ! Ah, pourquoi quittait-il le salon quand le petit s'exerçait au piano ? (Ses jambes maigres qui pendaient du tabouret...) Antoine ! Antoine, ne t'en va pas, petit enfant !... Et cette veille de sa communion, quand il lui demanda de le bénir... Ce front où son pouce tremblait un peu en signant la croix, ce front est Fontquernie ! Et comme il aimait, Antoine, à cet âge encore, s'asseoir sur ses genoux, souffler ses allumettes... Mon tout petit garçon... Mais comment, comment s'en est-il séparé ? Par sa faute, bien sûr ! Est-il jamais monté jusqu'à la petite chambre pour fumer une pipe avec son grand garçon ? Ou venu à Paris le surprendre ? Antoine, Antoine, reste !...,

Antoine jouant à quatre mains avec la comtesse...

Cette image obsède Fontquernie, revient à chaque détour de sa marche de fauve, l'arrête enfin. Antoine jouant à quatre mains avec la comtesse : si semblables, avec leurs épaules étroites, leurs mains blanches presque transparentes (lâchement il évite de regarder celles du mort), leur sourire navré... Allons, Antoine n'est le fils que de la comtesse. Oui, Fontquernie accepte qu'Antoine n'ait rien pris de lui,

pourvu qu'il n'ait rien non plus de Théroigne ! Antoine de Catherine... Le singulier petit enfant de son amour Catherine...

Il est planté devant la fenêtre, le front contre la nuit. Il cherche... Il cherche à retrouver le visage de Catherine à l'instant où les femmes lui présentèrent son nouveau-né... Voilà qui porterait témoignage ! Il cherche. Mais, comme son front contre la vitre noire, sa mémoire bute contre une nuit sans aube.

« Imbécile ! Tu étais à la chasse en Sologne ! Tu n'es rentré que deux jours plus tard, malgré le télégramme... Imbécile ! »

Et le comte replonge à son naufrage. Il marche plus vite que tout à l'heure : pour occuper le corps, le distraire des larmes. Que reste-t-il de sa vie, s'il a perdu Catherine, s'il perd Antoine ? – Hubert, Gérard, bien sûr... Fontquernie, bien sûr-Mais quelle lassitude le saisit, d'un seul coup, de tout cela qu'il connaît par cœur : de ce décor, de cette vie quotidienne qui étaient ceux de son père, et du père de son père. Son sang monotone lui pèse. Le même coulait à la tempe hautaine de la vieille comtesse sa mère – comme elle détestait Catherine ! Comme elle détestait Antoine ! Le même à l'avant-bras musclé de Gérard, au poignet cavalier d'Hubert. Toujours Fontquernie ! Assez, Fontquernie ! Catherine au sang léger, au secours ! Catherine ! Son parfum de lavande ! – Mais c'était celui des lettres-

Nuit horrible. Il pleura, il pria, il douta. Tout ce qu'il ne savait pas faire, il l'apprit. Aucune vie ne brûle donc aucune étape ? Il pardonnait à tous sauf à lui-même. Il pardonnait même à Théroigne, puis se reprenait à le haïr.

L'aube trouva le comte de Fontquernie défait. Mais était-ce bien une défaite ? Ou plutôt sa première victoire ? L'aube aux carreaux, ses reflets au flanc des violons suspendus, au creux des joues du mort – l'aube le trouva décidé à aimer enfin Catherine, à adopter Antoine dans son cœur, à se taire.

– Monsieur le comte n'a pas passé une trop mauvaise nuit ? demanda Dieuleau.

– Atroce, dit à voix basse M. de Fontquernie, mais il regretta cette parole à peine l'eut-il dite : ne laissait-elle pas croire qu'il aimait Théroigne ? Tout de même !

La vue de cet homme vivant, son ton de serviteur rendirent au comte sa chaleur. Nuit confuse (elle s'estompait déjà), nuit de ses ennemis : la Solitude, le Temps – mauvaise compagnie ! Il craignit de *n'avoir pas été lui-même*, et cette pensée lui fut plus insupportable que toute autre.

– Je pars, dit-il à Dieuleau, je reviendrai pour les obsèques. Voici ce

que tu devras faire... (Il prit un grand papier blanc où il commença d'écrire toute chose.) Mais... tu sais lire, Dieuleau ?

– C'est que... j'ai cassé mes lunettes.

– Alors, écoute bien. D'abord, le médecin...

Il parla une demi-heure de temps, ses yeux dans les yeux de l'homme, attendant, après chaque prescription, que ceux-ci fussent redevenus clairs : que l'autre eût décanté, classé dans sa mémoire la chose à faire. En parlant, le comte pensait à lui-même, à ce qu'il eût désiré comme obsèques. Cette « répétition générale » ne le troublait pas : sa nuit était loin-

Aussitôt derrière le corps viendrait le cheval favori tenu à la bride par Dieuleau.

– As-tu des gants noirs ? Je t'en apporterai. Nous avons la même main.

Ils les étendirent côte à côte un instant : la souche d'arbre tordue et grise de Dieuleau, l'autre solide et dure, main de cavalier, celle du comte à la lourde chevalière, l'ongle du petit doigt plus long.

– Oui, la même main, décida-t-il avec élégance.

Dieuleau, de noir vêtu, tenant le cheval tout sellé. Derrière, viendraient les filleuls, puis les maîtres fermiers.

– Mais vous, monsieur le comte ? Et madame la comtesse ?

– Derrière, loin derrière, dit Fontquernie brutalement.

Il y eut un silence imprudent, puis il reprit :

– À l'église, une messe aux violons. Tu demanderas à Prémart de régler ça : je te donne un mot pour lui. Rien que des violons. Qu'il fasse répéter dès aujourd'hui.

Toutes les persiennes fermées mais les portes grandes ouvertes, les habits et le linge donnés aux pauvres, etc. – M., de Fontquernie régla toutes choses et partit sans donner un regard au cadavre : il ne savait plus qu'en penser ; il avait hâte d'être à cheval.

Le village savait déjà. On y saluait le cavalier d'un hochement de tête attristé comme s'il eût été de la famille. De la famille ! Cela le mit en rage ; et il fut soulagé de retrouver la route solitaire, soulagé mais non apaisé.

C'était grande marée ; l'océan de la nuit se retirait en lui, ne découvrant encore que ses plus hauts sommets : terres du Mépris, de la Colère, de l'Orgueil.. Des îles neuves, éblouissantes, affleuraient à la surface : *l'Homme Trompé*, *la Femme Mensongère*, *l'Enfant Bâtard* – il ne voyait plus qu'elles, si aveuglantes ! Les grands fonds de tendresse, de remords, de clairvoyance demeuraient noyés, invisibles...

Le jour lui rendait sa cuirasse ; le jour lui donnait raison : raison contre Théroigne le mort, Antoine l'absent, Catherine la taciturne Fontquernie, toujours raison ! La nuit, tous les pensers sont gris. La nuit, un autre pense à votre place, et les anges y sont pires que les démons du jour. Mais, dans le grand salut du soleil de juin, ah ! Ces champs, ces bois, cette cime de la futaie Michelon qu'il apercevait déjà dans un éblouissement vaste à l'est, tout témoignait pour lui !

Il mit *Atalante* au galop ! Au galop sur la route ! C'était stupide, mais il avait besoin de piétiner durement quelque chose, vive-dieu ! Et de fuir. Il fuyait le Fontquernie nocturne, les larmes, la vérité ; il fuyait loin de son cœur : ce galop de cheval lui en tiendrait lieu, comme d'habitude. Redresse-toi, Fontquernie ! Ta mère avait raison, et ton père et le père de ton père ; tous et toujours raison ! Et ce sang, qui s'échauffe en toi, est le seul valable... Tu es sauvé ; tu ne transpireras plus jamais, tu ne pleureras plus jamais – tu n'aimeras plus jamais ! Tu es perdu...

Et quand il pénétra, par les bois Michelon, au domaine Fontquernie, sa décision était arrêtée : jamais une parcelle de ce bien ne tomberait entre des mains bâtardes. Et jamais la voix mensongère, la main déloyale ne s'élèveraient contre son ordre, jamais ! Il ne rentrerait pas seulement dans son domaine : il rentrerait dans son droit. Pas de scandale, bien sûr ! Le silence. Aucune explication.

Parlerait-il à Hubert et à Gérard ? (Il rougit violemment.) Non ! Seulement à Antoine. Ce serait le châtiment de la comtesse, le pire – le seul, pensa-t-il amèrement. Antoine quitterait Fontquernie, trop fier pour rester, pour continuer à l'appeler « Père », à vivre fraternellement avec les autres ! Trop fier, trop vif, mon Antoine !... Il faillit éclater en sanglots, une fois encore, la dernière ! Mais si brève... Fontquernie, ses grilles qu'il apercevait au bout du chemin, sa cathédrale dont les tilleuls dominaient sur tous les autres arbres, Fontquernie l'emporta aussitôt.

Il répara cette brèche dans son rempart ; il ajouta les décisions aux décisions. Il se rendrait aux obsèques de Théroigne ; il ne résignerait même pas sa charge d'exécuteur testamentaire – pas de scandale ! Simplement, il refuserait tout héritage, pour lui et ses *trois* fils. L'État ? Eh bien, tant pis ! L'État, ce paria, hériterait les terres, les maisons, les chevaux... Même les chevaux de l'ami fourbe, il ne les sauverait pas !

Il se rappela alors qu'il montait *Atalante* la jument d'Antoine. Quand le petit quitterait Fontquernie, il y laisserait *Atalante*. Le cœur de M. de Fontquernie, insensible aux drames des hommes, fondait à cette seule pensée. Il caressa l'encolure de la bête.

Templereau et deux hommes de labour étaient arrêtés au bord d'un champ, journal déployé, et si occupés à le lire qu'ils ne saluèrent le

comte que lorsque celui-ci passa près d'eux au petit galop. Le cavalier n'aperçut que les gros titres noirs : « Mauvaises nouvelles de la guerre », pensa-t-il. La guerre ! Il l'avait bien oubliée... Son cœur lui fit mal tout d'un coup et il mit *Atalante* au pas. Il lui fallut une seconde pour comprendre que son corps, plus fidèle que l'esprit, venait de se rappeler Antoine perdu dans cette guerre désastreuse, Antoine seul... Pour en chasser l'image, il voulut remettre *Atalante* au galop ; la bête, lui donnant une leçon, refusa.

M. de Fontquernie s'avança à cheval jusque sous les fenêtres de sa chambre. Il comptait appeler la comtesse et lui annoncer froidement que Théroigne était mort. Il se préparait la joie amère de voir son visage changer et de tourner bride sans un mot de plus.

Il s'avançait, le regard haut, mais l'ayant abaissé il fut surpris de voir que M^{me} de Fontquernie se tenait debout dans la porte-fenêtre du grand salon, immobile et comme si elle l'eût attendu là depuis des heures. Il la vit habillée d'une robe qui lui parut grise et qu'il ne connaissait pas ; mais la robe était blanche : simplement, M^{me} de Fontquernie était plus blanche qu'elle.

Atalante prit peur tout à coup. Il fallut la rudoyer pour qu'elle voulût avancer jusqu'au bas des marches. Le comte le fit, il sentait son cœur battre, sans raison,

– Antoine est tué, dit M^{me} de Fontquernie d'une voix distincte, puis elle tomba de tout son long, évanouie.

LA TRADITION FONTQUERNIE

Le médecin ne se prononça que vingt jours plus tard : la comtesse vivrait. « Mais qu'on ne le lui dise pas, ajouta-t-il, ou je ne réponds de rien... »

Son cœur avait déjoué les trois pièges du Temps : cette seconde où elle avait appris la nouvelle, cette heure interminable où, debout sur le seuil, elle avait attendu le comte, et ces lentes journées passées sans connaissance. Son cœur avait franchi cette passe : navire, ils atteindraient bien le port à présent, qu'elle voulût vivre ou non !

Dès que le comte fut rassuré sur son état, il s'accorda vingt-quatre heures de sommeil (lui qui venait de veiller chaque nuit), vingt-quatre heures d'affilée ; puis il partit à la recherche du corps d'Antoine. On était en juin 40, c'était une tentative désespérée.

Il fit toutes les démarches obstinément, humblement, hautainement. Lui qui ne pouvait souffrir les bureaux, l'attente, l'insolence des inférieurs, la morgue des égaux, l'indifférence de ceux qui s'estimaient ses supérieurs, il subit tout cela dans des états-majors affolés, des mairies s'apprêtant à fuir, enfin de froides *Kommandanturs*, car l'armistice était intervenu. Il l'apprit dans un hall de gare où se heurtaient deux courants de réfugiés. Tous pleurèrent en écoutant la nouvelle mais, pour moitié d'entre eux, c'était de joie. Le comte seul sourit, mais de détresse. Quelque chose en lui achevait de se déchirer ; à soixante ans l'homme découvrait le goût du pire et souriait.

En face des Allemands, le comte de Fontquernie adopta aussitôt et sans préméditation la seule tactique possible : il ne les voyait pas. Il ne baissait jamais les yeux, mais son regard les traversait comme s'ils n'eussent pas existé. Ils furent d'ailleurs parfaitement « corrects ».

Lorsqu'il parvint, après quinze jours d'absence, en gare de G..., accompagnant une longue caisse de bois qui contenait le corps d'Antoine, il trouva là Hubert, Gérard et Portelance qui l'attendaient à chaque train depuis plusieurs jours.

Gérard arrivait de Grenoble où il venait d'être démobilisé, lui et son régiment, intacts. Il avait appris l'armistice dans le bistrot où chaque jour depuis neuf mois, il buvait à cette même heure avec de médiocres compagnons. Quand la vieille voix commença de parler, Gérard pensa seulement : « Antoine, hors de danger enfin ! » et cette idée le plongeait dans une inconscience joyeuse jusqu'aux mots : « ... l'ennemi tiendra

garnison. » À cet instant, les autres qui ne savaient trop quelle contenance prendre et observaient Gérard de Fontquernie le virent se dresser, blanc – non ! Plus gris que blanc (couleur du marbre de ce guéridon douteux), porter la main devant ses yeux qui s'emplissaient de larmes et sortir sans un mot.

Il ne reparut que le soir, incertain, égaré, incapable d'expliquer son attitude. Plusieurs, très satisfaits de se tirer indemnes d'une guerre aussi déroutante, lui prouvèrent que l'armistice était satisfaisant et d'ailleurs inévitable. Il n'en convint ni ne les contredit, attendant de savoir ce qu'en pensaient Hubert et le comte. L'instinct avait parlé ; mais l'esprit...

La lettre lui annonçant la mort d'Antoine, il ne devait la recevoir que des semaines plus tard, si grande était alors la confusion. Démobilisé, ignorant la nouvelle, il gagna aussitôt Fontquernie avec l'allégresse d'un enfant pensionnaire que les grandes vacances ramènent près des siens. Il serait venu à pied ! Il y apprit qu'Antoine était mort, la comtesse mourante, le comte absent ; il toucha le fond du désespoir.

Il passait ses journées caché dans un coin de la chambre de sa mère, oubliant l'heure des repas – lui, Gérard ! – se réfugiant dans la *chambre de Mgr le Dauphin* pour pleurer à en vomir, sur le « stade » pour hurler : « Antoine ! Antoine ! » Dormant mal, remettant tout en cause chaque matin : ne voulant pas croire, pas croire...

Hubert rejoignit Fontquernie quelques jours après lui.

Convalescent de son accident (il ne pouvait marcher sans béquilles) il fut, en vertu de je ne sais quel arrangement, transféré avec tout un convoi de blessés du Val-de-Grâce dans cette « zone sud » où se trouvait Fontquernie. Il avait appris la mort d'Antoine par l'un de ses amis, lieutenant au même régiment, qui lui avait envoyé sa citation à l'ordre de l'Armée. Il fut moins dévoré de chagrin que de honte, honte d'avoir passé toute la campagne dans un lit d'hôpital, de n'avoir pas protégé « le petit », marché devant lui *comme il le devait*, honte de lui survivre.

Il fut presque soulagé que la comtesse, lasse à mourir, lui parlât sans lever les paupières. Comment aurait-il pu supporter son regard ?

« Hubert, Hubert qu'as-tu fait de ton frère ? » Il se sentait Caïn. La honte, la honte et le silence. Il fuyait la rencontre ; on ne voyait, de lui, que la « nuque Fontquernie » Il mettait son honneur à ne pas pleurer tandis que Gérard, chien malade, promenait son visage gonflé, son regard humide, quêtant un mot, un seul mot dans cette demeure où personne ne parlait plus. Il suivait Hubert à la trace de ses béquilles dans les allées du parc et, quand il l'apercevait marchant vite

(rien de plus mauvais pour sa] ambe), courant, courant, fuyant, Gérard s'en retournait sans bruit. Un matin, pourtant, il le surprit dans le Pavillon rose qui gémissait, le visage caché dans le creux de son bras.

– Hubert !

Il s'approcha, heureux de pouvoir pleurer avec quelqu'un. Hubert le chassa et ne lui pardonna jamais de l'avoir surpris dans une attitude impardonnable.

Le comte enveloppa d'un regard ses deux garçons et son homme qui l'attendaient sur le quai de la gare. Il s'aperçut alors à *la fois* qu'il était épuisé et qu'il reprenait pied. Hubert dissimulait ses béquilles derrière lui, honteux de la pitié et de la gratitude qu'il lisait dans tous les regards. Les autres, passe encore – mais le comte !

Le train marchait encore que M. de Fontquernie s'avancait déjà sur le quai vers ses grands. Il ne dit pas un mot ; ils ne dirent pas un mot. Simplement, posant un bras sur l'épaule de chacun d'eux, il se laissa aller de tout son poids : c'est qu'il se reposait, pour la première fois. Hubert manqua chanceler mais son frère le soutint, Gérard supporta ainsi, un instant, tout le poids des Fontquernie et cela le délivra mieux qu'aucune parole.

Le comte embrassa aussi Portelance qui était vêtu d'un costume noir tout raide. D'un col dur, trop large pour lui, sortait une cravate-à-système dont le système ne tenait pas. Avec son visage mal rasé et ses ongles noirs, il était le Deuil en personne. Le comte l'embrassa, ce poil et ces larmes lui brûlèrent les joues. C'était la seconde fois : pour leur mariage, Catherine et lui avaient déjà baisé la joue rugueuse. Et maintenant voici que l'aventure se fermait sur le même geste. « C'était donc ça, le temps ? C'était ça, une vie ?... Les quatre hommes se dirigèrent vers la queue du convoi.

– Ils ne m'ont pas permis de rester là, dit le comte en montrant l'intérieur obscur d'un fourgon. Il a fallu voyager seul...

On ne sut s'il parlait d'Antoine ou de lui.

Deux hommes d'équipe qui, dans le wagon noir, s'agitaient comme des diables parmi les caisses crachèrent dans leurs mains et s'apprêtèrent à saisir la plus longue que recouvrait un drapeau tricolore.

– Non ! Rugit Gérard qui sauta dans le fourgon et les écarta sans douceur.

Il saisit à bras-le-corps le cercueil. On l'entendit souffler comme un cheval avant de voir paraître à la lumière son visage tout congestionné et cette veine à son front, grosse comme le doigt.

– La main, Portelance ! fit-il d’une voix étouffée.

À eux deux ils portèrent le cercueil jusqu’à la voiture attelée à trois chevaux (*Atalante* en flèche) que Portelance avait apprêtée à sa manière.

Hubert se hissa sur le siège, ses béquilles contre lui. L’homme prit par la bride de mors *Atalante* qui se trouvait attelée pour la première fois et qui écumait d’impatience. Le comte et Gérard suivirent à pied, et personne ne prononça une seule parole jusqu’à ce que le corps eût été déposé au pied de la statue de la Vierge, en l’église du hameau de Fontquernie. Les femmes et les filles des fermiers s’y relayaient depuis deux jours entre l’angélus et la nuit. C’était l’aînée d’Auguste Grêléau, de la Veillonnerie, qui se trouvait là quand les quatre hommes entrèrent. Elle se tenait debout, un bouquet à la main. Elle tomba à genoux en pleurant, mais seulement quand ils furent sortis.

Quand le comte, suivi de ses deux fils, entra dans la chambre de M^{me} de Fontquernie, elle ouvrit les yeux et, bien qu’elle parût déjà exsangue, on vit le sang se retirer de son visage.

– Il est là ? demanda-t-elle d’une voix forte.

Elle sembla vouloir se lever et dut retomber épuisée, mais son regard seul trahit cet effort : le corps ne bougea pas.

– Il est là, reprit le comte. Mais... mais vous ne pourrez le revoir, ajouta-t-il à voix basse.

Ah, cette parole ! Ah, cette image ! Oh, pourquoi avait-il parlé ?

– Je le revois sans cesse, cria la comtesse, et deux larmes coulèrent sans peine le long de ses joues.

Il y eut un silence, puis le comte dit ;

– C’est pour demain.

C’était la première fois de leur vie qu’il répondait ainsi à une question que la comtesse se posait mais sans la formuler.

– Demain, répéta-t-elle, demain...

« Avoir la force... trouver la force... accumuler la force d’ici là... » Ses mains sagement reposées sur le drap moins blanc qu’elles, ses lèvres tremblant un peu exprimèrent seules cette pensée. Un sourire s’ébaucha entre les rides profondes.

– Mes grands, murmura-t-elle très doucement, puis elle leur fit signe de la main : Merci... Adieu... Laissez-moi...

Au repas du soir, le comte ne dit pas un mot. Ce n’était pas, pourtant, l’effet de son habituelle distraction : son silence était vivant,

peuplé, redoutable. Quand Hubert ou, plus souvent, Gérard lui adressait la parole, il disait : « Hein ? » mais n'écoutait pas davantage ce qu'il venait de faire répéter.

Plusieurs fois, au moment même où l'un de ses fils le croyait le plus loin d'eux, il s'approchait de lui, plongeait dans ses yeux un regard naufragé, regard d'enfant malade, de muet, de condamné, et lui poignait l'épaule à la briser, puis tournait le dos très vite.

Gérard ne dort pas.

Il se lève, tourne dans sa chambre, ouvre une fenêtre et s'y accoude pour respirer la nuit. (Le jardin repose sous la lune, immobile et redoutable comme un musée de cire.) Mais non, Gérard ne peut pas respirer, Gérard étouffe, et sans larmes, ce soir : froidement. Soudain, l'heure sonne à l'église de Fontquernie et cette cloche le délivre : l'église, la chapelle, Antoine... Il ne peut pas passer cette nuit-ci dans une pièce qui tourne le dos à l'église ! Il monte sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre d'Antoine. Oh, mon petit !... Oh, Antoine... Chut ! La Mammy dort en dessous. Dort ? Mais qui dort à présent ? Toute la demeure veille, Gérard le sent et cela le console. *Astrée*, l'oiseau noir, veille, les yeux fixes ; la lune veille ; et l'église, dont la cloche sonne deux heures, l'église veille.

En se penchant par la fenêtre ronde, Gérard voit de la lumière chez Hubert. Il y descend, frappe à la porte.

- Entre, fait Hubert qui sait bien qui frappe à cette heure.
- Je ne peux pas dormir... Toi non plus ?
- Heureusement.

Ce mot murmuré ouvre l'écluse ;

– Oh, Hubert ! Penser qu'il est là, tout seul...

– Pas seul, dit Hubert en le prenant par l'épaule, pas seul puisque nous ne quittons pas ce clocher des yeux.

Ils sont là, accoudés à la fenêtre. Un souffle de vent plus frais, le soupir de la nuit, passe sur leurs visages.

– Ce n'était pas à lui, dit Gérard, d'une voix étranglée. Enfin, Hubert, ce n'était pas au petit de... (Il n'ose pas prononcer le mot mourir.)

– Non, dit Hubert, c'était à nous.

Long silence. Un oiseau de nuit s'envole pesamment, se pose dans un arbre qui longtemps en frémit,

- Oh, je l'aimais ! crie presque Gérard, je l'aimais...
- Mieux que moi, dit Hubert avec effort. Mais lui, nous aimait-il ?
- Il était fier de nous.

– Fier ? Ah, il y a bien de quoi ! Fiers, reprend Hubert amèrement, c'est nous qui aurions pu l'être de lui.

– Mais je l'étais !

– Je suis allé à son École avant de quitter Paris. Je ne savais pas si on s'y souviendrait seulement de lui. Tu penses, ils voient passer tant de types dans une boîte comme ça. Ah, mon vieux, s'ils se souvenaient de lui !... Dès l'entrée, une vieille bonne femme au vestiaire, avant que j'aie ouvert la bouche : « Vous êtes son frère, m'a-t-elle crié. Hubert ou Gérard ? – Hubert. – C'est donc vrai ! C'est donc vrai ! Je ne voulais pas le croire... » Elle s'était agrippée à mon brassard noir et elle pleurait : « Monsieur Antoine... Monsieur Antoine... »

– Oh, Hubert...

– Et tous pareils, tous après moi : « Le frère d'Antoine ! le frère d'Antoine ! »

– Et ses amis ?

– L'École était déserte ou à peu près. Une fourmilière dans laquelle on vient de donner un coup de pied : ils s'affairaient pour avoir des nouvelles des uns et des autres. Ce sont eux qui m'ont appris qui étaient les amis d'Antoine, les amis de mon frère – je ne les connaissais pas... sauf ce Duriel, qui était venu ici, tu te rappelles ?

– Antoine m'avait écrit que lui s'était planqué en Amérique dans je ne sais quel poste officiel.

– Il a voulu revenir pour se battre.

– C'est bien !

– C'est normal. Le bateau a fait un voyage insensé pour tâcher d'aborder en Europe, puis finalement demi-tour,

– Antoine parlait aussi d'un Christian Lemerrier...

– Prisonnier.

– Et d'un Juif...

– Guy Schwob ou Schwab. Trois citations. Le jour même de l'armistice, il a gagné Bordeaux où il se serait embarqué pour le Brésil ou l'Argentine. À un type que j'ai rencontré à Sciences-Po et qui lui demandait pourquoi il quittait la France, il a répondu « qu'il ne tenait pas à se promener avec un écriteau jaune dans le dos »...

– Quelle drôle d'idée ! Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Quant aux types qui n'étaient pas mobilisés, ils ont tous filé vers le sud avant l'arrivée des Allemands.

– Et Isabelle Saunois ?

– Je ne sais pas, répond Hubert en détournant la tête.

Encore un grand silence entre eux, qui n'est pas tout à fait le silence puisqu'ils sont assiégés par la nuit. Nuit peuplée d'animaux aveugles et d'oiseaux cruels. Nuit de vigies, de chasses brusques, de plaintes étouffées – la Nuit...

– Va chercher ta pipe, dit enfin Hubert, nous fumerons ensemble, et le jour se lèvera bien...

La comtesse de Fontquernie parvint à se mettre debout. Elle put même marcher jusqu'à son armoire, l'ouvrir, décrocher sa robe noire. Mais, là, son corps eut pitié d'elle et elle tomba, drapée de deuil, entre les bras de Mathilde.

Deux fois encore elle essaya, plus faible et plus vide à chaque tentative, puis il fallut bien accepter. Elle demeura donc dans son lit, tendant l'oreille vers ces cloches, qui sonnaient moins fort que son cœur, et cette grande foule, de toutes parts, si tristement endimanchée, qui gagnait Fontquernie par les chemins odorants de juillet.

Quand ils vinrent l'embrasser avant de partir, le comte et ses deux fils ne virent que le bas de son visage. Ses yeux, elle les cachait derrière sa main droite, et ils la baisèrent tour à tour, cette main où M^{me} de Fontquernie ne songerait plus à se regarder vieillir.

C'est-ce même matin que la comtesse reçut d'Isabelle une lettre presque illisible que voici.

Est-ce que vraiment les mots peuvent le dire ? Mais la main accepte de prendre les mots de tous les jours et d'assembler des phrases. Oh, à travers ses larmes, est-ce que cela s'appelle encore écrire ? Il vous appelait Mammy. Il disait la Mamita. Mon Dieu ! vous pleurez en ce moment., J'ai mal, mal à tout le corps. Je suis là. Je respire là. Est-ce que c'est vivre ? On peut donc vivre sans le vouloir ! Je suis douleur. Je ne suis que douleur. Et c'est à vous seule que je puis le dire, à vous qui m'avez détestée ou, plutôt, qui vous êtes forcée à m'aimer – ce qui est pire. Ne dites pas : « Tout cela est loin... » Si proche au contraire : au bord de nos yeux, et toujours vivant – sans quoi que me resterait-il ? Et moi je vous dois cet aveu que je vous ai haïe, et qu'aujourd'hui encore je vous envie, vous qui croyez toucher le fond du malheur. Je vous envie parce que sa dernière pensée, sa dernière image... (Illisible.) Parce que vous le gardez et qu'il me fuit. Vous le perdez au moment où j'allais vous le prendre, mais moi je le perds tout entier. Je vous ai détestée. Maintenant nous allons pouvoir commencer à nous aimer, hélas. Il n'y a pas un an, j'étais à Fontquernie ! Mon Dieu, ce temps perdu, et tout ce jeu... Si clair à présent, tout est si clair depuis le matin du 10 mai. Je n'ai pas vécu depuis ce jour : je n'ai fait qu'attendre, attendre... (Un long passage raturé.) Oh, ce temps perdu... Si sûre du lendemain ! Antoine aussi. C'est donc cela, être jeune : ne pas savoir ce qu'est le temps ? Le temps, le temps !.,. Tout si clair, le matin du 10 et j'ai

tout écrit dans des lettres qui ne sont jamais parvenues, bien sûr ! Antoine n'a jamais su ! Et c'est pourquoi, moi, je le perds tout entier. Aujourd'hui encore je vous écris comme on parle dans le vent. Et je souhaite presque qu'elle ne vous parvienne jamais, cette lettre, car je ne veux pas la relire, et que contient-elle ? Je ne le sais plus. Ou je ne sais que cela, au contraire, puisque c'est chaque minute de ma vie, cette cavalcade d'idées, toujours les mêmes ! Au moins s'useront-elles un jour ? Cesseront-elles de me blesser au passage ?

Un jour, je reviendrai à Fontquernie. J'arriverai par ce chemin, à la même saison. Oh, la grille ! Oh, chaque image ! Il y aura l'odeur tiède des tilleuls dans la grande allée. Il y aura l'odeur des serres. Mais non, jamais ! Jamais je ne retournerai à Fontquernie. Et pourtant, je crois qu'un jour nous serons face à face et nous pleurerons sans dire un mot.

Isabelle.

« Isabelle, pensa la comtesse en fermant les yeux, le creux des joues d'Isabelle... Et cette place plus claire dans ses cheveux, près des tempes... Le vent dans les cheveux d'Isabelle, et cette façon qu'elle avait d'incliner la tête comme un jeune chien, quand on lui parlait... Isabelle... » Pour la première fois, elle la voyait avec les yeux d'Antoine et elle l'aima.

La foule des fermiers et des voisins demeura plus longtemps dans le cimetière afin de laisser le comte et ses deux fils partir devant.

Ils marchaient en silence, trois hommes noirs, sur cette route écrasée de soleil qui, jusqu'aux bois de Fontquernie, partageait les blés débordants.

Hubert, dont un lacet de soulier s'était dénoué, demeura un instant en arrière et vit son père de dos. Il en fut si choqué qu'il ne put s'empêcher, l'ayant rejoint, de dire :

– Redressez-vous, papa !

Le comte se redressa sans effort, mais il dut se forcer pour dire ; merci.

Un chant d'oiseau éclata sur leur gauche et Gérard, levant les yeux vers le soleil, vit une alouette qui s'y baignait, ivre de joie. « C'est Antoine, pensa-t-il aussitôt, je sais que c'est Antoine. Et la mort, eh bien ! C'est seulement le soleil, le soleil qu'on peut regarder en face... »

Les idées se succédaient si vite dans sa tête qu'il prit peur : comme de se trouver sur un cheval qu'il ne maîtrisât plus. Et puis il décida de se *laisser aller* : c'est aussi ce qu'il faut faire à cheval, dans ce cas... « Antoine est là, dans l'alouette, et dans les blés, et dans tout ce que je

vois, que j'entends, d'un œil neuf, d'une oreille neuve... Antoine est avec moi, à jamais, si je le mérite Antoine pense en moi en ce moment, et il suffit que je le laisse penser. C'est donc cela penser aux morts : les laisser penser en nous, leur prêter sa vie. Mais non ! C'est Antoine qui me prête la sienne. Je vois par ses yeux et tout me semble nouveau. Antoine, ne me quitte plus jamais !... »

Il se sentait presque joyeux mais, se tournant vers les autres, il vit leurs visages si déserts qu'il résolut de leur confier ce qu'il venait de penser. Et, parce qu'Antoine parlait en lui, il y parvint.

– Gérard a raison, dit le comte. Antoine ne quittera jamais plus Fontquernie qui est à lui, qui est lui...

– Je suis fier d'être Fontquernie, repartit Hubert après un silence, et plus fier à cause d'Antoine. Tout ce qu'il avait et que nous n'avions pas... Je dis : « que nous n'avions pas », parce que maintenant nous l'avons. Je voudrais, moi aussi, pouvoir enrichir Fontquernie, ajouta-t-il à voix basse, et qu'on soit fier de moi. Mais qu'est-ce que j'apporte ?

Le comte prit ses deux grands garçons par les épaules.

– Vous êtes aujourd'hui ma consolation, dit-il, et vous serez un jour, ma fierté, *vous aussi*.

Dans l'après-midi de ce jour, le comte retourna seul au cimetière. Il y trouva Portelance debout devant le tombeau de famille.

L'homme lui désigna trois inscriptions parmi les autres : « Marie-Édouard, Buzenval, 19 janvier 1871 », « Marie-Patrice, Bessancourt, 14 avril 1915 », « Marie-Antoine, Sveveghen, 18 mai 1940. »

– Monsieur le comte avait raison, dit-il. Un fils dans chaque guerre... Il le fallait donc ! Et si M. Antoine n'avait pas existé, ç'aurait donc été M. Hubert ou M. Gérard ?

Le comte eut un haut-le-corps :

– C'est le prix, Portelance, *le prix qu'il faut payer pour être un Fontquernie !*

Il avait parlé si durement que l'homme simple le regarda, et ses yeux se mouillèrent parce que, pour la première fois » il voyait des larmes dans ceux de son maître. Et sa gorge se serra quand il entendit le comte ajouter d'une voix qui était celle du désespoir : – C'est la Tradition Fontquernie...

ADIEU DONC, ENFANTS DE MON CŒUR !

Février 1946

¹ 1939.